











MÉMOIRES

DE Mme LA DUCHESSE

D'ABRANTÈS,

OU

SOUVENIRS HISTORIQUES SUR NAPOLÉON,

LA RÉVOLUTION, LE DIRECTOIRE, LE CONSULAT, L'EMPIRE ET LA RESTAURATION.

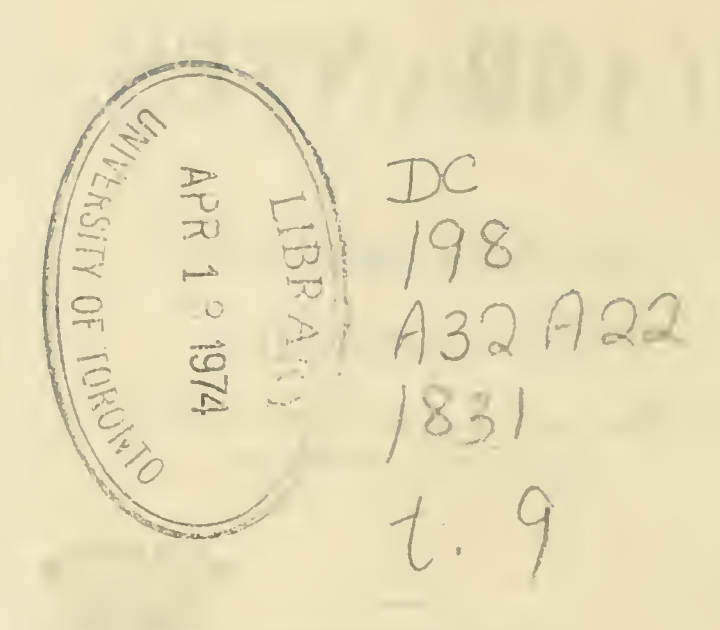


TOME NEUVIÈME.

Bruxelles;

LOUIS HAUMAN ET COMPe.

1832



MÉMOIRES

DE Mme LA DUCHESSE

D'ABRANTÈS.

CHAPITRE PREMIER.

Retour en France. — Remarques sur l'esprit public dans le midi de la France. — Commerce de Bordeaux. — Mort de M. Pitt. — Son portrait. — La guerre du ministre et du consul. — Les pamphlets. — La mère de Napoléon. et ses sœurs. — La *colère du lion*. — Mot de Napoléon. — Douvres et Calais. — La liste des mécomptes. — Le *fiscal* et le *sac de laine*. — Le jeune enseigne. — Les francs-maçons et les roses-croix. — Madame de Fontanges. — Madame de La Rochefoucauld. — Les déjeûners de l'impératrice Joséphine. — Buts particuliers de ces réunions. — La princesse Stéphanie. — Son portrait. — Le grand-duc de Baden. — L'impératrice Joséphine et la reine d'Espagne. — Le costume de cour. — Présentation chez Madame mère. — M. Rollier. — Les six mille francs. — Réfutation du reproche d'avarice.

Je quittai Madrid avec regret ; j'y avais été reçue avec une si parfaite cordialité, que je ne pouvais, sans être ingrate, n'en pas conserver de la reconnaissance ; mais la France m'appelait ; et si jamais,

depuis que j'écris ces Mémoires, j'ai fait comprendre tout ce que je ressens de profondément dévoué pour ma patrie, on doit alors concevoir combien elle devait m'attirer dans ce moment de gloire lumineuse et presque magique dont elle était resplendissante.

L'homme qui lui avait donné cette auréole immortelle en recevait la récompense. Nous n'étions pas alors ce que depuis nous sommes devenus, ingrats et injustes ; nous avions apprécié la valeur des lauriers dont il avait formé notre couronne, et la France entière le proclamait le plus grand parmi les grands, le plus aimé parmi les plus aimés. Ce sentiment me frappa, surtout en traversant Bayonne et Bordeaux. Cette partie de la France avait toujours été contre lui depuis la rupture du traité d'Amiens et depuis l'expédition de Saint-Domingue. Le commerce de Bordeaux, violemment attaqué par ces deux événemens, ne pouvait, il faut le dire avec justice, reconnaître du malheur par de l'amour. Les peuples veulent aussi que l'on songe à eux; et dans cette lutte avec l'Angleterre, ils furent toujours oubliés. Cependant lorsque je repassai par Bordeaux, un an plus tard, je fus confondue de la différence que *douze mois* avaient apportée dans cette ville, la seconde de l'empire, et par sa nombreuse population, et par son importance commerciale. Sans doute l'esprit public n'en était pas totalement changé, mais avec un peu de soin il était évident que l'empereur pouvait le conquérir entièrement. L'un des magistrats chargé de l'adminis-

tration de la ville lui faisait alors bien du mal. Je ne puis le nommer, parce que mon sentiment, bien qu'il soit fortifié de l'opinion générale, ne doit pas se présenter à l'avenir comme accusateur d'un homme qui ne fut pas coupable, mais seulement maladroit, et encore imbu des maximes d'une époque que, pour notre propre gloire intérieure, nous aurions dû, dès cette époque, mettre dans un profond oubli.

Avant de quitter l'Espagne, j'avais appris une nouvelle qui était d'une immense importance dans le jeu politique de l'Europe : c'était la mort de M. Pitt. Je connaissais la manière de penser de l'empereur à l'égard de M. Pitt, et je me doutai que cette nouvelle avait dû faire sur lui une profonde impression. Je dirai plus, il dut en être *content ;* et prétendre qu'il eut de la joie de la mort de M. Pitt, n'est pas avancer une chose hasardée.

On sait dans le monde que Napoléon ne l'aimait pas ; on sait qu'il était son ennemi, parce qu'on connaît l'aversion de l'empereur contre l'Angleterre. Mais ce qui est moins connu, c'est que M. Pitt et le général Bonaparte étaient *ennemis personnels.* La chose, tout extraordinaire qu'elle puisse paraître, n'en est pas moins vraie. Comment est-elle venue? voilà ce qui est difficile à pouvoir éclaircir. Ce que je sais, c'est que déjà, à l'époque de l'armée d'Italie et de l'armée d'Égypte, le général Bonaparte ne pardonnait pas à l'Angleterre, et il avait raison, la violation du repos des familles, en faisant im-

primer des correspondances entières et particulières. Des divorces, des suicides, des duels, des familles séparées à jamais, des enfans frappés de bâtardise, tout ce qu'une torche de furie peut secouer d'infernal et allumer d'incendie, fut le résultat de cette conduite du ministère britannique. Les affaires de Saint-Jean-d'Acre survinrent ensuite, puis le traité d'Yel-Harrich. M. Pitt fut accusé avec raison de tout, encore plus que le duc de Portland, et tous ceux qui tinrent le gouvernail de l'Angleterre pendant la folie du roi. M. Pitt était influent à cette époque, et l'était à juste titre. Son influence, au lieu de se diriger vers un but conciliateur, ne servit qu'à brouiller les cartes. Le général Bonaparte fit quelques tentatives pour gagner M. Pitt à la France lorsqu'il arriva au consulat. Les propositions furent mal faites, quoique assez habilement pour ne pas compromettre. Mais le premier consul eut tout le désagrément d'un échec. Il le sentit, et peut-être trop fortement pour un homme comme lui; mais j'ai déjà dit combien il était sensible à des faits puérils. Il prit dès lors M. Pitt dans une de ces antipathies positives qui ne peuvent être vaincues. Il fit rechercher sa vie dans tous ses détails; et les journaux français, les journaux anglais de l'opposition, retentirent bientôt des diatribes du plus mauvais goût. Qu'en advint-il? que M. Pitt, qui n'était pas de la race des anges, fit à son tour une descente non pas sur les côtes, mais dans la famille du premier consul, et que les objets les plus sacrés

et les plus chers de son attachement furent, à partir de ce jour, livrés à tout ce qu'une plume méchante, et souvent spirituelle, peut relater et présenter au public, entouré d'un cadre quelquefois de faits inventés, mais aussi quelquefois de vérités; et que l'Europe entière se mit à lire, avec tout l'intérêt du scandale, des biographies sur la mère et les sœurs du premier consul.

La première qui tomba dans les mains de Napoléon le mit dans un état si violent, qu'à la seconde on n'osa pas lui traduire toute la vérité. Mais il fallut pourtant bien arriver à dire les choses comme elles étaient, et la colère de Jupiter recommença. Dans ce temps-là, c'était bien un peu comme dans Homère; et lorsqu'il fronçait le sourcil, notre Jupiter, le monde d'Europe s'en ressentait. Mais au lieu de s'en prendre à M. Pitt avec du canon, Napoléon continua cette guerre d'injures avec une telle âcreté, que bientôt les personnalités outrageantes renvoyées par le parti ennemi furent de telle nature, que rien ne peut donner une juste idée de la fureur de Napoléon, lorsqu'il lisait un pamphlet, une de ces mille et une productions que les folliculaires de Londres, pour faire d'ailleurs leur cour au ministère, tout en gagnant de l'argent, faisaient pleuvoir par milliers sur les côtes de France.

On sait qu'à l'époque du traité d'Amiens, M. Pitt ne voulut pas demeurer au ministère, pour ne point signer, disait-il, *la honte* de l'Angleterre, et se trouver en rapport avec un homme qu'il considérait

comme l'ennemi du genre humain. La haine qu'il y avait entre ces deux hommes est peut-être l'une des plus fortes qui aient jamais existé. On sait qu'ils ne s'aimaient pas, et voilà tout. Mais à ce point où cette haine était parvenue...à moins d'en avoir été témoin, on ne peut le comprendre.

L'empereur, qui savait dès lors ce qu'il voulait, et qui bâtissait déjà les fondations de son vaste édifice, ne voyait qu'un obstacle réel et terrible, et c'était M. Pitt. Cet homme aurait entravé toutes ses opérations. Cet homme eût été devant lui comme un spectre. Pendant vingt-trois ans que M. Pitt a été aux affaires, quelle influence n'a-t-il pas eue sur celles de la France ! C'était en vain que Napoléon disait souvent, en parlant de lui : « Guillaume Pitt est un grand ministre jusqu'à Douvres ; à Calais, je n'ai plus peur de lui. »

Cela n'était pas vrai. Guillaume Pitt était un habile homme, et l'était partout. Et Napoléon en avait, non pas peur, parce qu'il n'avait peur de personne et de rien, mais il le haïssait et le redoutait, comme on craint un homme de talent qui est votre ennemi ; et cependant M. Pitt n'était pas un grand homme.

Élevé à l'école de son père, lord Chatam, M. Pitt était entré aux affaires à l'âge de vingt-quatre ans, nourri de maximes peut-être un peu puériles, comme sacrifiant trop aux discussions et aux débats parlementaires. Il était éloquent, et le savait. Il voulait briller à la tribune, et sacrifiait souvent à ce

désir l'avantage de la raison silencieuse. Lui, si froid, si réservé d'ailleurs, devenait alors, comme nous, bavard et argumentateur. Sa haine contre la France était déraisonnable ; et celle qu'il avait vouée à Napoléon l'était tout autant. Son inflexible opposition à tous nos gouvernemens, quels qu'ils fussent, montra de la passion, mais non pas du génie. Sans doute il a servi sa patrie, mais le salut de l'Angleterre est peut-être plutôt le résultat des fautes de l'empereur, que de la persévérance de son système politique.

M. Pitt est qualifié de *grand homme* chez les Anglais. C'est encore là une de ces réputations sur lesquelles il faudrait bien que la justice et la raison portassent le marteau pour la démolir. On ne peut ainsi donner le titre de *grand homme*. Il faut fouiller bien avant dans la vie, d'un ministre surtout qui a tenu dans ses mains pendant vingt-trois ans la destinée d'un empire. Eh bien ! que voit-on dans M. Pitt ? une haine constante contre notre révolution. C'est en suivant les impulsions de cette haine, bien plus que par les moyens judicieux qu'il a employés, qu'il nous a fait du mal. La route qu'il avait ouverte, et dans laquelle il a constamment marché, et qui était longue et dangereuse, fut celle qu'il voulut toujours suivre ; et pourtant, elle a mené l'Angleterre bien près de sa ruine. Que l'on prenne les journaux anglais eux-mêmes ; c'est eux que je consulte en ce moment. C'est dans les journaux du ministère britannique, dans le *Times* sur-

tout, ce journal la terreur de la tribune ministérielle, que je trouve la liste de tous les échecs (1) de M. Pitt, toutes les fois qu'il a voulu tenter des combinaisons politiques de guerre continentale. C'est en cela peut-être que Napoléon trouvait base pour appuyer ses sarcasmes.

« *Le financier fiscal*, le tacticien *du sac de laine* n'est pas fort pour les plans d'attaque, » disait-il en riant; et la chose était vraie. Lorsque M. Pitt mourut, il laissa l'Angleterre dans un état de souffrance anxieuse, qui n'était que trop motivé; et l'Europe dans une incertitude que l'empereur rendait encore plus redoutable. Et ce qu'on peut affirmer, je crois, sans crainte d'être démenti, même par ses compatriotes, c'est que ce n'est pas la continuité de ses maximes administratives et politiques qui ont amené la perte de la France (car le coup qu'elle reçut alors fut un coup mortel), et le salut de l'Angleterre, du moins son salut momentané; ce sont les fautes de son adversaire, dont surent profiter des hommes médiocres, tels que lord Castlereagh et Sidmouth. Ils eurent au moins le talent de savoir bien jouer les cartes que le hasard leur avait données belles.

(1) Voyez du 9 septembre 1793. — 5 avril. — 15 mai. — 22 juillet 1795. — 29 mars. — 15 mai. — 8 octobre. — 22 octobre 1796. — 29 mars. — 15 mai. — 8 octobre 1798. — Voyez un premier article au 18 octobre 1799. — 20 mars 1800. — 19 février. — 2 octobre 1801. — 25 mars 1802. — 26 décembre 1805. — Tous ces plans ont été non-seulement renversés, mais nuisibles à leur pays.

La mort de M. Pitt fit une très forte sensation en Espagne. L'Angleterre était avec ce malheureux royaume dans un état d'hostilité trop violent et trop terrible dans ses résultats, pour que l'animosité n'eût pas une raison véritablement fondée à s'adresser au premier ministre du gouvernement britannique. M. Pitt, pendant qu'il était aux affaires, avait exprimé son opinion sur l'alliance de l'Espagne avec la république française, en plein parlement, avec si peu de mesure même qu'en Angleterre il en fut blâmé. Sa mort fut donc une sorte d'*holocauste* offert aux mânes des marins engloutis à Trafalgar. A Vittoria, la maison dans laquelle je logeais, et qui était celle de la personne la plus considérable de la ville, avait été complètement illuminée, pour célébrer cet événement, *si heureux pour* l'Espagne, me disait mon hôte.

« Mais comment a-t-on permis que vous fissiez cette démonstration ? lui demandai-je, car enfin vous célébriez la mort d'un homme, d'un chrétien ? »

« — Lui ! un chrétien ! » Et la figure de l'Espagnol exprimait une foule de sentimens étranges.

« Lui un homme ! mais je n'en ai pas demandé permission, d'ailleurs. J'ai donné un bal... Mais, madame, comment pouvez-vous dire que M. Pitt était chrétien ? il était protestant !... Il était hérétique !... »

Je ne savais pas alors ce que j'ai appris depuis dans mon second voyage en Espagne, c'est que les

Anglais et une partie de l'Allemagne passent pour païens, aux yeux de beaucoup d'Espagnols. Cette différence de *consubstantiation* et de *transubstantiation*, leur paraît une monstruosité. Le culte de la Vierge, qu'ils professent, eux, avec une sorte d'idolâtrie même, bien loin de le repousser, et qui est entièrement banni de la religion protestante, la leur fait considérer comme une entière hérésie. J'ai vu plus tard, dans la guerre de la Péninsule, de bien singuliers effets produits par le besoin qu'avaient les Espagnols de ménager les Anglais, et le fanatisme religieux qui leur faisait une loi de les haïr.

A Bordeaux et à Bayonne, cette mort de M. Pitt avait également produit une sensation des plus vives. Bordeaux espérait enfin qu'un nouvel ordre de choses allait éclore, et que l'empereur serait moins difficile dans ses exigences avec un autre ministère; car l'esprit de M. Pitt se promenait toujours de Windsor à Whitehal et à Westminster, même pendant le ministère de M. Fox. Je logeai à l'hôtel Fumelle à Bordeaux, ainsi que je faisais toujours; j'y retrouvai une personne que ma mère avait connue autrefois, et qui venait de sa terre, le château de Pierre-Fonds, pour embrasser son fils, qui s'était échappé miraculeusement des prisons d'Angleterre. Ce jeune homme était enseigne tout simplement, et avait été pris à Trafalgar. Il avait été bien traité d'abord, parce qu'il était, je crois, franc-maçon, rose-croix, je ne sais de quelle association; et tout

ce que *la fraternité* peut offrir, il l'eut et en abondance. Puis vinrent des ordres, des ordres rigoureux, et le pauvre prisonnier fut étroitement resserré ; alors, comme il n'avait pas donné de parole, il s'échappa en se déguisant trois fois différemment. Il était jeune, assez laid, mais ayant à peine de la barbe, et offrant l'aspect d'une fille, grande, forte, d'*un beau brin* de fille enfin. En résumé, il était en France, embrassant sa mère, frappant d'un pied joyeux le sol de sa patrie, et jurant à l'Angleterre une haine éternelle, cependant il en parlait de manière à la faire estimer et redouter. Le nombre des vaisseaux *commissionnés*, disait-il, (c'était en 1806) s'élevait à *sept cent quarante*, dont cent trente de ligne, vingt de cinquante à soixante canons, et cent quarante et quelques frégates. Et tout cela *gréé ;* tout cela prêt à marcher, tout cela garni d'équipages instruits et parfaitement habiles. Lorsqu'en racontant à l'empereur qui me fit des questions réitérées pendant bien des jours sur mon voyage et sur les plus petites particularités, je lui parlai du jeune *Pierre-Fonds*, de tout ce que je lui avais entendu dire de son voyage à lui-même et des remarques qu'il avait faites, l'empereur me fit donner son adresse et son nom ; et deux mois après j'appris, par une lettre de sa mère, que son fils avait été nommé à un grade supérieur.

« C'est probablement pour le dédommager du tort que lui a fait sa captivité, m'écrivait-elle, car

je ne conçois pas comment lui est venu ce bonheur... c'est bien le cas de dire que souvent il vient en dormant (1). »

Je rentrai dans Paris le mardi gras... j'en étais sortie également un mardi gras... Mon Dieu ! que j'étais heureuse d'y revenir !... Certes, je n'étais pas ingrate envers Dieu, qui me permettait de revoir ma patrie... ma patrie !... Comme alors ce mot était gracieux à dire !... La France !... Je suis Française !.. Lorsqu'on disait, Je suis Française !.. alors la tête se relevait d'elle-même avec fierté, on éprouvait au cœur une sensation tellement puissante, que souvent, *moi* qui l'ai ressentie dans toute sa chaleureuse inspiration, je sentais mes yeux se mouiller lorsque je voyais mon pays honoré... vénéré dans la personne d'une faible femme, et cela, parce qu'elle était Française... parce qu'elle portait le nom de l'un des braves enfans de la France.

Le lendemain de mon arrivée, j'écrivis à madame la baronne de Fontanges, dame d'honneur de Madame, en lui demandant quel jour je pouvais me présenter à Son Altesse Impériale, non-seulement pour lui rendre mes devoirs, mais pour prendre possession de ma place de dame pour accompagner... La réponse me parvint le soir même. Madame de Fontanges me prévenait que Son Altesse Impériale

(1) J'ai rapporté ce fait, parce qu'il montre combien l'empereur faisait attention aux moindres paroles.

me recevrait après la messe, le dimanche suivant.. Nous étions au jeudi.

Le vendredi matin, j'eus la visite d'une personne assez subalterne, qui vint rôder autour de ma cheminée, en me demandant si j'avais le projet d'attendre que j'eusse vu Madame pour aller aux Tuileries... La demande n'était naturelle d'aucune façon... J'y répondis, tout franchement, que j'avais l'intention et la volonté de me rendre aux Tuileries; mais que, tenant encore peut-être aux *usages* de cour auxquels j'avais été assujettie pendant long-temps, je croyais plus convenable d'attendre que j'eusse vu *ma princesse*, et que j'eusse reçu mon *intronisation*... Après le départ de cette personne, je réfléchis, et je vis clairement qu'elle n'était pas venue de son propre mouvement... Je ne voulus *pas blesser*, car je connaissais les termes où l'on en était de *belle-mère* à *belle-fille*, et j'étais bien déterminée à n'être pour rien dans les nuages que l'étiquette devait faire flotter incessamment sur l'horizon impérial dans une famille aussi nombreuse, dont aucun des membres, excepté l'impératrice, n'avait de tradition à cet égard, même de souvenir. J'écrivis à madame de La Rochefoucauld pour lui demander quel jour je pourrais présenter mes devoirs à Sa Majesté; madame de La Rochefoucauld me répondit à l'instant même, qu'ayant pris les ordres de l'impératrice, elle était chargée par elle de m'inviter à déjeûner pour le lendemain matin, et de me dire de ne pas manquer de lui

conduire sa filleule, ma petite Joséphine. Mon orgueil maternel fut heureux de cette bonté, car Joséphine était une ravissante enfant, avec ses joues de rose, contre lesquelles venaient tomber de grosses boucles de cheveux ressemblant à des torsades de soie de Piémont, et puis toute la finesse, la grâce de ses charmantes manières. Je soignis sa toilette plus que la mienne, et je me rendis le lendemain matin, à dix heures et demie, aux Tuileries avec ma fille.

En parlant de la cour impériale, c'est une chose intéressante à faire connaître que les déjeûners de l'impératrice Joséphine. C'était une manière d'être toute particulière qui n'existe dans aucune cour; et pour le dire avec vérité, l'impératrice donnait à ces heures du matin un charme tout-à-fait spécial. On était ordinairement quatre ou cinq personnes. L'impératrice n'invitait presque jamais que des femmes, et presque toujours les invitations étaient verbales. Il y avait bien certainement une intention autre que celle de faire faire une chose gracieuse à l'impératrice, dans l'indulgence de l'empereur et sa facilité à permettre ces réunions qui avaient lieu dans le plus extrême intérieur des Tuileries, et, pour ainsi dire, sous la présidence de la souveraine. Lorsque l'empire fut établi, Napoléon fut assez sévère pour l'exigence d'une étiquette même rigoureuse; et en cela, il était parfaitement conséquent, comme en tout: cela était non-seulement nécessaire pour la monarchie qu'il rétablissait, mais

bien encore pour tous les gouvernemens possibles *chez nous*. Un frein, quel qu'il soit, est indispensable aux Français aussitôt qu'ils se trouvent face à face avec la puissance ; la terreur avait pour étiquette le tribunal révolutionnaire, et le bourreau pour maître des cérémonies ; il n'était pas à craindre aussi qu'on se raillât d'elle. Au commencement de l'empire, donc, il fallut être non-seulement sévère, mais exigeant, pour que la machine marchât dans une route convenable. L'empereur aurait donc défendu les déjeûners de l'impératrice s'ils n'eussent été même pour lui, quoique absent, un moyen souvent employé pour arriver par des routes inaperçues à un but que lui seul connaissait. J'ai vu à cet égard des choses surprenantes, dont j'étais moi-même l'instrument sans le savoir... Que de fois la même situation s'est trouvée celle de beaucoup de ces dames sans qu'elles s'en soient jamais doutées !... L'empereur, qui alors voulait déjà mettre en activité son malheureux *système de fusion*, permettait les déjeûners de l'impératrice, et s'en servait d'une manière très utile à son plan. On y invitait beaucoup de femmes qui, dans l'origine de l'empire, n'étaient pas admises aux grands cercles de la cour, ni même au spectacle. Là, j'ai vu une foule de noms qui, du reste, plus tard, ont figuré, ainsi que nous le verrons, dans l'*Almanach impérial*, et cela de leur plein gré, et par suite de plusieurs lettres écrites, au grand-chambellan même, mais qui alors, enfin, ne parais-

saient vouloir se rattacher qu'à *madame de Beauharnais* comme à l'une des leurs. Ah ! que j'ai vu de singuliers sujets de proverbes, dont M. Théodore Leclerc ferait de bien jolies pièces avec son aimable talent !... Oui, j'en ai vu beaucoup.

J'ai conservé un souvenir particulier de ce déjeûner, où l'impératrice me fit inviter à mon retour, par une circonstance qui eût également frappé toute autre personne. Lorsque j'arrivai dans le grand salon jaune, qui était après celui de François Ier (1), j'y trouvai une jeune personne dont la grâce, la fraîcheur, la physionomie toute charmante, me frappèrent de surprise. Elle vint à moi en souriant, quoiqu'elle ne me connût pas, et se baissant pour se mettre au niveau de Joséphine :

« Oh ! la ravissante créature, s'écria-t-elle. Voulez-vous venir avec moi, mon ange ? »

Et la prenant dans ses bras, elle l'emporta aussitôt en courant à l'extrémité du salon. Joséphine, qui n'était pas du tout une farouche personne, goûtait fort cette façon d'être accueillie ; elle y répondit de son mieux, et quelques minutes n'étaient pas écoulées que la connaissance était complète. Je n'avais pas eu le temps de demander à madame d'Arberg quelle était cette jolie et gracieuse per-

(1) Bien que l'on changeât les tableaux qui ornaient ces salons, cependant celui de François Ier demeurait plus qu'aucun autre dans cette pièce, et nous lui avions donné ce nom. C'était le salon immédiatement avant le salon jaune.

sonne, lorsque l'impératrice sortit de son appartement intérieur. Son accueil fut aussi bon, aussi complètement aimable qu'elle le pouvait faire, et nous savons tous que lorsqu'elle le voulait, elle y excellait. Elle m'embrassa, me dit avec le ton de la plus extrême bienveillance, combien elle était *contente* de me revoir : « Et ma filleule, ajouta-t-elle, ne me l'avez-vous pas amenée ? »

Joséphine, accoutumée aux bontés de sa marraine, accourut aussitôt qu'elle l'aperçut. Pour la chère petite, il n'existait aucun frein d'étiquette ni de convenance.

Ah, ah ! dit l'impératrice, voilà déjà Stéphanie faisant la partie de Joséphine... Vous ne connaissez pas ma nièce, me dit-elle tout bas ; regardez-la, et dites-moi si elle n'est pas charmante ? »

Je pouvais répondre sans crainte d'être reprise comme *flatteuse de cour*, que l'impératrice avait grandement raison, car j'ai rencontré peu de femmes qui m'aient paru aussi agréables que mademoiselle Stéphanie de Beauharnis l'était à cette époque. Tout ce qui peut plaire, comme bonne grâce, comme bonnes manières, charmant visage, tournure élégante, elle réunissait tous les avantages qu'une femme peut souhaiter au milieu du monde ; et dans une fête, elle était sûre d'y plaire généralement, car elle était bien jolie et bien avenante, ce qui la faisait admirer des hommes; et cependant les femmes le lui pardonnaient, parce qu'elle était bonne et prévenante pour toutes. Elle était fille de

M. de Beauharnais le sénateur, cousin du mari de l'impératrice, et fiancée du prince héréditaire de Baden. Son futur, que je vis quelques jours après, ne me parut pas être digne d'elle sous le rapport de l'extérieur de sa personne.

J'ai conservé de cette matinée un souvenir qui jamais ne m'a quitté.

L'impératrice me parla longuement de mon voyage en Portugal, et me fit une foule de questions sur la reine d'Espagne et la princesse du Brésil. Je pensais, en y répondant, à la curiosité des autres princesses en me parlant de l'impératrice, et je ne pouvais m'empêcher de jeter un coup-d'œil un peu gai sur moi-même, en me voyant l'interprète, si je l'avais voulu, de trois têtes couronnées, et trois têtes féminines encore. Je répétai seulement à l'impératrice ce que la reine d'Espagne m'avait dit d'agréable sur elle; et je fus impénétrable sur le reste de la conversation, qui, au fait, avait été curieuse sans bienveillance : oh ! je devenais tout-à-fait diplomate. L'impératrice me parla de Madame :

« Je suis bien fâchée que l'empereur ne vous ait pas mise auprès de moi, au lieu de vous placer auprès de ma belle-mère, me dit-elle. Cette maison vous sera désagréable, bien sûrement. Tout le monde y est vieux, comme si l'on avait pris une portion de la cour de Louis XV. Vous si jeune et si gaie, comment allez-vous vous arranger dans cette manière de tombeau ? »

Malgré toute la bonté de l'impératrice, et quelque agréables que fussent ses paroles, je savais très bien qu'il lui était fort égal que je fusse ou non dans la maison de Madame. Je reçus donc les marques de sa bienveillance comme je le devais, mais sans y attacher aucune importance d'ailleurs. J'évitai même de répondre à ce qu'elle me dit relativement à Madame, dont la manière de vivre n'était que trop souvent le sujet des plaisanteries de la cour; et pour le dire avec vérité, je n'en ai jamais vu le le moindre sujet. Je ne cherche pas ici à établir une défense de Madame-mère; mais je dis seulement que tout ce qu'on a dit d'elle n'était pas vrai en ce qui la touchait personnellement. Je répondis à l'impératrice que Madame avait été bien bonne pour moi, depuis mon enfance, et que j'étais certaine que dans ma jeunesse elle aurait toute l'indulgence dont j'avais sans doute besoin; qu'au reste je tâcherais de ne mériter aucun reproche. Et ce que je disais à l'impératrice, je le pensais : car Madame était considérée par moi comme une seconde mère. Jamais je ne pouvais oublier qu'à une époque où la mienne était mourante, elle et la reine d'Espagne, alors madame Joseph Bonaparte, vinrent me chercher, croyant que j'étais orpheline. Ce souvenir m'est encore présent, et me fait rendre un tribut de reconnaissance à celles qui furent toujours bonnes pour moi.

Nous avions un costume de cour, composé, comme on le sait, d'une jupe courte et d'une lon-

gue traîne. Je ne sais pourquoi ce costume n'était pas adopté pour les présentations chez les princesses de la famille impériale. Comme j'avais déjà été présentée à l'empereur et à l'impératrice, et que ma présentation à Madame était une chose d'étiquette appartenant à sa maison, je ne mis donc ni *traîne* ni *cheruske*, et me bornant à la robe à queue, j'en mis une de satin blanc, avec une belle parure de perles, et je me rendis le dimanche 25 février à l'hôtel de Madame-mère, situé rue Saint-Dominique, et qui est aujourd'hui l'hôtel du ministère de la guerre.

Madame-mère n'avait pas été élevée à la dignité de princesse dans la famille impériale, en même temps que ses filles et ses belles-filles, ainsi que je l'ai observé dans le volume précédent, par la raison de son attachement fidèle à son fils malheureux et proscrit (1). Heureusement pour lui que l'empereur revint à des sentimens plus dignes de sa grandeur, et que Madame fut rappelée de Rome, et placée dans le rang qui lui appartenait comme mère de l'empereur. A l'époque où je revins de Portugal, elle était déjà depuis long-temps en possession de son titre et de sa fortune, et, pour parler avec une

(1) Dans la critique en *manière d'éloge* qu'on a bien voulu faire de mes Mémoires dans le feuilleton du *Temps* (10 décembre 1832), mais qui du reste est faite par un homme d'esprit et de bonne compagnie, on s'est trompé en disant que Madame était auprès de Jérôme : c'est auprès de Lucien.

entière justice, elle soutenait l'un en digne et noble matrone, et faisait honorablement l'emploi de ce que lui donnait l'empereur; elle n'avait alors que cinq cent mille francs, et sa cour d'honneur lui en coûtait près du cinquième.

Lorsque j'arrivai, je lui fus présentée par madame de Fontanges qui me nomma à elle. Elle prit aussitôt la parole, et, quittant la cheminée auprès de laquelle elle était, elle vint à moi.

« Ah! vous n'avez pas besoin de me nommer madame Junot, lui dit-elle. C'est un enfant à moi. Je l'aime comme ma fille, et j'espère qu'on lui rendra sa place auprès d'une vieille femme le plus agréable possible; car c'est bien sérieux pour vous: n'est-il pas vrai, madame Junot? »

Je répondis à Madame comme je le devais, et ce fut en lui affirmant, que j'étais enchantée, puisqu'on m'avait désignée pour faire partie de l'une des maisons des princesses, que ce fût la sienne que l'empereur eût choisie; et lorsque Madame me demanda si je prendrais un *long congé* pour me reposer de ma route, je lui dis que le congé avait été assez long, puisque j'avais l'honneur de lui appartenir depuis le mois de mai de l'année précédente, et que je n'avais pas encore fait de service auprès d'elle; j'étais donc à ses ordres, et je prendrais mon service aussitôt qu'elle l'ordonnerait.

« Eh bien! me dit-elle, que ce soit le plus tôt possible. »

Il fut convenu que ce serait pour le dimanche

suivant, et je pris congé, Madame devant aller dîner avec l'empereur; ce qui avait lieu tous les dimanches régulièrement, à moins d'un empêchement fort important.

Le lendemain matin, à peine était-il dix heures, que l'on m'annonça M. Rollier, intendant de la maison de Madame. Je le connaissais, parce qu'il avait épousé une Corse, et que j'avais entendu souvent prononcer son nom à ma mère. Il avait la réputation de l'homme le plus probe et le plus intègre, et méritait cette réputation : c'était un *honnête homme.* Je ne concevais pas beaucoup quel rapport, nous pouvions avoir ensemble, car à cette époque j'étais un peu insouciante de ce qu'on appelle le matériel de la vie. Je devais apprendre plus tard que c'est cependant ce qui fait tout agir en ce monde. En recevant mon brevet, je ne m'étais nullement inquiétée si des appointemens étaient attachés à ma place auprès de Madame; c'était cependant de cela que venait m'entretenir M. Rollier. Il m'apportait une année entière de mes appointemens, car ils avaient commencé à courir du jour où j'avais été nommée, et Madame, lui avait donnée l'ordre de me les apporter. Je voulus me défendre de recevoir cet argent, puisque j'avais été absente; mais M. Rollier me dit que Madame serait fâchée que je le refusasse; et, quoique cela fît une assez forte somme, je le pris.

J'ai raconté ce trait, qui est en apparence peu intéressant, parce qu'il donne, selon moi, une

idée fort différente du caractère que l'on prête à Madame. Certes, si elle eût été aussi avare, il faut dire le mot, qu'il a plu à une certaine classe de gens de la représenter, elle aurait trouvé là une occasion toute naturelle d'économiser une somme de six mille francs, et elle l'aurait fait avec d'autant plus de facilité que j'aurais été bien loin de le trouver et mauvais conséquemment de m'en plaindre. C'est ainsi, c'est avec des faits qu'il faudrait toujours réfuter de sottes paroles n'ayant d'autres bases que des paroles elles-mêmes.

❋

CHAPITRE II.

Portrait de Madame-mère. — Walter Scott. — Son *Histoire de Napoléon*.—Elle est fausse.—Sa réponse au maréchal Macdonald. — Les amis et les ennemis. — On ne peut contenter tout le monde. — Galerie de tableaux ouverte avant l'exposition. — Toilette de Madame. — La duchesse de Chevreuse. — Jugement de Madame. — L'hôtel de Luynes. — Paoli et Pozzo di Borgo, ou les ennemis. — Vie retirée de Madame.—Conduite des ministres.—Torts de l'empereur. — Junot dans les Apennins. — Maison de Madame. — C'est aujourd'hui le ministère de la guerre. — Anciens souvenirs. — La maréchale Soult. — Maison d'honneur de Madame-mère. — Madame de Fontanges. — Madame de Fleurieu. — Les vieux mentons et les vieux nez. — M. de Fleurieu tuant les perdrix au vol sans fusil. — Madame de Bressieux. — Madame de Saint-Peru. — Son portrait. — Madame Dupuis. — Mademoiselle de Launay. — Son portrait. — Les chambellans et les écuyers. — M. de Beaumont. — Son portrait. — M. de La Ville. — Son portrait.

De toutes les biographies qui ont été faites sur les princesses de la famille de l'empereur, aucune peut-être n'est plus ridiculement menteuse que celle de Madame-mère. Je l'ai non-seulement connue pendant le temps où j'étais auprès d'elle, mais bien antérieurement à cette époque ; je puis donc, je crois, parler de Madame, et la faire juger enfin d'après une *ressemblance positive*. C'est une des

figures importantes entourant le portrait de l'empereur; sa mère doit être connue pour ce qu'elle est véritablement, et je regarde cette tâche comme un devoir.

Lorsque Walter Scott écrivit son *Histoire de Napoléon*, il vint en France, comme on sait, pour recueillir des documens sur son héros, peut-être devrais-je dire sur la victime de sa plume; un de nos maréchaux, le duc de Tarente, je ne l'affirmerais pas, mais je crois que c'est lui, lui fit proposer des documens que lui-même avait à donner, et certes la mine était abondante et précieuse: Walter Scott répondit par un refus: « Je prends toujours mes renseignemens dans les bruits populaires, » dit-il. Je n'ajouterai aucune réflexion à ce mot, l'histoire qu'il a faite y répond pour moi. Je ne sais si avant de mourir Walter Scott a été désabusé de l'illusion qu'il avait écrit une histoire de Napoléon; mais s'il est mort dans cette pensée, cela prouve que le meilleur esprit peut avoir d'étranges aberrations.

Et Voilà aussi comment des histoires particulières sur les membres nombreux de la famille Bonaparte ont été faites par des gens qui ne les ont jamais connus, jamais vus même, et qui, recueillant des *bruits populaires*, en effet, taillent de la besogne au jugement de la postérité avec une tranquillité de conscience vraiment admirable.

Il existe aujourd'hui beaucoup de personnes dont involontairement je blesse les opinions, soit en

louant, soit en blâmant; ces personnes-là trouvent alors que je ne suis ni juste, ni équitable, *ni même vraie* dans mes portraits, dans mes relations; il semble en vérité, à les entendre, que je n'ai jamais vu ni la cour de Napoléon, ni lui-même, ni sa famille, et que mes yeux, mes oreilles ne fussent pas aussi bons que d'autres pour voir, pour entendre, et mon esprit pour juger. J'ai un extrême désir d'être bienveillante... je l'ai toujours eu, et depuis quelques années il est encore plus fort : non par bonté d'âme, car peut-être suis-je moins bonne; on devient toujours ainsi à mesure que le monde est plus connu; mais, par volonté d'être tranquille, mon esprit a une sorte d'apathie qui est douce et tout asiatique. Je m'y laissais aller avec une sorte de charme, et l'on a pu voir dans les premiers volumes de mes *Mémoires* que j'avais mis plus que de la complaisance dans mon silence; mais lorsque j'ai pu juger que la chose ne servait qu'à enhardir la malveillance, je me suis demandé s'il n'y avait pas dans ma tête d'autres cases de souvenirs à interroger; et tout de suite s'est ouverte une longue galerie de portraits, les uns vêtus de ridicules, les autres couverts de méchanceté, quelques-uns perdus sous une couche de vices, beaucoup avec un vernis d'honneur, mais que l'œil exercé qui a vu la toile dans son origine sait fort bien distinguer. Tous ces portraits appartiennent soit à des personnes vivantes, soit à des morts. J'ai un vieux respect pour le tombeau, cela tient

encore peut-être à mon ancienne et gothique éducation ; aussi ai-je été circonspecte long-temps envers des mémoires éteintes ; ce n'est, je le répète, que lorsque j'ai vu que la méchanceté ne respectait aucune barrière, que la mort elle-même n'était pas un frein, que j'ai dû user des mêmes armes pour repousser d'injustes et souvent d'absurdes agressions. Mais il s'est trouvé alors qu'au lieu de rencontrer un adversaire dans celui qui était mécontent que je louasse son ennemi, je m'en suis trouvé *deux ;* parce que j'avais à la fois celui qui était ami et celui qui ne l'était pas. Il ne m'aurait fallu parler de personne, ce qui réduirait des Mémoires contemporains à une assez minime condition, soit dit en passant. Mon Dieu ! que le temps où nous sommes est un singulier temps ! On a été même bien plus loin ; tous les gens dont je ne disais pas de bien quand on voulait que j'en disse, tous ceux dont je ne disais pas de mal quand on ne les aimait pas, tous ces gens-là trouvent que ce que je dis n'est pas vrai ; ainsi donc il me faudrait, je le répète, ne parler de personne pour être en paix : ce serait peut-être ce que j'aurais de mieux à faire ; mais le motif qui m'a fait prendre la plume existe toujours, et, jusqu'à ce que mon but soit atteint, je continuerai et suivrai la route que je me suis tracée récemment...

A l'époque où Madame fut nommée *madame-mère*, elle pouvait avoir cinquante-trois ou quatre ans ; elle avait été parfaitement belle dans sa jeu-

nesse, et toutes ses filles (madame Bacciochi exceptée) la rappelaient, et donnaient une idée de sa beauté. Sa taille était celle qui plaît dans les femmes, cinq pieds un pouce à peu près ; mais en vieillissant ses épaules s'étaient arrondies et lui faisaient ainsi perdre de sa taille, quoique sa démarche fût toujours assurée et convenable. Ses pieds et ses mains étaient et sont encore des modèles : son pied surtout est le plus remarquablement petit et le plus charmant que j'aie jamais vu ; il est rond et menu, le coude-pied haut, et le pied nullement maigre ; il rappelle le mot de l'Arioste (*ritondetto*). Sa main droite avait un défaut qui était remarqué dans d'aussi jolies mains ; c'était l'index, qui se tenait droit, et ne pliait jamais. Elle avait eu une opération mal faite à ce doigt, et le nerf ayant été coupé, la phalange ne pliait plus, ce qui faisait un singulier effet lorsqu'elle tenait des cartes. Elle avait encore à cette époque toutes ses dents ; et, comme tous les Bonapartes, le plus charmant sourire, ainsi qu'un regard fin, perçant, et très spirituel. Ses yeux ne sont pas grands, ils sont petits même, très noirs, et jamais d'une expression méchante ; ce qui n'est pas ainsi dans quelques-uns de ses enfans.

Madame était toujours fort soignée sur sa personne, et surtout très convenablement habillée, selon son âge et selon sa condition : toujours les plus belles étoffes de la saison, et faites d'une manière que la critique ne pouvait aborder. Elle représentait enfin fort bien, et certes je venais de voir

des princes et des *princesses* qui avaient grandement besoin de mettre en avant d'eux ce titre d'altesse royale pour n'être pas pris pour les plus francs roturiers que l'on pût rencontrer. Le seul et grand inconvénient qu'avait Madame, et j'avoue qu'il était réel, c'était à la fois sa timidité et sa difficulté de s'exprimer en français ; en me servant du mot *timidité*, je n'emploie qu'un terme justement appliqué. Madame était *timide* lorsqu'elle se trouvait en face de gens qui lui étaient présentés, et dont elle redoutait la censure moqueuse. Elle avait une grande finesse de jugement et de tact : aussitôt qu'on était devant elle, son coup-d'œil vous avait deviné, et tout en ayant l'air de regarder d'un autre côté, elle savait à quoi s'en tenir avant qu'on fût sorti de la chambre. Ce fut ce qui arriva le jour où *madame de Chevreuse* lui fut présentée en qualité de dame du palais, charge qu'au reste on lui avait fait accepter malgré elle ; elle vint chez *Madame* pour faire la visite d'usage, j'étais de service ce jour-là ; lorsqu'elle fut sortie, MADAME me demanda tout bas, parce qu'elle avait plus de liberté avec moi, quel était le nom de cette jeune femme. Je la lui nommai ; cela n'influença pas son jugement, parce que, pour elle, qui ne connaissait pas encore assez le faubourg Saint-Germain dans ses amours et dans ses haines, le nom de madame de Chevreuse lui était moins familier que celui de Pozzo di Borgo, ou de Paoli, ou de tout autre ennemi corse. Cependant son œil avait deviné les senti-

mens de madame de Chevreuse, et elle me dit :

« Cette femme-là ne nous aime pas… et il est certain qu'elle déteste l'empereur… j'en suis sûre… »

Je fus stupéfaite de ce jugement, car je savais qu'il était juste. Je demandai à *Madame* sur quoi elle avait pu baser son opinion.

« Sur son sourire et un mouvement de tête dédaigneux, lorsque je lui ai dit qu'elle devait être bien contente d'être auprès de l'impératrice ; et puis son silence, quand j'ai demandé si son mari était attaché à la maison de l'empereur. »

Et tout cela était vrai. Lorsque, depuis, madame de Chevreuse fut exilée, et que Napoléon punit peut-être un peu trop sévèrement une conduite qui était plutôt celle d'une personne peu maîtresse de se diriger dans le chemin de la vie, que celle d'une *coupable d'état*, Madame me rappela ses paroles, et moi je ne fus pas étonnée, car depuis long-temps je connaissais *la haine*, on peut dire le mot, qui existait à l'hôtel de Luynes contre le gouvernement consulaire et impérial.

Madame vivait fort retirée : peut-être était-ce un tort, mais la faute n'en était pas à elle. L'empereur, tout en aimant beaucoup sa mère, ne l'entourait pas d'une considération telle que devait être celle de la mère de Napoléon. Elle le sentait ; mais, trop fière pour en faire apercevoir son fils, elle préférait demeurer dans sa solitude, et ne se trouver en contact, ni avec l'impératrice, ni même avec aucun de ceux qui entouraient son fils. Que de fois j'ai été

choquée de la conduite de plusieurs d'entre eux! les ministres allaient chez elle le jour de l'an; quelquefois de loin en loin, mais jamais d'une manière convenable et précise, si ce n'est pourtant le duc de Gaëte. L'archi-chancelier était aussi assez bien pour Madame. Mais, en résumé, elle était sans crédit; et les gens de cour ont, pour flairer la vérité d'une position en ce pays-là, une finesse d'odorat merveilleuse. J'aimais tendrement Madame, et cette conduite me faisait souffrir autant qu'elle me révoltait.

Madame était donc dans une position fausse à la cour de son fils. Cependant jamais je ne l'ai entendue se plaindre; mais je suis sûre qu'elle en était affectée. Quelquefois j'en parlais à Duroc et à Junot, et je leur disais que j'étais convaincue que MADAME souffrait de cet abandon dans lequel son fils la laissait. Duroc prétendait que l'empereur entourait sa mère d'une grande considération, et que certes elle ne pouvait *ni ne devait se plaindre;* que ses goûts lui imposaient la retraite, et qu'il était fort heureux que les ministres et les premières autorités n'y fussent pas habituellement, parce que l'empereur en pourrait prendre de l'humeur; non pas que Madame lui en donnât sujet, mais par la position dans laquelle elle s'était elle-même placée.

Je le regardai, car j'avoue que je ne comprenais pas.

« Avez-vous donc oublié Lucien? me dit-il. Il n'y a pas long-temps que les deux frères se sont

disputés à ne jamais se revoir peut-être. Madame a donné raison à Lucien. L'empereur a contre lui une prévention fondée ou non, cela ne m'appartient pas à juger ; mais ce que je sais sans pouvoir expliquer plus longuement la chose, c'est que Madame est bien comme elle est : elle est entourée d'honneurs, de richesses ; que veut-elle de plus ?

« — Rien, car c'est *moi seule* qui manifeste mon opinion en ceci, et je ne crois pas que vous ayiez raison. »

Junot était de mon avis ; aussi fut-il toujours pour Madame ce qu'il devait être. Mais j'anticipe sur les temps, car à l'époque de mon arrivée à Paris il n'y était pas encore revenu de son expédition de Parme, où l'empereur l'avait envoyé pour apaiser la révolte des Apennins, avec le titre de gouverneur-général des états de Parme et de Plaisance.

Lorsque Madame devint altesse impériale, elle quitta l'hôtel (1) qu'elle habitait avec son frère le cardinal Fesh pour venir habiter l'hôtel de Brienne, rue Saint-Dominique. Cet hôtel avait appartenu à Lucien, qui l'avait fait arranger avec une riche et somptueuse élégance. Les tableaux même y demeurèrent, et Madame eut, aussitôt son arrivée à

(1) L'hôtel de Montfermeil, rue du Mont-Blanc. C'est cette même maison que, depuis, le cardinal Fesch a fait tellement agrandir, qu'elle ressemble à toute une carrière de Mont-Rouge plutôt qu'à un hôtel de la Chaussée-d'Antin.

Paris, une habitation convenable pour sa nouvelle dignité. Elle est toujours la même. Je pensais il y a quelque temps que madame la maréchale Soult ne peut totalement renier les souvenirs de l'empire dans cette maison, où souvent elle vint faire son service auprès de Madame-mère. Cette réflexion me vint à l'esprit pour moi-même, un jour où j'avais été voir madame la maréchale. Mais je n'avais pas besoin de stimuler mes souvenirs, et si pendant quinze ans je fus contrainte de les renfermer au-dedans de moi, ils n'en étaient et n'en sont pas moins vifs.

La cour de Madame-mère avait été composée dans l'origine autrement qu'elle ne le fut ensuite. La maréchale Davoust en fit partie dès la formation ; mais ses prétentions se portaient plus haut, et elle fut blessée de n'avoir pas été au moins dame d'atours ou dame d'honneur de l'impératrice. Elle prétexta des raisons de santé, qui du reste étaient peut-être vétables, et donna sa démission. Lorsque j'arrivai à Paris, elle ne faisait déjà plus partie de la maison de Madame. Comme il en sera question assez souvent dans ces Mémoires, je vais parler de cette petite cour, et donner, non pas la biographie, mais un aperçu de chaque individu formant cette maison.

Elle était peu nombreuse, ainsi que toutes celles des princesses de la famille. Nous étions quatre dames pour accompagner ; il y avait une dame d'honneur, deux chambellans, deux écuyers, un

premier écuyer, un premier aumônier, un secrétaire des commandemens et une lectrice.

Madame la baronne de Fontanges, que l'empereur avait *baronnisée*, parce qu'il voulait que toutes les personnes attachées aux maisons fussent *titrées* (1), n'était plus jeune, n'avait aucune fortune, et n'appartenait au faubourg Saint-Germain que d'une manière trop peu directe pour contribuer au fameux système de fusion. Je n'ai jamais bien compris cette nomination ; du reste, elle n'eut aucun inconvénient. Madame de Fontanges était ce qu'on appelle dans le monde une personne ordinaire d'esprit ; elle avait bien quelquefois la volonté de se soulever pour donner un petit coup de patte, mais les griffes de cette patte n'étaient pas longues, et alors elles égratignaient si légèrement qu'on n'y prenait pas garde. Avant la révolution elle n'avait pas été présentée, et n'entendait non plus au protocole de l'étiquette de cour, que si elle eût été la veuve du grand Colao. Elle est Créole, je crois, et portait dans toute sa personne, comme dans ses actions, cette nonchalance *de l'autre monde* que les Créoles conservent dans le nôtre, et qui n'est

(1) Je dis le mot qui était alors en usage sous l'empire ; car, autrefois, on n'appelait ainsi que les ducs et les personnes ayant les honneurs du Louvre ; ainsi on pouvait être de fort grande qualité et n'être point titré. Il y avait dans les provinces des familles n'ayant jamais été la cour, et qui pouvaient le disputer aux ducs et pairs pour l'ancienneté et surtout l'illustration.

pas sans charme à tous les âges. Madame de Fontanges a dû être charmante ; elle a surtout un nez, le plus ravissant des nez, et qui l'eût été bien davantage encore si elle ne l'eût habituellement bourré de cette vilaine poussière noire qu'on appelle tabac, mais bourré comme le général Chassé ne bourre peut-être pas ses canons. Au reste, je ne dois pas m'en plaindre ; car ce nez et une certaine tabatière *cardinalesse* ont fait bien souvent ma joie, pendant les longues heures d'ennui de mon service. Il faut dire, après tout, que cette nullité de notre dame d'honneur était rachetée par une assez bonne résolution prise par elle en entrant dans la maison de Madame, qui était de ne tenir tête à personne. Elle était même inoffensive, et répondait par du silence à des façons d'être qui souvent auraient pu être autrement. En résumé, elle était tout-à-fait hors de sa place dans celle qu'elle occupait ; elle ne tenait au faubourg Saint-Germain que par une foule de relations de société qui, dans sa position, étaient plus ou moins dépendantes, non pas de fait, mais ainsi que se trouvent presque toujours les personnes qui n'ont aucune fortune vis-à-vis celles qui en ont. La dame d'honneur de la mère de l'empereur ne devait pas être ainsi dans le monde. Telle était la suite de cette préoccupation constante de l'empereur relativement au faubourg Saint-Germain. Comme c'était un monde qu'il ne connaissait pas, tout en s'en occupant beaucoup, on lui faisait souvent accroire des choses fort ex-

traordinaires (1). Lorsque le comte Louis de Narbonne lui fut attaché, il rectifia beaucoup de ses idées.

Les quatre dames pour accompagner étaient, depuis la retraite de la maréchale Davoust, madame Soult, madame de Fleurieu, femme de l'ancien ministre de la marine sous Louis XVI, madame de Saint-Pern, et moi. Sa lectrice était une aimable et charmante personne, nommée mademoiselle Delaunay... Ce choix avait été tout aussi peu réfléchi que les autres pour le contentement et le bien-être intérieur de Madame. Il n'était parmi nous que madame de Fleurieu qui fût complètement ce qu'il fallait. Elle était née *dame pour accompagner* une vieille princesse.

Mais une vieille, entendez-vous bien, et non pas une jeune; car madame de Fleurieu ne l'avait jamais été elle-même. Elle avait un de ces visages qui ne marquent aucune période d'années. Je la connaissais depuis long-temps; ma mère était liée avec sa mère, et m'en disait la même chose. Il y avait dans cette famille des mentons et des nez qui n'avaient jamais dû appartenir à de jeunes visages. Cependant seize ans avaient dû passer par-là, comme partout. En tous cas, ils n'y avaient laissé

(1) Le fait est qu'en nommant madame de Fontanges, il avait cru nommer la marquise de Fontanges, fille de M. de Pont, ancien intendant de Metz et ami intime de madame de Montesson. Madame la marquise de Fontanges était et est toujours une aimable et charmante femme.

aucune trace de joyeux souvenir ni de gracieuse manière. On en ressentait d'autant plus d'humeur, qu'on ne pouvait pas se plaindre ; tout cela était d'une politesse achevée, mais témoigné par des révérences à la première position, et des paroles aussi dépourvues de sourire que de bienveillance.

Madame de Fleurieu avait de l'esprit, mais c'était encore de l'esprit comme je n'en aurais pas voulu. Vous avez connu, n'est-ce pas, de ces femmes qui pensent que pour être convaincu de leur beauté, il faut les avoir vues ; et que pour croire à leur esprit, il faut les avoir entendues ? Et pour en arriver à ce résultat de conviction, elles rassemblent autour d'elles le plus de témoins oculaires qu'elles peuvent trouver. Madame de Fleurieu était de ces femmes-là. Elle avait été élevée par madame d'Arcamballe, sa mère, femme d'un rare mérite, mais ennuyeuse à un degré remarquable. Madame de Fleurieu avait été, de bonne heure louée, prônée dans le cercle de sa mère, et l'on sait combien ces triomphes intérieurs sont funestes pour l'agrément de la société en général. Madame de Fleurieu n'a certainement jamais été coquette, elle n'avait aucune des qualités requises pour autoriser une telle profession dans le monde. J'ai déjà dit qu'elle n'avait jamais été belle, ni même jolie, et elle possédait tout le *pointu* d'une femme laide et vertueuse. Je n'ai jamais connu, je crois, une personne plus antipode à un agrément, que madame de

Fleurieu, dansant d'un air aussi sérieux que si elle eût quêté à Saint-Roch, en faisant des *ballonnés* et des *flicflacs*, et tenant sa jupe de ses deux bras écartés, ce qui lui donnait de la ressemblance avec un espalier... Elle n'avait donc pas, comme je l'ai dit, de prétentions à être une femme gracieuse, mais elle en avait beaucoup à être un bel esprit. C'était une chose reçue dans l'intérieur de sa société, et tellement, que madame de Fleurieu elle-même se serait crue ridicule d'être timide. Lorsqu'on lui parlait de son esprit, d'une histoire qu'elle avait racontée, d'un rôle qu'elle avait joué (car elle jouait dans son salon avec des paravens; j'aurais dû dire cela d'abord, et cette seule phrase m'aurait épargné une page), alors elle vous entendait au premier mot; il était convenu que cela devait être ainsi. Puis venaient deux défauts devant lesquels pâlissaient pour moi les vertus les plus dignes de panégyriques... L'un était la manie ou plutôt la monomanie de l'étiquette; cette prétention avait ébloui l'empereur, qui n'avait pas cru qu'on eût une telle volonté de parler toujours de ce qu'on n'aurait pas su très parfaitement. Cela pourrait être le sujet de réflexions bien profondes, que cette singulière pensée dans un homme qui connaissait le monde, comme Napoléon!... L'autre défaut de madame de Fleurieu, était un parlage continuel, un robinet d'eau tiède toujours ouvert et toujous coulant... C'est un terrible souvenir... Le fait est qu'après l'avoir écoutée par contrainte

pendant des heures entières, on était bien peu tenté de lui parler... Au surplus, je dirai, comme Brantôme : *C'était une très honnête et très vertueuse dame* (1).

Elle a fait un roman intitulé, je crois, *Stella*, et qui a été imprimé. Je ne me rappelle plus s'il eut du succès.

Madame de Bressieux est une personne que tout le monde connaît aujourd'hui ; c'est mademoiselle du *Colombier*, dont parle Napoléon dans le *Mémorial de Sainte-Hélène*. Madame de Bressieux est une femme spirituelle, bonne, d'un commerce à la fois doux et agréable : je compris très bien comment l'empereur allait cueillir (2) des cerises à six heures du matin avec elle, sans penser à mal, et se bornant à causer. Sans être remarquablement jolie, elle avait dû être fort agréable ; elle est surtout fort bien faite, et son abord, tout gracieux, devait lui donner une apparence de beauté que plus tard on ne cherchait pas à lui contester. Une particularité qui me frappa la première fois que je la

(1) Son mari était un homme fort capable, dit-on, et fort honnête homme, mais il avait un défaut qui peut malheureusement s'allier avec la plus stricte probité ; il faisait tomber à la renverse. Un jour, il dinait chez moi, et il était placé auprès de madame Murat. Tout-à-coup les joues de pêche de cette dernière pâlissent, ses lèvres si purpurines deviennent blêmes et tremblantes. — Ah ! dit-elle à Junot, je me trouve mal !... Et cela était vrai. On fut obligé de faire ouvrir une fenêtre.

(2) Voyez le *Mémorial de Sainte-Hélène*.

vis, fut l'intérêt qu'elle paraissait porter aux moindres actions de l'empereur ; elle le suivait de l'œil avec une attention qui venait de l'âme. Je connaissais par Napoléon lui-même, pour lui en avoir entendu parler, qu'il avait été question dans sa toute première jeunesse, lorsqu'il était à Valence, d'un projet de mariage entre lui et mademoiselle du Colombier : j'avais donc un grand désir de la voir. Je n'avais pas songé qu'elle était alors presque de l'âge de Napoléon, et qu'il y avait seize ans d'écoulés pour elle comme pour lui. Les lauriers dont la tête de l'empereur était couverte cachaient le front chauve du héros ; mais madame de Bressieux n'avait pas eu la même ressource pour abriter quelques rides que l'âge commençait à former, et je rencontrai une femme toute raisonnable là où je comptais trouver une jeune personne (1); mais, je le

(1) Ce mécompte est fréquent lorsqu'on lit ou qu'on entend raconter un fait concernant une personne que l'on n'a jamais vue, on s'en forme une idée tout opposée quelquefois à la réalité. L'autre jour j'ai rencontré dans une maison une femme qui du reste a beaucoup de talent et surtout de savoir :

« Ah ! madame, me dit-elle, combien j'ai été étonnée lorsque je vous ai vue après avoir lu vos Mémoires !

« — Pourquoi cela, madame?

« — Ah ! c'est que je vous croyais la taille fine, la tournure jeune ; enfin, je vous croyais tout autre. »

Heureusement que j'ai quarante-huit ans, et ces choses-là ne me fâchent plus. Seulement j'ai été au moment de dire à madame D..., que lorsqu'on écrit sur les crânes et

répète, son esprit doux, ses manières engageantes, m'ont rendu bien agréables tous les rapports que nous avons eus ensemble.

Madame de Bressieux remplaçait madame de Saint-Pern. Voici encore un de ces noms que ma main ne peut écrire sans que mon cœur soit douloureusement serré. Madame de Saint-Pern était une de ces personnes qu'on aime aussitôt qu'on les connaît.

Sa nomination chez Madame avait pour cause d'anciens souvenirs. M. de Saint-Pern, son beau-père, lieutenant-genéral sous Louis XV et sous Louis XVI, avait été en relation, je ne sais comment, avec la Corse, ou plutôt j'ai tort de dire je ne sais comment : c'était à l'époque de l'invasion. Madame de Saint-Pern n'était pas jolie ; elle était bourgeonnée, mais la peau de sa poitrine, de ses épaules, de ses mains, était admirable ; elle avait de jolis cheveux, et une taille et une tournure distinguées. Quel charmant caractère !... aussi malheureuse qu'il était possible à un être humain de l'être dans ce lieu d'exil, elle supportait tout ce malheur avec une résignation touchante :

sur leurs bosses, on devrait se rappeler que dans toutes les têtes de femmes, jeunes ou vieilles, il se trouve une petite case, même une grande, qui renferme une certaine sensation, un sentiment si l'on veut, qu'on appelle amour-propre, et qu'il ne faut jamais l'aborder qu'en lui parlant chapeau bas quand on est homme, et en souriant quand on est femme.

« C'est pour mes enfans, me disait-elle quelquefois, lorsque dans nos entretiens de confiance elle se laissait aller à me parler de l'ennui qu'elle éprouvait à remplir les devoirs de sa place ; c'est pour mes enfans... pour leur père !... »

Et dans ce peu de mots, il y avait toute la sensibilité que l'âme d'une femme peut contenir. Sa voix si douce était alors tremblante, et ses yeux tout remplis de larmes. Hélas ! *ce père de ses enfans* qu'elle nommait après eux, il était bien peu digne de ce que sa bonne et excellente femme faisait pour lui ; elle n'existe plus, et je puis dire maintenant combien elle a souffert avec la résignation d'un ange. Je ne sais où sont ses enfans, je ne sais même s'ils existent ; mais s'ils sont toujours dans ce triste monde, ils sauront de moi combien ils étaient aimés de leur mère. J'ai conservé des lettres d'elle qui parlent de sa tendresse pour eux comme elle savait la sentir.

Madame Dupuis, *notre surnuméraire*, comme on l'appelait dans la maison, était une drôle de personne, sans être amusante. Elle avait la figure de son esprit et en général de son individu moral ; elle avait tout ce qu'il fallait pour faire dire dans sa jeunesse aux gens qui dînaient chez sa mère : « Mon Dieu, que votre fille est belle ! » Elle avait une taille qui avait pu être belle, un nez qui, avant d'être pas mal prépondérant, avait certainement été très droit et très grec ou très romain ; de très beaux cheveux noirs : oh ! pour cette par-

tie de sa personne, elle était belle sans contestation ; eh bien ! avec tout cela, même un fort joli pied et une jolie main, deux choses que je mets presque avant de beaux yeux, comme étant de rigueur dans ce qui doit former une jolie femme ; malgré tout cela, il n'est jamais venu à la pensée de personne, si ce n'est du prince Borghèse, de soutenir que madame Dupuis était une belle personne. Elle était bonne femme autant qu'une créole désœuvrée peut l'être ; et l'on sait jusqu'où va cette bonté. En résumé elle était ennuyeuse, autant qu'il est permis de l'être ; de plus, pas mal flatteuse, ce qui me paraissait monstrueux, car je n'étais pas habituée à ce genre de faire sa cour, et je n'avais aucun penchant à plier mes genoux plus bas que Gardel ne m'avait accoutumée de le faire pour une belle révérence du menuet de la cour. Je respectais Madame, comme l'amie de ma mère, et puis comme une personne qui avait toujours été parfaite pour moi et qui l'était encore ; mais ce respect, qui outrepassait les bornes de celui que je lui devais comme mère de l'empereur, n'était que l'effet de mes sentimens particuliers pour elle. Et dans une personne qui n'avait pas comme moi des souvenirs et un point de départ pour sa conduite envers la princesse, je trouvais complètement ridicule de lui voir baiser la main de *Madame*. On a dit assez souvent que j'étais haute et vaine ; j'aime encore mieux mériter ces épithètes que d'autres moins agréables pour une femme.

J'ai seulement prononcé le nom de mademoiselle Delaunay. Je veux en parler pour en dire ce que j'en pense, c'est-à-dire tout le bien qu'elle mérite qu'on dise d'elle. Mademoiselle Delaunay est une personne remarquable par son esprit, non-seulement cultivé, mais par celui que donne la nature et qui ne se trouve pas à la page 50 ou 60 des *Souvenirs* de madame de Genlis ou des *Lettres* de mademoiselle de Lespinasse (1). Elle est excellente musicienne, chante bien et peint la miniature, non pas comme un amateur, mais assez bien enfin pour que Madame lui fît faire les portraits d'elle qu'elle donnait en présent. A tous ces avantages, elle joignait un caractère aimable et facile à vivre. On voit que ce n'est pas une personne que l'on rencontrait indifféremment. Quant à moi, je l'ai appréciée dès que je l'ai vue, et je lui dois une grande reconnaissance pour les heures agréables qu'elle m'a fait passer lorsque j'allais à Pont pour y faire mon service.

On voit par tout ce que je viens de dire que les femmes de la maison d'honneur de MADAME étaient des personnes dont on pouvait faire quelque chose, en y comprenant madame Dupuis, qu'on pouvait prendre pour s'ennuyer faute de mieux.

(1) J'ai beaucoup connu une femme qui avait *appris par cœur* les *Souvenirs de Félicie* et les *Lettres* de mademoiselle de Lespinasse; les uns lui servaient dans le monde et les autres dans des rapports *moins bruyans*, et cette femme passait dans un certain monde pour une personne d'esprit.

Maintenant il me reste à parler des hommes.

Madame avait pour chambellans et pour écuyers les personnes les plus étrangement choisies pour ses goûts et pour son humeur. Je n'en excepte qu'un seul ; c'était mon excellent ami, le comte de La Ville, autrefois attaché au roi de Sardaigne. Quant à M. de Brissac et à M. d'Esterno, au général d'Estrées, à M. de Beaumont, tout cela s'ennuyait chez Madame, et le service qu'ils y faisaient s'en ressentait grandement. J'ai tort cependant de mettre M. le comte de Beaumont dans la catégorie des autres. S'il s'ennuyait, il faut dire qu'il n'ennuyait certes pas les autres, car il est bien spirituel et surtout tout bien divertissant, surtout dans un lieu comme la cour, parce qu'il était méchant comme la peste, et moqueur à se moquer de sa grand' mère. Mais c'est égal, je sais que j'aimais fort à le rencontrer, parce que nous faisions ensemble de ces bons rires qui font tant de bien. Il est le frère de M. de Beaumont, chambellan de l'impératrice Joséphine (1).

M. d'Esterno est trop peu connu de moi, pour que j'en puisse parler d'une manière assez positive pour asseoir un jugement. Il a fait peu de service chez Madame, et jamais nous ne nous y sommes rencontrés autrement qu'en allant faire notre cour. Du reste, M. d'Esterno est connu trop honorable-

(1) Ni l'un ni l'autre ne sont parens du général Beaumont, aide-de-camp de Murat.

ment dans le monde pour avoir besoin d'un portrait de lui. Il était beau-frère du duc de Vicence et beau-père de MM. de Mornay, dont l'un est le mangeur de cœurs le plus glouton qu'on ait encore vu. Mais cela commence à se passer, à ce qu'on dit.

M. de La Ville était l'homme qui convenait à Madame. L'empereur aurait *fait* lui-même le chambellan qu'il mettait auprès d'elle, qu'il ne l'aurait pas mieux formé. C'était un composé des meilleures manières, des façons les plus courtoises. les plus exquises comme politesse de cour; connaissant ensuite le degré convenable où il fallait placer chacun, ce que ne connaissaient pas plus notre dame d'honneur et tous les autres, y compris madame la comtesse de Fleurieu, et excepté M. de Beaumont, que s'ils se fussent réveillés sous Clovis après s'être endormis sous Jacob. Mais M. de La Ville conduisait la petite cour de Madame, lorsqu'il était de service, avec une adresse toute charmante, dont la princesse elle-même ne se pouvait blesser. L'empereur le sut, et je me rappelle qu'un jour, au dîner de famille, il questionna Madame comme une petite fille sur ce qui se faisait chez elle. Plusieurs fois il fronça le sourcil; et lorsqu'on arrivait à ce que faisait faire M. de La Ville, il donnait un signe de tête comme assentiment. M. de La Ville était fort lié avec madame de Saint-Pern, et nous formions un trio très intime pendant le peu de temps qu'a vécu cette pauvre madame de Saint-Pern.

Une chose assez singulière, c'est que M. de Brissac, qui par son âge devait avoir été nourri dans toutes les traditions et les pratiques de la cour de France, n'en avait guère conservé que le mouvement de mettre la basque de son habit, Dieu me pardonne, sur sa main, lorsqu'il la présentait à la princesse pour monter en voiture. C'était le meilleur des hommes, poli, doux, et le plus inoffensif qu'il y ait eu jamais au monde. Il était laid, vieux, et de plus un peu bossu; je crois même qu'il l'était tout-à-fait; mais, je le répète, il était le meilleur des humains. Madame ne l'aimait pas, et le pauvre homme était loin de soupçonner la vraie cause de sa disgrâce. Il avait habituellement des colliques: c'est un mal qui peut frapper un duc et pair comme un vilain; c'est aussi ce qu'il avait fait. Ce pauvre M. de Brissac était donc obligé de sortir au moins quinze fois par jour du salon de Madame lorsqu'il était de service. Cette ouverture et fermeture de porte agissait sur les nerfs de Madame, et lui inspira une sorte d'antipathie contre ce pauvre M. de Brissac; et pour le dire avec vérité, je comprenais l'humeur de Madame, j'avais la chance, je ne dirai pas malheureuse, car, je le répète, il était un excellent homme, mais enfin peu agréable, de faire ma semaine avec M. de Brissac. Enfin Madame apprit par madame de Brissac elle-même la cause des fréquentes sorties de son mari; elles lui furent expliquées, mais elle ne s'en arrangea pas plus pour cela. C'était surtout au spectacle que la

chose était insoutenable. Cependant, quand il sortait, il n'y avait à craindre que le courant d'air; mais lorsqu'il ne sortait pas, oh! alors, c'était vraiment tragique!

Quoique madame de Brissac ne fît pas partie de la maison de Madame (à son grand regret), il est impossible de parler des personnes de cette maison, et de la passer sous silence, parce qu'elle était beaucoup plus auprès de Madame qu'aucune de nous. Tous les soirs elle venait faire la partie de la princesse avec M. Clément de Ris, M. Casabianca, M. Chollet, deux ou trois autres vieux sénateurs dont le souvenir me poursuivait dans mes rêves après les avoir vus et entendus parler pendant toute une soirée, lorsque j'étais assise dans le salon de Madame, depuis six heures du soir jusqu'à onze, quelquefois même minuit. Ces vieux portraits me donnaient l'idée fantastique de la tapisserie animée; seulement la légende avait un autre aspect. C'était la ronde du printemps au lieu d'une partie de reversis. Eh bien! madame de Brissac était là avec tout son esprit, car elle en avait, elle, beaucoup, moins peut-être que sa sœur la princesse de Rohan-Rochefort, mais elle était fort spirituelle; eh bien! elle jouait avec toutes ces perruques avec le même sourire que si elle se fût amusée. C'était une singulière femme; elle n'était pas jolie, ne l'avait jamais été; sa taille, haut de quatre pieds et demi, n'était pas du tout droite, il s'en fallait de beaucoup : tout était déjeté, et

allait comme il plaisait au Seigneur. Avec tout cela, ou plutôt malgré toute cela, elle était coquette dans sa mise comme je pouvais l'être, moi pauvre jeune femme, qui me trouvais là avec mes vingt ans dans le cœur. Madame de Brissac me regardait, me retournait, et le lendemain il fallait donner à son valet de chambre trois ou quatre adresses pour commander un chapeau, une robe, ou choisir une étoffe ou un bijou. Cette coquetterie avait, au reste, un but louable : elle était amoureuse de son mari, mais amoureuse comme on l'est au plus matin de sa vie. Il avait été aussi dans son temps *un traître* et *un perfide*. Il avait aimé mademoiselle de Rothelin (1), lorsque lui-même n'était qu'un enfant ; puis une autre s'était trouvée dans son chemin, et il l'avait abandonnée.

« Et comment donc êtes-vous devenue sa femme ? lui demandai-je un jour qu'elle me racontait ses amours avec M. de Cossé.

« — Eh vraiment, me répondit-elle avec un air naïvement triomphant, j'ai attendu : l'*autre* est morte. »

Je n'oublierai jamais l'expression vraiment comique que prit alors sa physionomie.

(1) Madame de Brissac, sœur de la princesse de Rochefort, était mademoiselle de Rothelin ; elle avait une fort belle fortune. C'est elle qui est mère d'Emmanuel de Brissac. Le fils aîné, M. de Cossé, est fils d'un premier lit. Je crois que sa mère était mademoiselle de Vierville. Sa femme est mademoiselle de Malide.

Elle était prodigieusement sourde. Le jour où elle fut présentée à l'empereur, elle s'inquiétait beaucoup des questions qu'il devait lui faire, et de ce qu'elle devait répondre. On lui dit que l'empereur s'informait presque toujours de quel département on était, l'âge qu'on avait, ainsi que le nombre d'enfans. Comme elle était très sourde, elle se méfia de son oreille, que la timidité pouvait rendre encore plus dure dans un pareil moment, et elle calcula que l'empereur lui adresserait les questions dans l'ordre où les avait classées celui qui l'avait informée ; en conséquence, selon cet ordre, l'empereur devait lui demander de quel département elle était, son âge, et combien elle avait d'enfans. Arrive le jour de la présentation : madame de Brissac, très bien mise comme *dame* de cour, et n'ayant omis ni la cheruske (que déjà nous commencions à proscrire, je ne sais trop pourquoi), ni le bonnet empanaché, ni la *traîne luisante d'or*, fait ses trois révérences à l'empereur, qui, ne s'étant pas imposé la loi de toujours demander la même chose à tous les visages extraordinaires qui comparaissaient devant lui, lui dit assez rapidement :

« Votre mari était-il le frère du duc de Brissac tué au 2 septembre? Avez-vous hérité de ses terres? »

Comme la phrase était longue, madame de Brissac crut qu'il y en avait au moins deux, et répondit en souriant et de l'air du monde le plus gracieux, parce que, en effet, elle était vraiment bonne et bienveillante :

« Seine-et-Oise, sire (1). »

L'empereur, quoiqu'il ne fît pas fort attention aux réponses qu'on lui faisait, fut frappé probablement de l'incohérence de celle-ci, et regarda madame de Brissac d'un air tout étonné, et poursuivit :

« Vous n'avez pas d'enfans ?

« — Sire, cinquante-deux ans. » Et toujours ce même sourire.

L'empereur ne lui fit pas d'autres questions, et continua le tour du cercle. Il avait compris que madame de Brissac avait au moins l'oreille dure.

Maintenant je dois ajouter qu'elle était une bonne amie, et une excellente femme. Mes rapports avec elle, quoique fort particuliers en raison de ma place chez Madame, ne furent cependant jamais ceux de l'intimité ; mais je l'ai assez connue pour affirmer qu'elle était aussi une très bonne mère. Je ne sais pourquoi elle n'était pas attachée, elle, de sa personne, à celle de Madame ; elle y eût été bien mieux et plus convenablement que d'autres, que Madame elle-même ne voyait pas avec plaisir, en raison de leur sotte et ridicule morgue.

Quant au reste de la maison, il y avait bien encore le général d'Estrées, second écuyer, et M. de Quélen, frère de monseigneur l'archevêque de Paris ; puis l'évêque de....., premier aumônier ; ensuite M. Guieu, le secrétaire des commandemens,

(1) L'une de ses terres était en effet dans le département de Seine-et-Oise.

qui mourut peu de temps après, et fut remplacé par M. Decazes... — Comment M. Decazes?... un parent du ministre?... du duc Decazes?... — Lui-même... — Allons donc... — En vérité... — On l'appelait alors *la fleur des pois* de la cour royale. Il avait épousé mademoiselle Muraire, puis il devint veuf... mais nous en parlerons incessamment. C'est, du reste, un homme spirituel surtout, et dont il y a beaucoup de bonnes choses à dire.

En arrivant à Paris après une aussi longue absence, je fus frappée du changement de physionomie que la société avait subi de nouveau. Lors de mon retour d'Arras, ce changement de physionomie m'avait été signalé d'une façon si tranchée sur le temps précédent, que sur les quatre mois que je demeurai à Paris, j'en passai deux à m'étonner en voyant des gens raisonnables se laisser dominer par les hochets que la petite main de l'empereur leur jetait au visage. Je quittai Paris avec la conviction que cette fièvre se calmerait; mais, à mon retour, je la trouvai plus ardente que jamais. L'avidité excitée par l'ambition était au plus haut degré de son paroxisme; les femmes surtout étaient insoutenables à voir et à entendre manifester leurs prétentions. Non-seulement rien n'était changé, mais la fièvre était même devenue maligne, lorsque le malade rencontrait quelque obstacle dans son chemin. C'était une soif de faveurs, de places... c'était... c'était pitié... Chaque jour les cartons du grand-chambellan, du grand-maître des cérémo-

nies, du maréchal Duroc, étaient remplis de demandes, de pétitions instantes, faites par les mêmes personnes qui plus tard renièrent cette cour impériale, en vrais saints Pierres, avant que le coq eût chanté.

Le prince héréditaire de Bade était arrivé à Paris. Comme il est mort, cela ne lui fera pas beaucoup de peine si je dis qu'il était le plus désagréable personnage que j'aie jamais vu : l'air boudeur d'un enfant mis en pénitence, pas beau du tout ensuite ; enfin un très désagréable prince et surtout un désagréable futur. La première fois que je le vis, je ne pus m'empêcher de porter aussitôt mes yeux sur la charmante personne qui allait devenir son bien : elle me parut encore plus ravissante. Destinée des princes! la douce et charmante jeune fille aurait fait une si jolie fiancée!... Elle souriait bien dans les fètes données pour son sacrifice... mais son sourire était triste... comment ne l'eût-il pas été!... Parmi les fètes qui se succédèrent à l'occasion de ces premières noces royales dans la famille de l'empereur, il y en eut une qui fut comme particulièrement distinguée des autres, en ce que les divertissemens offrirent une variété toute nouvelle ; il y eut un quadrille : c'était le premier que l'on voyait à Paris depuis la révolution. La princesse Caroline, qui venait de recevoir le titre de grande-duchesse de Clèves et de Berg, fut celle qui donna l'idée de ce divertissement vraiment royal. On fut long-temps à se décider pour le costume, enfin, comme cela

arrive toujours lorsqu'on veut écouter vingt avis, on en prit un épouvantablement laid. Tout en n'aimant pas Louis XIV, l'empereur voulait que sa cour se modelât sur la sienne. Je sais que, lors de mon retour de Portugal, il eut avec moi plusieurs entretiens ; et par le mot entretiens, j'entends quelques phrases échangées, dans lesquelles je vis l'intention positive de rendre sa cour la plus brillante de l'Europe. Il me faisait lui redire avec une sorte de plaisir l'état si misérable, au milieu de leurs pierreries, que tiennent les souverains d'Espagne et de Portugal ; et je voyais que sa volonté ferait dans sa cour des prodiges, comme elle en opérait partout.

❋

CHAPITRE III.

Premier quadrille à la cour. — Costumes. — *Les hommes empanachés.* — La comtesse de S...M...n. — Aventure du schall. — Les perroquets de cachemire. — L'affront. — Madame Hamelin. — Le schall volé se promenant sur les épaules d'une autre. — Naples et la violation de traité. — Discours de l'empereur. — Ouverture des Chambres en 1806. — Paroles remarquables de Napoléon. — Les porte-drapeaux amovibles. — Tronchet et Target. — Mort de Tronchet. — Son portrait.

Le quadrille dont je viens de parler était composé de quatre couleurs différentes, le blanc, le vert, le rouge et le bleu... Les dames blanches avaient des diamans; les rouges, des rubis; les vertes, des émeraudes; et les bleues, des turquoises et des saphirs. L'habit était de forme espagnole. C'était une robe de crêpe blanc, avec des crevés en satin de la couleur du quadrille; et ces crevés étaient entourés d'une broderie en lames d'argent. Sur la tête nous avions des toques de velours noir, avec deux plumes blanches. Nous étions encore assez supportables, bien que l'habit fût peu gracieux; mais les hommes avaient une tournure plus que comique, avec un habit fait, je ne puis dire comment, en *velours blanc*, de ce velours de printemps, appelé velours ras; puis une écharpe, *nouée sur le*

côté, de la couleur du quadrille, et une toque de velours noir semblable à la nôtre. Je ne sais si l'étrangeté de ce costume me le fit trouver éminemment ridicule, mais je fus long-temps sans pouvoir regarder sérieusement quelques-uns des hommes qui faisaient partie de notre quadrille. Quant à la manière dont il fut dansé, voilà encore une bonne matière à souvenirs. Au reste, nous pouvons nous rappeler cet essai de notre volonté pour être élégans et fastueusement joyeux ; car, depuis, notre cour de France a fait oublier les plus grandes magnificences de celle de François Ier et de Louis XIV.

Il arriva à l'une des répétitions de ce quadrille, qui étaient dirigées par Despréaux, mon ancien maître de danse, et que nous allions faire dans la galerie de Diane, aux Tuileries, un événement assez singulier, qui peut servir de pendant à l'aventure de mes boucles d'oreilles.

La princesse Caroline avait dans sa maison d'honneur une dame piémontaise, femme du comte de S....M....n. C'était une personne spirituelle, agréable, ayant de ces cœurs chauds et sincères dans leur affection, qui demandent impérieusement notre amitié parce qu'ils nous donnent toute la leur. Elle était surtout très en dehors dans l'expression de ses sentimens, comme dans tout ce qu'elle ressentait vivement : elle le prouva dans la circonstance que je vais rapporter.

La princesse Caroline lui avait donné un fort beau schall de cachemire blanc, qui avait une par-

ticularité qui le rendait rare ; c'était des perroquets qui figuraient les palmes : ils étaient bien un peu faits comme on fait les perroquets à cachemire, mais enfin on ne peut pas demander à des perroquets perchés sur un schall s'ils ont déjeûné, et, tels qu'ils étaient, ceux-là étaient fort beaux. La comtesse de S....M....n tenait donc fort à son schall. Comme on allait le matin à la répétition, et que le premier soleil de mars éclairait brillamment cette vaste galerie, nous étions toujours fort élégantes pour cette réunion : madame de S....M....n mettait donc son schall, et cela était tout simple; mais il l'était aussi d'ôter le schall pour danser, parce que nous ne faisions pas du tout les bayadères dans notre ballet, et madame de S....M....n le déposait sur l'une des banquettes, ainsi que nous le faisions toutes. Un jour nous sortions ensemble de la répétition ; elle veut prendre son schall, elle ne le trouve pas, elle le demande, le cherche, se fâche, mais tout cela ne fait pas retrouver le schall : il est décidément perdu. Madame de S....M....n était furieuse. Un si beau schall ! un présent de la princesse !... Elle ne cessait de gémir ; elle ne veut pas monter dans sa voiture avant d'avoir été demander justice à tous les huissiers du palais, et elle promit une forte récompense à celui qui lui rapporterait son schall. Mais les répétitions s'achevèrent, le quadrille se dansa, et le schall ne se retrouva pas. Madame de S....M....n était désolée, et avec d'autant moins de raison d'espérer, que les danseuses

n'étaient pas seules dans la galerie. Nous avions souvent beaucoup de spectateurs, et les indices devenaient alors fort obscurs. Il demeura donc constant que madame de S....M....n avait été *volée*, car elle ne disait jamais un autre mot. Un jour, à un bal chez le ministre de la marine, elle vint à moi fort émue :

« Chère madame Junot, vous savez combien j'ai été désolée de la perte de mon schall ? »

Certes, je le savais bien, car toutes les fois qu'elle me parlait, c'était de son schall d'abord, d'autre chose ensuite, puis encore de son schall.

« Eh bien ! je l'ai retrouvé !

« — Je vous en félicite ; mais où donc était-il ?

« — Sur les épaules de celle qui probablement me l'aura pris ; et comme vous connaissez mon schall que je vous ai montré vingt fois, je viens vous chercher pour que vous rendiez témoignage.

« — Ah ça, lui dis-je, n'allez pas faire quelque méprise ; rien n'est plus semblable à un cachemire blanc qu'un cachemire blanc.

« — Comment ? dit la comtesse de S....M....n en se reculant avec une sorte d'indignation. Comment pouvez-vous dire que mes perroquets sont ceux de tout le monde ! »

Ces perroquets me revinrent alors en tête, et je convins qu'elle avait raison.

« Mais, lui dis-je, vous n'allez pas attaquer cette personne-là devant tout le monde ?

« — Et pourquoi non ?

« — Vous auriez tort ; laissez-moi arranger cette affaire. »

Elle ne voulait pas. Je l'en suppliai ; elle consentit enfin à demeurer un peu en arrière, et je m'approchai de la jeune femme, qui était auprès de la porte, et au moment de sortir du bal. Je lui dis d'abord très bas qu'une méprise avait été probablement faite, et qu'un schall à elle ayant peut-être été perdu, elle avait pris par mégarde le schall de madame de S....M....n. Je mis dans mes paroles toute la politesse que je pus faire entrer dans une phrase semblable ; je m'y pris mal probablement, car la jeune femme me regardant d'un air assez impertinent dans une pareille circonstance, me répondit que depuis le temps que madame de S.... M....n rompait la tête à tout le monde de son schall, elle avait eu plus que le loisir de reconnaître que le schall qu'elle portait était bien le sien. Sa mère, qui était à quelques pas, et causait avec une autre personne, se retourna entendant la voix élevée de sa fille. Mais madame de S....M....n, qui avait également entendu qu'*elle rompait la tête à chacun de son schall*, accourut pour plaider elle-même son affaire, ce dont je ne fus pas fâchée. « Ce schall est à moi, » dit-elle impérativement. Et tout en parlant, elle mit la main sur le schall, l'autre lui rabattit le poignet. Je vis le moment où elles se battaient.

« Il est facile, dis-je à madame de S....M....n, de terminer à l'heure même cette discussion. Que

madame ait la bonté de dire d'où lui vient ce schall qui ressemble tant au vôtre, et à l'instant vous n'insistez plus, car alors le tort serait de votre côté. »

Je ne sais pourquoi j'avais la conviction que la jeune femme ne pourrait pas dire où elle avait acheté le schall, ce fut ce qui arriva ; mais elle s'y prit mal, et son impertinence dans un semblable moment est encore aujourd'hui pour moi un sujet d'étonnement.

« — Il ne me plaît pas, madame, me répondit-elle en me regardant avec hauteur, bien qu'elle fût très petite, il ne me plaît pas de dire où j'ai acheté mon schall. Cette affaire devient aussi par trop ridicule, et je suis étonnée que vous vous en soyez mêlée. »

Et moi aussi j'en étais fâchée, mais c'était pour elle. Eût-elle été cent fois innocente, elle devait être au moins troublée d'une telle accusation, et non pas irritée. On ne se fâche que lorsqu'on est coupable. Je regardai madame de S....M....n d'un air suppliant. A sa place j'aurais abandonné cent schalls. Elle vint à moi, et me serrant la main :

« Vous avez raison, me dit-elle, il faut en finir. » Et se tournant vers la jeune femme :

« — Vous persistez donc à dire que le schall est à vous ? »

L'autre ne répondit que par un rire amer, et en ramenant le schall sur ses épaules, comme pour braver madame de S...M....n. Plusieurs personnes.

que la singularité de cette scène avait frappées, paraissaient ne pas vouloir s'éloigner et connaître la fin de cette aventure. La comtesse de S....M....n dit alors très haut :

« Eh bien, madame, puisque ce schall est à vous, vous m'expliquerez peut-être pourquoi le nom de *Cristine*, qui est le mien, est brodé en soie rouge dans la petite bordure... Madame Junot voudra bien le vérifier. »

La jeune femme devint pâle comme la mort. Je n'oublierai de ma vie le regard déchirant qu'elle jeta sur moi en me remettant le schall d'une main tremblante, car son père, qui avait été retenu dans la pièce voisine, arrivait alors près de nous. Je reçus le schall d'une main tout aussi peu assurée, et je cherchai en apparence le nom de Christine, espérant que peut-être il avait été ôté; mais la pâleur de la coupable me disait que non; et en effet, ce fut la première chose que j'aperçus en le dépliant.

Ah! dit madame de S....-M....n d'un air triomphant... mais ayant regardé la pauvre jeune femme, elle fut touchée au cœur, et me prouva dans cette soirée combien elle était bonne. « Eh bien! dit-elle, c'est une de ces erreurs qui arrivent bien souvent. Je vous renverrai *le vôtre* demain, lui dit-elle en lui serrant la main fortement. C'est un échange de schall, poursuivit-elle en s'adressant au père qui ne comprenait rien aux épaules nues de sa fille; nous nous sommes trompées toutes deux. Mais vous

me le renverrez demain matin, ajouta-t-elle en remarquant que la jeune femme frissonnait, et nous rentrâmes dans le bal.

« Eh bien, me dit-elle, voilà une jolie aventure!

« — Savez-vous l'effet qu'elle a produit sur moi? lui dis-je.

« — Non.

« — Celui de m'affecter au point de me rendre malade. » Et cela était vrai.

Du reste, madame de S....M....n se conduisit à merveille dans cette circonstance. Je la suppliai de ne pas parler de cette aventure. Je le lui demandai pour la mère de la jeune femme surtout, qui était aimée et considérée de tout le monde, et que moi-même, en mon particulier, j'aimais sincèrement. Madame de S....M....n me le promit, et tint parole. Le bruit qu'on ne put éviter fut si vague et si léger, que jamais la chose ne fut connue que de moi, de madame la comtesse de S....M....n et quelques personnes qui se trouvaient là au moment de l'explication.

Une aventure presque semblable arriva à peu près à la même époque à madame Hamelin. Elle était dans un bal; elle se lève pour danser une contredanse, et laisse à sa place un fort beau schall noir; elle revient, le schall n'y était plus, et madame Hamelin le voit qui se promenait sur les épaules d'une dame fort connue. Elle va à elle :

« Madame, vous avez mon schall?

« — Pas du tout, madame.

« — Mais, madame, c'est si bien le mien, que je vais vous dire le nombre des palmes : il y en a treize, nombre assez rare.

« — Mon schall a également treize palmes.

« — Mais, dit madame Hamelin, j'y ai fait un accroc en entrant ici.

« — Ah, mon Dieu ! il se trouve aussi un pareil accident au mien. C'est précisément la raison qui me l'a fait acheter, parce qu'on me l'a vendu moins cher. »

Le moyen de disputer avec un personne aussi déterminée à suivre le précepte de Basile, *que ce qui est bon à prendre est bon à garder?* Madame Hamelin perdit son schall, et n'eut pour consolation que la petite vengeance de raconter l'histoire ; mais la femme coupable d'une telle action ne devait pas savoir rougir.

Les événemens politiques les plus importans se préparaient alors en Europe. Le royaume de Naples venait d'être occupé par une de nos armées, commandée par Joseph Bonaparte, ayant avec lui Masséna, dont les deux lieutenans étaient Gouvion Saint-Cyr et le général égyptien Reigner. On a beaucoup parlé de cette prise de possession du royaume de Naples ; je ne veux certes pas excuser l'empereur dans plusieurs actes arbitraires qu'on lui reproche peut-être avec raison, mais cet événement n'est pas dans le nombre de ceux que l'on peut blâmer. Par le traité du 21 septembre 1805, le roi

de Naples Ferdinand IV s'engageait à rester neutre pendant la guerre avec l'Autriche ; il était dit spécialement dans ce traité, « *que le roi de Naples s'engageait également à ne confier aucun commandement à des officiers russes, autrichiens, ou appartenant à d'autres puissances belligérantes, ni à des émigrés français. En retour de ces promesses*, l'empereur Napoléon s'engageait à retirer toutes les troupes du royaume de Naples. » Mais qu'arriva-t-il ? c'est que Ferdinand IV oublia la foi jurée, ou plutôt s'en rappela pour la trahir. Fallait-il donc supporter une insulte? Nous sommes bien résignés maintenant, mais alors il n'en allait pas ainsi : et dès que l'injure montrait sa tête altière, le canon grondait aussitôt sur elle.

« .... La maison (1) de Naples a cessé de régner, « dit l'empereur en ouvant le Corps-Législatif de « l'année 1806 ; *elle a perdu sa couronne sans re-* « *tour*... La presqu'île de l'Italie est réunie au grand « empire. J'ai garanti, *comme chef suprême*, les « souverains et les constitutions qui en gouvernent « les différentes parties... Il m'est doux de décla- « rer ici que *mon peuple a fait son devoir*. Au « fond de la Moravie, je n'ai pas cessé un seul in- « stant d'éprouver les témoignages de son amour

(1) Ce discours fut prononcé tel que je le rapporte ici. — Le *Moniteur* l'a transcrit un peu altéré, mais le voilà, sauf quelques omissions tout-à-fait inutiles à conserver. — Il contient quelques mots remarquables à cette époque.

« et de son enthousiasme... Français !.. cet amour « fait ma gloire, bien plus encore que l'étendue de « vos forces et de vos richesses !... »

Ce discours fut prononcé par Napoléon, le 2 mars 1806, le jour de l'ouverture du Corps-Législatif. Sans être accusé de *prévention en sa faveur*, on peut dire qu'il était alors un géant de gloire pour l'Europe et pour le monde, lorsque, vainqueur de forces bien plus nombreuses, il avait fait triompher la France, et de sa main planté le drapeau tricolore sur les remparts d'une capitale étrangère. Et cette conquête, il ne la garda pas cependant... Il remit sur son trône celui qui depuis le fit descendre du sien pour y remettre un parent dont les liens étaient bien faibles à côté des droits de Napoléon comme son gendre et comme père de son petit-fils... Et cette généreuse clémence ne l'eut-il pas trois fois !!... Ah ! pour quelques instans soyons donc justes... équitables... *honorables pour nous-mêmes !!!...*

Quelques jours après cette cérémonie de l'ouverture des Chambres, qui fut importante, surtout en raison de l'état politique de l'Europe, dont les cabinets tremblans méditaient cependant encore de nouvelles agressions, il mourut un homme non-seulement fameux dans la jurisprudence, mais parmi tout ce qui comprend une honorable action : c'est Tronchet ; il était d'abord, comme jurisconsulte, un des plus célèbres dans la docte faculté. Mais sa défense de Louis XVI le signalera à la pos-

térité comme un homme noblement et dignement courageux. Je connaissais déjà personnellement M. de Sèze, et j'ai toujours conservé pour lui la même amitié que lui portaient mon père et ma mère. Je connaissais aussi Tronchet, mais seulement par relations, par mon tuteur, M. Brunetière qui était aussi l'ami de Gohier. On voit que son amitié était bien indépendante des opinions.

Tronchet était un homme d'un haut talent et d'une probité sévère. L'Assemblée constituante appréciait ses lumières, et les mettait à haut prix. Napoléon, dont l'œil savait aussi juger le talent, le fit, malgré son grand âge (il avait, je crois, quatre-vingt-sept ou huit ans), concourir pour beaucoup à la rédaction du Code civil. Cambacérès, malgré l'espèce de barrière que le procès de Louis XVI semblait élever entre eux, ne parlait de lui que dans les termes les plus admiratifs... Ce n'était pas encore la mode de ne trouver de talent qu'à ceux qui sont de notre opinion. Maintenant la chose en est au point, qu'on est un imbécile si l'on ne crie pas autour de la bannière plantée dans un salon. Et cela, c'est dans toutes les factions... Pourquoi donc cette exigence?... Eh mon Dieu! il faudrait se rappeler que rien n'est *moins inamovible* que ces charges de porte-drapeau.

Louis XVI, reconduit au Temple le 12 décembre 1792, après un interrogatoire de cinq heures, pendant lequel il fut vraiment en position grande et belle, mais où il vit la mort qu'on lui destinait,

Louis XVI demanda pour conseils *Target* (1) et *Tronchet*... Target refusa... Ce n'est pas son refus qui me paraît répréhensible... Si ses opinions étaient arrêtées sur la culpabilité du roi, il ne pouvait pas le défendre ; mais alors il devait en dire franchement et hardiment la raison avec cette loyauté toute républicaine, dont les hommes vraiment républicains d'alors faisaient hautement profession. Loin d'agir avec cette franchise, il écrit à la Convention une lettre presque cauteleuse, dans laquelle il refuse, en donnant pour raison la faiblesse de sa santé, et il se portait très bien, ainsi que son âge qui, disait-il, était de soixante ans, et il est prouvé qu'il n'en avait que cinquante-quatre... Peu de temps avant, il avait défendu une cause méprisable et méprisée, celle du cardinal de Rohan. Tronchet, presque septuagénaire, et souffrant, accepta la noble mission de défendre non pas un roi, mais un homme... un homme menacé de mort!... Ses paroles sont remarquables.

« Tout homme qui se trouve appelé, dit-il, d'une « manière si publique à la défense d'un accusé, « ne peut lui refuser son ministère sans prendre « sur lui-même de prononcer un jugement *témé-* « *raire, avant tout examen des pièces*... et *bar-* « *bare* après cet examen. »

(1) M. de Lally réclama aussi ce dangereux honneur. C'est un des beaux traits de sa vie. — Cazalès et Malouet l'ont aussi demandé, tout le monde connait ce qu'a écrit M. Necker à ce sujet.

Oui, Tronchet était un honnête homme.

Maintenant nous sommes entrés dans une route dans laquelle se trouvent à chaque instant de nouveaux portraits à tracer, soit comme nécrologie, soit comme biographie vivante. La chose ne m'est nullement agréable, à moins que je ne parle de mes amis, et encore de mes amis les plus intimes, je le dis avec franchise, mais elle est indispensable dès que je me suis décidée à continuer ces Mémoires. Depuis quarante ans il s'est succédé bien des individus sur la scène du monde politique et sur celle de la vie privée, l'une et l'autre ont fourni une grande foule d'acteurs. Dans le nombre, il en est beaucoup dont la biographie (1) est tellement inexacte ou tout au moins si vague, que l'on est obligé de la rectifier, et que l'on sent le besoin de remplacer par un portrait vrai et positif, au moins en tout ce qui concerne les détails matériels de l'individu, une notice sèche et très souvent fautive. La chose est ensuite d'autant plus nécessaire que nous venons de traverser une époque dont l'un des effets les plus remarquables est d'avoir presque effacé les traditions locales. Jadis ces traditions se conservaient très souvent d'une manière douce et facile, *oralement*. La grand'mère, en contant des

(1) Dans trois biographies sur mon mari, il y a erreur sur le lieu de sa naissance : l'une le fait naître à Montbard, l'autre à Dijon, et une troisième à Châtillon-sur-Seine.

histoires pour abréger les soirées d'hiver, disait comment M. le duc de Richelieu avait le nez fait; comment il regardait une jolie femme lorsqu'il *la lorgnait* pour bonne ou mauvaise intention. C'est par ce racontage du coin du feu que j'ai une foule de souvenirs bien intéressans; il y en a d'autres burlesques; mais en général tous plaisent à retrouver, parce que jamais on ne rencontre dans les Mémoires de ce temps des choses comme j'en ai entendu redire à ma mère, à M. de Narbonne, à ma bonne et spirituelle (1) amie, la comtesse de la Marlière. Maintenant il n'en est plus ainsi; et lors-

(1) Il est impossible d'imaginer toutes les histoires du temps passé que sait ma vieille et excellente amie : elle et M. de Cherval pourraient en composer plusieurs volumes, qui certes seraient bien amusans, parce que ces histoires donnent une couleur à toutes les figures qui comparaissent devant nous comme à un appel fantasmagorique. Souvent c'est un mot sur un homme que nous nous représentons comme le type de l'élégance, et ce mot le transforme à l'instant. C'est ainsi qu'une fois en parlant du maréchal de Richelieu, M. de Cherval me disait qu'étant aux derniers mois de sa vie il était toujours *si coquet*, que, pour cacher ses rides, il se faisait tirer la peau sur le haut de la tête; et lorsque le valet de chambre l'avait amenée à lui, il la liait avec un ruban, puis on recouvrait le vieux chef et la vieille peau avec une perruque bien poudrée et surtout bien ambrée; ensuite, comme par le déplacement de la peau les sourcils étaient remontés d'un pouce, on en peignait d'autres. Il n'y avait que les oreilles qui s'en allaient aussi derrière la tête, et que l'on ne pouvait pas ramener.

que les débris d'une génération, qui a été en grande partie détruite par une autre action que celle du temps, auront entièrement disparu, avec eux disparaîtront aussi une foule d'anecdotes curieuses sur les hommes et les choses de la grande époque. Je crois que cela est fâcheux, parce que la postérité, puisqu'il faut dire le grand mot ; y perdra la la connaissance de beaucoup de faits particuliers, contribuant positivement à faire connaître les mœurs nationales. L'histoire ne surgit pas d'abord toute grande et toute majestueuse ; elle se pose sur un terrain qu'on lui aplanit ; elle s'édifie ensuite ; mais avec quoi ? avec cette foule de matériaux que lui fournissent les traditions conservées. Parmi ces traditions, les portraits sont les plus utiles, et si quelquefois la passion, excitée par l'esprit de parti, jette sur la toile quelques touches trop vigoureuses ou trop faibles de ton, la comparaison, qu'il est à la disposition du lecteur de faire, rétablit l'équilibre, et fait porter un jugement qui est rarement faux. Il y a ensuite des exceptions ; mais où n'existent-elles pas ?

Il semblait que cette année de 1806 dût être aussi fatale à notre marine qu'elle avait été favorable à nos succès sur le continent. Une nouvelle défaite fut annoncée à l'empereur. J'avais été témoin, ainsi que je l'ai rapporté, de la satisfaction qu'il ressentit lorsqu'il reçut la nouvelle de la victoire d'Algesiras ; le hasard me rendit de nouveau témoin de sa douleur, je puis dire le mot, en apprenant la

prise du vice-amiral Linois, qui fut capturé par les Anglais comme il revenait de l'Inde. Il avait avec lui un seul vaisseau de ligne et une frégate, et l'ennemi avait non-seulement des forces supérieures, mais toute une escadre. Le premier mouvement de l'empereur fut terrible; il laissa échapper un jurement effroyable... L'impératrice Joséphine lui dit quelques mots à voix basse; il répondit toujours avec emportement, et j'entendis le mot...... et puis... « Pauvre Magon!... » Le premier moment avait dû être effrayant, car sa figure était bouleversée, et il savait la nouvelle avant d'entrer chez l'impératrice, où nous étions alors; mais il se remit bientôt; et revenant à lui, il parla de l'amiral Linois dans les termes les plus flatteurs, et tels que ce brave et habile marin mérite qu'on les emploie à côté de son nom. Il rappela Algesiras, et je puis certifier que le jour où il apprit le combat d'Algesiras il pleura de joie; je l'ai déjà rapporté dans l'un des précédens volumes, et je le redis encore. Hélas! le combat qui avait eu lieu quelques semaines avant cette dernière affaire, entre l'amiral anglais *Duckworth* et le contre-amiral francais *Leissègues*, était le coup de mort donné à notre marine. Voilà la plaie qui ne pouvait se fermer. Cette prise de l'amiral Linois était le coup de poignard appelé coup de merci. Notre marine avait déjà eu les bras et les jambes coupés à Trafalgar; la tête était tombée à la bataille perdue par M. Leissègues dans la baie de Santo-Domingo. Il est vrai

de dire aussi que nous avions un malheur constant en ce que nos forces étaient *toujours* inférieures à celles de l'ennemi. Ainsi, cette fois, comme presque toujours, nous nous sommes trouvés en nombre minime. Les Anglais avaient sept vaisseaux, deux frégates et deux sloops ; l'escadre anglaise enfin portait cinq cent dix-huit canons. Quant à nous, nous n'avions que cinq vaisseaiux, deux frégates et une corvette. Nous ne pouvions opposer que quatre cent vingt-six canons. L'engagement dura deux heures et demie avec un acharnement dont rien ne peût donner une idée. Un de mes cousins, qui alors était dans la marine impériale, et qui faisait partie de la corvette, m'a dit que tout ce que l'on savait des désastres de Trafalgar ne pouvait donner un aperçu de l'horreur de cette bataille de Santo-Domingo. Enfin, malgré la résistance héroïque de nos marins, trois vaisseaux français furent pris, et deux autres jetés à la côte furent brûlés après avoir échoué. J'ai entendu le récit de ces deux combats par deux témoins oculaires, et en vérité je ne sais auquel des deux je donnerais la palme victorieuse du martyre, malgré cette injustice du sort qui appelle vaincu celui qui souvent a recueilli le plus de gloire.

Quelque temps après ces nouvelles désastreuses, il en arriva une de Saint-Domingue, en ce qui regardait la partie français ; et cette nouvelle était ce qu'elle devait être, puisque Dessalines en était l'auteur. Le monstre avait fait massacrer tous les

blancs qui étaient demeurés au Cap-Français. Ce tigre altéré de sang, et l'on peut le dire sans métaphore, avait annoncé dès long-temps ses projets atroces dans la proclamation qu'il avait faite en prenant possession de l'île lors de la malheureuse capitulation du général Rochambeau, qui, au fait, ne pouvait plus tenir le pays avec une armée moissonnée par la fièvre jaune, un climat de feu, et la plus sanguinaire de toutes les guerres, mais surtout qui ne pouvait obtenir aucune confiance après les artifices sans excuse aucune employés par le général Leclerc, qui avait fait prendre ou plutôt qui avait achevé de faire prendre les blancs en horreur (1). Après cette capitulation du général Rochambeau, Dessalines, devenu maître de la plus grande partie de l'île, fit cette proclamation dont j'ai eu long-temps un des exemplaires, que m'avait rapporté mon cousin :

«.... Frappez, soyez sans merci!... *Mon bras* « suspendu au-dessus de leurs têtes a trop long-« temps différé de frapper... Semblable à un torrent « qui rompt sa digue, et qui renverse tout obstacle qui « voudrait s'opposer à lui, que votre fureur vengeresse « brise dans sa course impétueuse tout ce qu'elle

(1) J'ai entendu des hommes habiles et connaissant parfaitement tout ce qui avait rapport à l'expédition de Saint-Domingue, dire que dans l'espace de vingt-un mois il avait péri *de mort violente* plus de soixante mille individus et près de quatre-vingts, si l'on compte les noirs noyés, mitraillés, etc. Je parle non-seulement des pertes militaires, mais des massacres.

« rencontrera devant elle. Quel est le vil Haïtien,
« si indigne de la régénération, qui ne croirait pas
« accomplir les décrets de l'Éternel *en exterminant*
« *ces tigres altérés de sang!* S'il en est un seul,
« qu'il fuie; la nation indignée le rejette de son
« sein; *l'air que nous respirons* n'est pas fait pour
« ses organes grossiers... c'est l'air pur de la liberté
« auguste et triomphante... Oui, nous avons rendu
« à ces *cannibales* guerre pour guerre, crime pour
« crime, outrage pour outrage; oui, j'ai vengé
« l'Amérique!... l'aveu que j'en fais à la face de la
« terre fait ma gloire et mon orgueil... *Guerre à*
« *mort aux tyrans!* voilà ma devise... *Liberté!...*
« *indépendance!* voilà notre cri de ralliement. »

En admettant que les nègres aient pu souffrir dans la personne de *quelques-uns* d'entre eux, fallait-il donc autoriser d'aussi sanglantes représailles?... ah! les Anglais étaient chrétiens... et l'évangile n'apprend pas à rendre *outrage pour outrage*... Cependant cette proclamation ne fut jamais l'œuvre d'un noir. Le style en est non-seulement trop relevé pour qu'on en puisse douter, mais il y règne une teinte d'habileté plus consommée que ne pouvait l'être la ruse du tigre, telle que pouvait l'avoir Dessalines. Cette proclamation fut distribuée dans l'île. On la traduisit en créole pour ceux des noirs qui n'auraient pas bien compris les mots trop recherchés qui s'y trouvent, puis le feu s'alluma. Oh! je le répète... comment l'Angleterre a-t-elle pu souffrir le massacre du Cap-Français! Les noirs, excités

par cette atroce proclamation, coururent sur les blancs, un poignard dans une main et une torche dans l'autre. L'appel du monstre noir au carnage ne devait-il donc pas être étouffé par le pouvoir anglais?... il en avait la puissance... Oh! c'est une atrocité!

Hélas! j'avais des parens, des amis dans les victimes qui furent non-seulement égorgées, mais livrées aux plus indignes outrages... Ma voix a le droit de s'élever contre ceux qui pouvaient empêcher le mal (1) et qui ne l'ont pas fait.

Junot était toujours à Parme. Je recevais souvent de lui des lettres dans lesquelles il me char-

(1) M. Descourtils, savant et botaniste distingué, connu surtout pour son bel et rare ouvrage de la Flore des Antilles, était au Cap, où il avait des propriétés, lors du massacre des blancs. Il fut, comme tous les hommes distingués par leur savoir, et que les nègres avaient choisis, renfermé dans une maison de la ville contre laquelle ils braquèrent ensuite quatre pièces de canon pour que les infortunés éprouvassent à la fois tous les genres de supplices. Aussitôt que la flamme et l'écroulement de la maison forçaient les infortunés à sortir de leur dernier asile, ils étaient égorgés sur les cadavres encore palpitans de leurs amis et de leurs parens. M. Descourtils fut sauvé par un prêtre, qui, le sachant dans cette maison qui avait contre elle un double jugement d'extermination, puisqu'elle renfermait la vertu et le savoir, se hâta d'y courir; et usant envers les nègres d'un reste de pouvoir que lui donnait la superstition sur les nègres, il eut le bonheur de sauver son ami et de conserver aux sciences un de leurs dignes soutiens.

geait de demander à l'empereur s'il me fallait partir pour l'aller joindre. C'était une petite ruse que je comprenais fort bien, pour savoir s'il demeurerait long-temps à Parme. Mais la chose était plus facile à ordonner et à tenter qu'à mener à bien. Napoléon n'était pas un de ces hommes qui répondent à ce que vous leur dites, lorsque la chose ne leur convient pas. Aussi je tins conseil avec la princesse Caroline, que je voyais toujours dans des rapports d'intimité qu'elle-même avait eu le bon goût de maintenir, et moi, de mon côté, celui de ne pas provoquer. Elle me dit que je ferais bien de parler à l'empereur la première fois que je le verrais, soit chez Madame-mère, soit chez l'une des princesses :

« Mais ne lui demandez pas d'audience pour cela, » me dit-elle.

Elle avait raison. Au premier mot que je dis à l'empereur de mon voyage, il me demanda avec une sorte d'humeur si c'était Junot qui me chargeait d'être *son ambassadeur* auprès de lui, et si mes lettres de créance étaient bien en règle. Je me donnai bien de garde de répondre que Junot m'avait écrit même de demander une audience, et je dis que de moi-même, sans remplir le rôle d'ambassadrice, bien *que je le fusse encore*, je prenais la liberté de lui demander si je pouvais joindre mon mari et lui mener ses enfans, qu'il n'avait pas vus depuis plus de six mois.

C'est ici le lieu de faire remarquer de nouveau

combien Napoléon tenait à tout ce qui sanctionnait le repos et l'accord intérieur des ménages. On était *sûr* d'être écouté de lui aussitôt que cette corde était atteinte. Il se tourna vers moi, en prenant lentement une prise de tabac, comme il faisait toujours lorsqu'une idée ne lui était pas désagréable, et avec un demi-sourire :

« Vraiment! dit-il, comment, c'est vous qui voulez aller joindre Junot!... mais c'est très bien... ce serait encore mieux, si, en lui conduisant ses enfans, vous lui meniez des garçons... mais vous ne faites que des filles. »

Et me faisant un signe de tête gracieux, il s'éloigna en souriant. J'écrivis cette petite conversation à Junot, et sa réponse fut une demande instante de me mettre en route aussitôt que je le pourrais. Il était impatient de me revoir, mais surtout d'embrasser ses filles, dont la plus jeune n'étant pas venue en Portugal avec nous, était éloignée de lui depuis près de vingt mois. Il m'écrivait que le palais des ducs de Parme était arrangé admirablement pour me recevoir. Il me faisait la description de mon appartement ; et certes, je pouvais être tentée daller faire la petite souveraine, d'après tout ce qu'il me disait, non-seulement du *palais* de Parme, mais de la manière dont lui-même y était placé. Parme est encore dans le nombre des lieux dont je puis invoquer le témoignage avec honneur et gloire en faveur du père de mes fils.

Ce palais des ducs de Parme me rappelle une

histoire assez comique arrivée dans le temps des guerres d'Italie, et dont mon frère fut l'un des acteurs, ou plutôt à laquelle il donna lieu, ainsi que l'un de nos amis qui existe toujours, et qui s'appelle M. Briche. Tous ceux qui le connaissent savent à quel point il est aimable, et vraiment amusant dans la conversation, c'est l'un des plus drôles d'esprits que j'aie jamais rencontrés. Ma mère et mon frère avaient pour lui beaucoup d'amitié, car il était aussi bon que spirituel. Nous aimions aussi tendrement sa femme. Comme elle était blanche et douce, belle et blonde ! et pourtant avec cette peau de satin blanc elle était Italienne. Je l'aimais aussi beaucoup, et elle était bien bonne pour moi.

M. Briche était employé dans l'administration de l'armée d'Italie : en quelle qualité, voilà ce que j'ai oublié ; je crois pourtant que c'était comme commissaire des guerres, mais cela ne fait rien à l'affaire. Il était alors fort lié avec Albert, qui, après avoir rempli les fonctions d'agent supérieur de la république à Massa-Carrara, conjointement avec M. Suchet, frère du maréchal, avait été nommé à la même place à Parme pour faire rentrer les contributions imposées par l'armée d'Italie. Il était fort bien établi dans le palais ducal, et faisait sa besogne tout en chantant, en aimant et modulant sur *la harpe sonore* en vrai chevalier troubadour. Le fait est que, plaisanterie cessante, il menait bonne et joyeuse vie à Parme. M. Briche, passant

par la ville, fut voir son ami Albert; ils passèrent gaiement la journée en célébrant nos victoires (1), et M. Briche repartit le même jour à quatre heures du matin, après avoir promis à Albert de le voir à son retour :

« Tu l'oublieras, lui dit mon frère.

«— Non, sur ma foi,

«— Ta parole?

«— Je te la donne. Quelle que soit même l'heure à laquelle je passerai, je m'engage à t'aller voir, fût-ce même au milieu de la nuit. »

M. Briche va je ne sais où, et y demeure trois semaines : retournant à Milan, il traverse Parme de nouveau, et se propose de tenir parole; cependant en arrivant il voit qu'il est de trop bonne heure pour espérer de trouver Albert éveillé. Il était cinq heures du matin, mais on était en été; il faisait un temps admirable : « Et puis, après tout, disait-il voyez le grand malheur! il est cinq heures, je ne puis lui donner que peu d'instans; ainsi nous pourrons déjeûner, dire des folies, et je remonterai en voiture. »

Il se disait tout cela en cheminant vers le palais ducal. La sentinelle, qui voit un homme en uniforme avec la cocarde tricolore, lui présente les armes, et le laisse passer. Briche traverse les cours soli-

(1) M. Briche avait servi autrefois, et faisait partie d'un ancien régiment d'artillerie. Il était du régiment de l'empereur.

taires et silencieuses, et monte le vaste escalier; il connaissait l'appartement d'Albert, et se dirige, même sans conducteurs, vers sa chambre à coucher. Il arrive à la porte, et comme il méditait une surprise à sa manière, il l'ouvre doucement, et s'avance sur la pointe du pied vers le lit où le guide un ronflement qui faisait trembler les vitraux.

« Diable! dit M. Briche, ce pauvre Permon s'est enrhumé d'une façon sévère... Comme il ronfle!... c'est un orgue;

Ma per Bacco, non è un organo sonante.

Et s'approchant du lit à la lumière incertaine qui éclairait la chambre au travers des jalousies fermées il se penche et se dispose à réveiller joyeusement le dormeur-ronfleur en le prenant par le nez, chose d'autant plus facile qu'Albert avait un nez de la plus immense dimension, et que ce nez se présentait à M. Briche surgissant du fond d'un bonnet de coton; celui-ci le prend, le tire, et secoue rudement le dormeur en chantant de toutes ses forces :

..... Et s'approchant
Doucement du hamac
Où l'autre ivre de rack
Etait tout au bivouac;
Vous le prend par la tête, et crac
Le voilà dans le sac.

Mais avant qu'il eût fini sa chanson, l'homme endormi dégage son nez et son bonnet de coton,

pousse des cris affreux en appelant au secours.

« Aux armes ! s'écrie-t-il... aux armes !... ce sont les Autrichiens... aux armes !... Ahie !... ahie ! mon nez... C'est le diable... Arrêtez cet homme !... c'est un voleur !... au voleur !... au voleur !... »

Mais vraiment Briche ne s'était pas amusé à attendre une explication. Le fait est que mon frère était parti pour Milan, où l'avait appelé le général en chef, et qu'il avait remis le palais ducal, sa chambre, et même son lit à celui qui le remplaçait, et qui par aventure se trouvait avoir un nez encore plus long que celui de mon frère, ce qui n'était pas chose facile. A peine M. Briche se fut-il aperçu de sa méprise involontaire, que, rejetant l'homme au bonnet de coton au milieu de ses couvertures, il s'échappa en courant comme un cerf dans les longues galeries, les vastes escaliers, déserts à ce moment de la journée, et lui laissant le passage libre ; il passa comme un trait devant la sentinelle qui ne l'accueillit pas aussi civilement qu'à son arrivée, et qui, bientôt avertie par les cris du nez écrasé venu en chemise sur la galerie pour hurler au voleur, lui cria aussi de s'arrêter, mais vraiment il n'avait garde.

« Sont-ils fous de crier ainsi pour un nez serré !... Mais, que diable aussi, Permon pouvait bien dire à la porte que l'on m'avertît de son départ... je n'aurais pas été secouer cette tortue dans son écaille...... Quelle figure hétéroclite il a cet original-là ! »

Tandis qu'il discourait ainsi en lui-même en traversant les rues ordinairement désertes de Parme, mais bien autrement encore à cette heure de la journée, l'*original* avait mis ses culottes, et était arrivé à la poste au moment où l'*assassin* de son nez allait monter en voiture.

« Monsieur, dit Briche avec un sérieux comique au pauvre supplicié, dont le nez ressemblait en ce moment à une betterave par suite de sa pression *amicale*, M. de Permon aura l'honneur de remercier votre nez de la manière dont il représente le sien. »

Et s'élançant dans sa voiture, il part en faisant un salut de la main au pauvre monsieur, qui demeure la bouche béante, les yeux plus qu'ouverts, et l'air hébété, regardant fuir cette voiture, qui lui paraisait maintenant une chose fantastique, ainsi que l'homme qu'elle emmenait. Tout-à-coup il tressaille, la voiture est devant lui; et comme dans sa préoccupation il a été aussi distrait qu'un homme d'esprit, il ne l'avait pas vue revenir.

« Monsieur, lui dit Briche, toujours avec ce flegme si plaisant dans un homme de son caractère, j'ai réfléchi que peut-être vous désirez savoir le nom de celui qui vous a réveillé d'une façon si inusitée? Je m'appelle Briche, et suis votre très humble et très obéissant serviteur. Allons, postillon, marche à présent, et bon train. »

Non-seulement il était amusant dans ses saillies, mais il était parfaitement aimable, et ses manières

étaient celles d'un homme bien né et bien élevé.

Il n'en était pas ainsi de son frère, le général Briche. Il avait en lui, comme par esprit de contradiction, toutes les parties de caractère opposées à son frère. Il était sans doute homme d'honneur, brave soldat, excellent homme dans la vie privée; je n'attaque aucune de ses qualités personnelles, mais je ne puis m'empêcher de dire qu'il était bien bizarre et même des plus étranges, surtout lorsqu'il voulait parler; l'éloquence n'était pas la partie soignée de son esprit. Il me frappa surtout le jour où il m'amena sa femme, jeune personne charmante, et nièce du duc de Feltre. Je la plaignis aussitôt que je la vis, parce que je compris à l'instant que nul rapport ne pouvait exister entre ces deux êtres si différens l'un de l'autre. Madame Briche était jolie, et ses manières douces et distinguées contrastaient grandement avec celles de son mari. Ce jour-là, précisément, il fut encore plus remarquable qu'à l'ordinaire. Comme il avait été colonel d'un régiment de hussards, et que Junot était son colonel-général, il prétendait que j'étais *la mère de tous les hussards*, et conséquemment d'un homme tel que lui : il m'appelait *sa petite maman*; c'était à n'y pas tenir. Quelques jours avant, il avait eu chez moi une scène d'un genre singulier. Ne trouvant pas Junot, et n'ayant pas de ses cartes sur lui, il entra dans la loge du suisse pour y écrire son nom. Il n'y avait en ce moment que la femme de mon suisse, que je n'avais pas fait venir d'Amiens

pour l'être, comme M. Dandin, mais bien de Bourgogne, et qui, ainsi que son mari, soutenait dignement la réputation du nom bourguignon. Le mari n'en portait pas moins très bien son baudrier et sa hallebarde, et la femme en était quitte pour s'aller coucher après toutefois avoir été bien dûment battue, parce que dans la loge du suisse, comme dans le salon, comme dans la mansarde, il faut que le mari ait la permission de faire ce qu'il ne permet pas à sa femme; on sait que c'est l'usage. Quoi qu'il en soit, Manette n'avait pas encore reçu la correction conjugale, et, tout en l'attendant, elle battait les murailles de sa loge en se promenant; par un hasard singulier, ou plutôt ordinaire, le général Briche se trouvait dans un état tout-à-fait semblable. D'abord, il ne fit pas attention à la démarche peu assurée de Manette; mais au vacillement de l'écritoire qu'elle lui présentait, il se reconnut probablement, et, par un effet sympathique, il leva les yeux sur Manette.

« Oh! oh!.. dit-il en la regardant avec attention. Eh! mon camarade!... touchez là, mon camarade!... Vous avez, pardieu, d'aussi belles moustaches que moi!... Savez-vous que cela n'est pas beau du tout *pour une dame?*... Oui, parbleu!... elles sont aussi longues que les miennes, ses moustaches! »

Et avançant la main, il voulut prendre les moustaches de cette pauvre Manette, qui, en effet, en avait d'aussi noires et d'aussi belles que si elle eût

été un tambour-major. De plus, elle était... *fea como un diablo*, mais elle n'aimait pas qu'on le lui dît. Le général Briche, qui était en *train de rire*, ainsi qu'il nous le dit ensuite, jura que les *deux moustaches s'embrasseraient*. Manette, qui n'était pas fort accoutumée à de semblables politesses, *se crut insultée*, et cria : A l'insolent ! Le général n'en fit que rire, et il avançait toujours. Mais Manette n'avait pas beaucoup sa tête ; lorsqu'elle vit que l'attaque était véritable, ce qui, certes, prouve le plus contre l'état de la raison du général ; elle lui donna de sa main noire et sèche tout au travers de la moustache qu'il voulait marier à la sienne, et se mit à crier comme une brûlée, en appelant au secours... Tous ceux qui se rappelleront la figure de Manette seront tout aussi étonnés de l'attaque que de la résistance.

❀

CHAPITRE IV.

Plaisirs prolongés de l'hiver en 1806. — Bonne humeur de l'empereur. — Les bals et les distractions. — Le *galop* de Napoléon. — Mon départ pour l'Italie. — Correspondance de Russie. — Madame Demidoff. — Madame Diwoff. — Madame Zayoncheck, aujourd'hui vice-reine de Pologne. — Notre intimité. — Son portrait. — Prince Joseph Poniatowsky. — Joseph Bonaparte roi de Naples. — *Le roi de Mortefontaine.* — Les trois sœurs. — Mot de Napoléon. — *L'héritage du feu roi notre père.*

On dansait toujours aux mois d'avril et de mai de 1806, et pourtant nous étions au printemps. Mais l'empereur voulait que la cour fût brillante, et elle ne pouvait l'être, il le comprenait bien, que par les joies et les plaisirs. Cependant son humeur à lui-même ne le portait pas à toutes ces joies folles. Cette humeur et ses goûts lui faisaient au contraire chercher sinon la solitude, au moins une vie *calme dans l'activité*, c'est-à-dire qu'il aurait aimé à faire dix lieues au galop, parce qu'il prenait un exercice violent tout en donnant cours à des pensées importantes ; tandis que dans une fête il était contraint de s'occuper des femmes et des hommes, et de leur dire de ces phrases qui devaient leur prouver que le souverain s'occupait d'eux. Mais Napoléon, tout en ayant de la répu-

gnance à suivre cette manière bruyante de vivre, en voyait la nécessité, et ce n'était pas lui qui sacrifiait un intérêt puissant à *un vouloir* personnel à sa convenance.

Junot m'écrivit à cette époque pour me demander de nouveau de hâter mon voyage. Il s'ennuyait à Parme, et désirait me revoir, ainsi que ses enfans. Mais je ne pouvais partir, mes deux filles étaient toutes deux malades, l'aînée surtout l'était assez sérieusement d'une fièvre miliaire, la cadette d'une tumeur dans la bouche. L'excellent M. Desgenettes, qui alors leur donnait ses soins, les guérit assez promptement, mais non pas pour entreprendre, étant aussi jeunes, un voyage de quatre cents lieues. J'écrivis donc à Junot que je me mettrais en route à la fin de mai, mais pas avant.

Il avait fait merveille dans son expédition de Parme ou plutôt des Apennins, pour parler plus juste. Les insurgés furent punis sévèrement, et cela devait être, quoique les malheureux ne fussent pas le premiers coupables. Mais le peuple fut là ce qu'il est partout, l'instrument employé non-seulement pour un autre, mais contre lui-même. Austerlitz était bien près de nous, et le souvenir en était bien récent... La cour de Rome avait aussi en souvenance le peu de résultat qu'avait produit son voyage ultramontain, et tout à l'heure j'en vais donner une preuve, qui pourrait trouver plutôt sa place dans le journal de l'Estoile, ou dans les Mémoires de Sully, que dans les miens.

J'avais conservé mes relations avec beaucoup de mes amis de Moscou et de Pétersbourg. Ils entretenaient avec moi une correspondance suivie, surtout ma bonne Élisabeth et cette excellente madame Diwoff, qui, jusqu'à son dernier jour, m'a conservé une tendre amitié. Je recevais donc, malgré la guerre, très souvent des nouvelles du Nord, et depuis la paix j'en avais encore plus assidûment. Élisabeth avait bien voyagé, mais mes amis de Pologne, espérant toujours une délivrance, qu'il était dans l'intérêt de Napoléon encore plus que dans le leur peut-être d'opérer, tenaient ma curiosité au courant des affaires de ce pays. J'aimais fort le caractère des Polonais, non-seulement pour tout ce qu'ils ont de noble et de chevaleresque, mais aussi pour leur constance dans leur infortune. Ils se montrent toujours entourés d'une brillante auréole. L'empereur a pu juger de leur courage et de leur dévouement, et pourtant ils n'avaient *qu'une espérance!* Qu'auraient-ils donc fait s'ils eussent été entièrement libérés par lui!... C'est alors qu'ils auraient mis entre la Russie et la France une muraille vivante, qui aurait opposé des cœurs palpitans d'honneur au fer de lance des Cosaques... Oh! que j'ai eu une triste et longue conversation avec le malheureux prince Poniatowsky lorsqu'il vint ici passer quelques heures avant la campagne qui fut la dernière de sa noble vie! On sait trop bien aujourd'hui, car on le sait par l'expérience, tout ce que la France

pouvait attendre de la *recréation* du royaume de Pologne.

Puisque j'ai tracé le nom de la Pologne, il me faut parler ici d'une amie qui est Polonaise, et dont je fis la connaissance à cette même époque (1806); c'est madame Zayoncheck, femme du général de de ce nom qui a fait les campagnes d'Égypte avec Napoléon, et fut depuis vice-roi de Pologne. Il était toujours au service, et sa femme habitait Paris; elle était ma voisine, et cette circonstance fit d'abord naître entre nous des rapports qui devinrent bientôt intimes par le charme que madame Zayonchek savait répandre dans le commerce habituel de la vie.

Elle a beaucoup vu, beaucoup retenu, elle est personne à beaucoup de souvenirs, dont aucun ne reçoit son reflet de l'autre : tout est distinct, chaque chose a sa couleur. Une *causerie* de plusieurs heures avec madame Zayonchek, est une mosaïque parfaite de ton et de dessin. Je ne puis rendre le charme de sa conversation. Pour donner, au reste, une idée de son aimable langage si naturel, et cependant fin et tout subtil, de cette malice sans méchanceté, pour la faire comprendre enfin, il faudrait parler comme elle; pour faire son portrait ressemblant, il faudrait ses couleurs.

J'ai dit tout à l'heure que j'avais conservé beaucoup de relations avec la Russie et la Pologne. Ces relations se maintenaient, non-seulement par des envois mutuels que nous nous faisions mes amis et

moi, mais par une correspondance suivie. Elle était bien plus active depuis la paix d'Austerlitz, car, quoique nous ne fussions pas de grandes politiques, madame Demidoff, madame Diwoff et moi cependant il y avait dans la rupture de nos deux nations un motif sinon de refroidissement, au moins de circonspection; mais depuis la paix nous recommencions *nos jaseries,* lorsque tout-à-coup je reçus une lettre de Moscou, dans laquelle on me parlait d'un manière *qui parut* probablement singulière, car je *fus questionnée* sur cette correspondance. Cependant le roi de Prusse venait de signer un traité ratifiant, à quelques modifications près la convention provisoire de Vienne (1), et de faire une belle proclamation pour remercier la France de lui avoir abandonné l'Électorat de Hanovre, en indemnité de ce qu'il avait donné un morceau d'étoffe pour faire un manteau de souverain un peu écourté, par exemple à Berthier (2). Mais tout cela n'était, au fait que des démonstrations forcées, et Napoléon connaissait la véritable façon de penser de tous ces rois, qui, plus tard, lui dûrent leur couronne, et qui préludaient à l'ingratitude par la perfidie. Déjà la haine se nourrissait d'une jalousie en proportion de

(1) 15 décembre 1805.

(2) La Prusse abandonna à la France, lors du traité de Presbourg (26 décembre 1805), les pays d'Anspach, Clèves, Bareuth, et neufchâtel. C'est ce dernier qui, quelques mois plus tard, devait être érigé en principauté souveraine pour Berthier.

la gloire de Napoléon : cette gloire était alors à son apogée. Dès lors, Napoléon devait avoir pour ennemis naturels tous les souverains de l'Europe. Ce fut en vain qu'il les combla de bienfaits. Les mieux partagés ne virent dans ces bontés d'un noble cœur, ou tout au moins dans ces plans d'un haute politique, que la crainte d'un être faible; et ces hommes, que d'un mot il faisait monter et descendre de ces planches de sapin qu'ils appelaient leur trône, se croyaient redoutables, et rêvaient la puissance.

Hélas! dans ce même temps le vertige royal s'empara aussi de sa grande âme. Ses frères et sœurs devinrent rois et reines... Madame Murat fut appelée grande-duchesse de Berg, et Joseph Bonaparte fut enlevé à ses goûts paisibles pour aller régner sur l'antique Parthénope.

« Laissez-moi *roi de Mortefontaine*, disait-il à son frère; je suis bien plus heureux dans cette enceinte, dont je vois le terme, il est vrai, mais où je puis répandre le bonheur autour de moi. »

Sa femme, madame Joseph Bonaparte, éprouvait aussi le même regret de quitter ses douces habitudes; mais Napoléon avait parlé, et il n'y avait plus qu'à se taire et à obéir.

« La maison de Naples a cessé de régner, avait-il dit, et un nouveau roi est donné aux Deux-Siciles. »

La princesse Élisa fut celle de sa famille que l'empereur favorisa la première de la souveraineté en lui donnant la république de Lucques, qu'il

érigea en principauté. Lorsque la princesse Caroline vit sa sœur aînée avec une couronne souveraine, elle aussi voulut que son front d'ivoire en fût orné. Elle fut grande-duchesse de Berg. Vint ensuite le tour de la princesse Pauline. Oh ! pour celle-là, ce fut une véritable guerre que l'empereur eut à soutenir. Enfin, elle fut duchesse de Guastalla; ce n'était pas grand'chose. Mais le moyen de lui donner même une taupinière à gouverner! S'il y avait eu des *royaumes de l'air* comme au temps des Sylphides, on l'aurait mise dans un nuage rose et bleu bien parfumé, et puis on l'aurait envoyé régner dans ces régions fortunées, où l'on conduit les peuples avec une touffe de fleurs pour sceptre. Pour ici-bas, il n'y fallait pas songer. Ce n'était pourtant pas ce qu'elle voulait; elle tenait à régner, comme Dandin à juger. Ses larmes et ses jolies impatiences amusèrent son frère pendant quelque temps; mais il n'était pas patient de sa nature, et finit par s'en fâcher. Venait ensuite madame la duchesse de Clèves; soit qu'il n'y eût pas de duc de Nemours dans son duché, soit qu'une de ses sujettes, fille d'un cordonnier de Dusseldorf, et fort grande dame du reste à la cour impériale, lui eût parlé trop d'égale à égale, elle n'aimait pas beaucoup son lot, et eût voulu pour beaucoup qu'on en fît un petit royaume. La princesse Élisa trouvait, de son côté, que Lucques et Piombina étaient de misérables principautés. Elle se plaignit; la princesse Caroline se plaignit; la princesse

Pauline se plaignit : ce fut un chœur de doléances.

« Ah ça ! dit l'empereur, qu'est-ce donc que tout cela signifie? Pourquoi ces dames ne sont-elles pas contentes? *il semblerait en vérité que nous partageons l'héritage du feu roi notre père.* »

Un jour j'avais accompagné Madame à Saint-Cloud. Elle avait été dîner avec la princesse Borghèse, qui occupait alors le rez-de-chaussée du château; l'empereur y vint dans la soirée. En m'apercevant, il me dit en riant :

« Eh bien ! madame Junot, vous n'êtes donc pas encore partie ?

» — Sire, j'attends que mes filles soient entièrement rétablies ; et je me mettrai aussitôt en route.

» — Ah ça ! savez-vous bien, dit Madame, que vous devriez me laisser *mes dames?* Voilà madame Junot qui depuis un an n'a pas fait son service, et maintenant vous l'envoyez en Italie.

» — Ce n'est pas moi qui l'y envoie, c'est elle qui veut partir ; demandez-lui plutôt. »

Et me regardant en souriant, il me fit un signe très significatif. Dans ces momens-là, sa physionomie était vraiment charmante.

« Eh bien ! dites donc que c'est vous qui voulez *absolument* partir pour Parme.

» — Mais, sire, je ne peux pas mentir. Je n'ai pas du tout envie d'y aller. »

Il fit un de ces éclats de rire particuliers chez lui, parce que en général il souriait bien, mais il *éclatait* rarement, ou pour mieux dire, jamais.

« Et pourquoi ne voulez-vous pas vous en aller, madame Laurette?... Et mon pauvre nez fut pincé au sang!... « Une bonne femme doit toujours suivre son mari : c'est la loi de l'évangile.

« — Sire, Votre Majesté me permettra de lui dire que l'évangile n'a rien du tout à voir là-dedans ; et qu'en cette circonstance je ne suis pas une bonne femme... et puis... peut-être serais-je de trop à Parme.

« — Ah ! ah ! on vous a fait des caquets : Ces femmes sont caillettes ! Pourquoi aussi écoutez-vous des mauvaises langues ? D'ailleurs la poule doit se taire devant le coq. Et si Junot s'amuse un moment à Parme, qu'est-ce que cela vous fait ? Il ne faut pas que les femmes tourmentent les maris, ou bien ils en feront davantage. »

Cela fut dit non pas en me regardant, mais bien en tournant les yeux du côté de l'impératrice, qui, en personne d'esprit, n'eut pas l'air de comprendre. Les scènes de jalousie commençaient à être fréquentes ; et, pour dire la vérité, il y avait lieu.

Mais j'avais ouvert non-seulement de grands yeux, mais de grandes oreilles, à ce que m'avait dit l'empereur. Je ne savais rien alors de ce que j'ai su par la suite ; et au fait, il n'y avait pas de quoi fouetter un écureuil. Mais je regardai l'empereur avec une expression probablement comique, car il me fit de nouveau l'honneur de me rire au nez.

« Eh bien ! vous voilà toute stupéfaite pour bien

peu de chose! C'est, dit-on, pour nous une petite affaire quand nous le savons, et rien quand nous ne le savons pas. Jugez de ce que vous devez dire alors, vous autres? Allons, que devez-vous dire?.. voulez-vous le savoir?

« — J'écoute, sire.

« — Eh bien! rien du tout... et comme vous autres femmes, vous ne pouvez pas vous taire, si vous parlez, que ce soit pour le trouver bon.

« — Oh! par exemple! s'écria Madame.

« — Quelle horreur! dit la princesse Borghèse. je voudrais bien voir que le prince Camille s'avisât de vouloir me faire approuver... ah! ah! »

Et elle se retournait sur sa chaise longue, tout en drapant ses schalls. L'impératrice ne disait rien, mais elle avait les larmes aux yeux, et je suis sûre qu'une seule parole l'aurait fait pleurer à l'instant, ce que l'empereur n'aimait pas. Eh bien! je suis certaine que c'était l'effet extraordinaire, comme impression profonde, que lui faisaient les larmes d'une femme, qui lui faisait redouter de les voir pleurer. L'homme qui ne pouvait sans émotion entendre le son des cloches à la chute du jour, celui qui trouvait un charme particulier à voir errer une femme sous de grands arbres, quand elle était svelte et vêtue de blanc (1),

(1) On sait combien il était sensible au son des cloches. Quelquefois à la Malmaison il s'arrêtait tandis qu'il se promenait dans le parc, pour écouter les cloches de Rueil ou de Bougival. — Quant à la femme vêtue de blanc et mar-

cet homme devait être bien impressionnable, et sans doute il cachait cette nature sous une écorce et plus rude et plus sèche ; ensuite cette écorce est peut-être devenue inhérente à lui-même. Mais pour qui l'a bien connu, il est démontré qu'à côté d'une foule de traits cités par la malveillance et qui se trouvent être justes, parce que dans le cours de cette vie qui n'eut aucun autre pour modèle, il s'est trouvé des momens où sa volonté devait briser du fer ; alors elle devenait de diamant. Ah ! que les mystères de cette grande ame sont profonds et sublimes ! que de coups d'œil curieux et profanes, que de regards impurs sont venus souiller son sanctuaire, en y fouillant avec sottise et âpreté, pour y trouver quelque *nouveauté* dont l'exploitation pût rapporter quelques écus de plus. Je me sens soulevée d'indignation, lorsque je vois ce colosse immense sur lequel s'acharnent aujourd'hui les corbeaux de la littérature, en déchirant de leur bec crochu et sanglant les lambeaux qui le couvrent encore (1). Ah ! laissons cela.

La cour était alors fort attentive à tout ce que

chant sous les arbres, il avouait que rien ne lui paraissait plus charmant.

(1) Une chose remarquable, c'est que tous les beaux talens de notre époque ont évité, même en différant d'opinion, d'attaquer la mémoire de Napoléon. Le héros *de notre* littérature poétique l'a loué dans des vers immortels, et M. de Lamartine en a parlé dignement et noblement comme ennemi, M. de Châteaubriand également.

faisait l'empereur... Il était amoureux au moment du sacre, ainsi que je l'ai dit, et cet amour *était positif*. Pendant mon absence il y avait eu du trouble. L'impératrice avait été blessée par la conduite de la personne aimée, m'avait-on dit, et cette personne avait été invitée à aller prendre les eaux. L'empereur, en faisant cette concession, avait eu de l'humeur, et l'impératrice s'en ressentait quelquefois lorsqu'une nouvelle jalousie venait la troubler; car, tout en ayant le cœur touché, l'empereur ne se refusait aucune distraction, et *ça variait* même beaucoup, ainsi qu'on le disait, pendant le voyage pour le couronnement d'Italie.

Le fait est qu'au moment dont je parle il y avait du trouble dans la famille impériale. On parlait déjà sourdement du départ de la princesse Louis, et bien que ce fût pour occuper un trône, on la voyait s'éloigner à regret de la cour dont elle était l'âme. Elle me rappelait Henriette d'Angleterre. Quant à la princesse Caroline, ce n'était plus cela. De toute la famille, elle était peut-être la seule qui n'avait pas appris à être princesse. Sa sœur Pauline s'y entendait encore mieux. Elle avait un air moqueur qui ne lui allait pas le moins du monde. Elle pouvait bien se railler de celles qui avaient la peau brune parce qu'elle était blanche; mais, outre que cela n'était pas généreux, parce qu'on prend sa peau dans le sein de sa mère et qu'on n'en change pas à volonté, la chose était de mauvais goût. Une autre raillerie qu'elle se permettait sou-

vent, et qui n'avait pas le sens commun, surtout d'une princesse impériale, c'était la manie qu'elle avait de se moquer de la manière de marcher des femmes. Ainsi, par exemple, lorsqu'on faisait la répétition du quadrille, et qu'elle était au haut bout de la galerie, elle dominait en plein toutes les arrivantes, et faisait sur chacune d'elles des réflexions jamais piquantes, mais toujours moqueuses... « Madame, lui dis-je un jour en regardant la dame qui était de service auprès d'elle, madame Lambert est bien heureuse, elle est venue avec Votre Altesse. »

Mais tout-à-coup il me revint à l'esprit que la princesse m'avait dit plus de vingt fois, en regardant marcher et danser madame Lambert :

« Ne dirait-on pas qu'elle cherche des épingles ? »

Et je souris, en gardant pour moi ma réflexion. Le fait est que madame Lambert, jeune, jolie et gracieuse personne, ayant de l'esprit, de ces talens qui se font écouter et regarder avec un plaisir qu'on peut avouer parce qu'il est réel, avait la vue fort basse, et que cet inconvénient, fâcheux seulement pour elle-même, au reste, car elle a les plus beaux yeux du monde, lui donnait une attitude penchée qui avait beaucoup de grâce, et qui en avait surtout beaucoup plus que le *ricanement* de pensionnaire qu'avait conservé la princesse Caroline, malgré sa dignité *de princesse du sang.*

Mais le plus curieux de la chose, c'est qu'avec

toute cette profusion de fraîcheur, ces touffes de lis et de roses, qui étaient du reste un objet ravissant lorsqu'elle les abritait dans un petit lit de tulle brodé, doublé de satin couleur de rose, enveloppée à demi dans des camisoles de point d'Angleterre, des bonnets également en dentelle de Bruxelles, et tout cela noué avec des rubans de même couleur, mais si frais, si charmans, et puis si peu serrés... tout cela était bien attrayant vu de cette manière. Mais aussi, lorsque ces bottes de jasmin et de roses se mettaient en devoir de marcher comme les autres, c'était comme celles qui marchaient le plus gauchement qu'elles s'en acquittaient; et malgré cela, *le ricanement* n'en accueillait pas moins les femmes bien faites qui franchissaient le salon rond de l'hôtel de la rue de Provence, et plus tard, ceux de l'Élysée-Bourbon, que madame Murat ne fut occuper que quelques mois après le couronnement.

Il est une chose assez singulière, c'est la différence qui existe dans la tournure des fils et des filles de la famille Bonaparte; tandis que leurs visages sont aussi semblables; les têtes sont toutes au même type; ce sont les mêmes traits, les mêmes yeux, la même expression (j'excepte l'empereur), et puis la forme du reste de la structure est totalement disparate. La princesse Borghèse était une gracieuse nymphe. Sa statue, faite par Canova, et qui *a été moulée sur elle*, offre à la vue une ravissante créature. On a prétendu que

l'artiste avait corrigé des défauts dans la jambe et dans le buste. Je sais que *j'ai vu* les jambes de la princesse Borghèse, comme tous ceux qui la connaissaient un peu intimement, et que je ne me suis pas aperçue *de leurs défauts*; et pour dire la vérité, on pouvait juger de cette perfection de taille par sa démarche; elle était lente, parce qu'elle souffrait; mais on voyait à la grâce de ses mouvemens comme ses membres étaient bien attachés l'un à l'autre. Comme sa tête tournait sur ses épaules; comme elle s'inclinait! Son oreille sans être ourlée, ainsi que je l'ai dit, voilà la seule imperfection de sa personne. La grande-duchesse de Toscane était non-seulement mal faite; mais toutes ces choses qu'on appelle bras et jambes étaient attachées au corps comme cela s'était trouvé. Les os étaient carrés, et la charpente très osseuse, ce qui formait un ensemble désagréable. Venait ensuite la princesse Caroline, qui prouvait que trois sœurs peuvent se ressembler, et pourtant être bien dissemblables. J'ai déjà parlé de sa figure. Elle était jolie au premier coup-d'œil, parce qu'une extrême fraîcheur séduit d'abord par son éclat; mais, en observant, on trouvait de petits yeux, des cheveux ordinairement abondans, et qui, après avoir été blonds dans l'enfance, n'étaient plus ni bruns ni blonds; des dents très blanches, et que ce malheureux ricanement montrait avec une trop grande complaisance, parce qu'elles n'étaient pas en manière *de fil de perles* comme

celles de l'empereur et de sa sœur Pauline. Ensuite sa tête réclamait un corps plus grand de deux pouces au moins. Quant à ses épaules, elles étaient sans doute bien grasses et bien blanches, mais tellement rondes et tellement surmontant le cou, qu'il y demeurait enfoncé, et lui rendait ainsi le mouvement de la tête, ce mouvement si charmant dans une femme, et surtout si important dans une princesse, tout-à-fait désagréable, je dirai même très vulgaire. Ses mains sont ravissantes; elles sont potelées et blanches, de ce blanc transparent qui a quelque chose d'idéal, et rappelle ce qu'un songe nous a fait voir d'une habitante de l'air. Eh bien! j'aime mieux la main de la reine Hortense; elle est aussi blanche, et puis elle est *comme il faut*; que l'on traduise ce mot comme on voudra, je n'en mettrai pas un autre, parce qu'il convient. La main de la reine Hortense est plus maigre; mais ses ongles sont admirablement faits, bombés, enveloppant le doigt; la main est alongée, les phalanges sont adroites dans leurs mouvemens; on voit que cette main-là manie le burin, le pinceau, la lyre, et tout ce qui double la vie; l'autre n'était faite, on le voyait, que pour effeuiller les roses auxquelles elle ressemblait jadis.

La même dissemblance existait entre les frères; l'empereur, le roi d'Espagne et le roi de Hollande étaient tous trois parfaitement bien faits, quoique petits; et le prince de Canino et le roi de Westphalie présentaient le même contraste que les sœurs

entre elles. Le roi de Westphalie a la tête dans les épaules comme la princesse Caroline, et le prince de Canino est grand, comparativement à ses frères; mais il a ce même défaut dans le peu d'harmonie de sa construction comme la grande-duchesse de Toscane. Du reste, un point de mire général existe pour résumer sur un seul visage la ressemblance des huit enfans, c'est celui de Madame-mère. On y retrouve non-seulement leurs traits, mais la physionomie de chacun d'eux.

J'étais un soir chez moi occupée à donner des ordres pour mon départ, devant me mettre en route le surlendemain, lorsqu'on m'annonça le général Bertrand, alors aide-de-camp de l'empereur. Il était doux, d'une extrême politesse, et généralement aimé de tous ses camarades. Je le rencontrais toujours avec plaisir, mais il ne venait pas chez moi; et comme alors il n'était pas encore marié, je ne le voyais qu'aux Tuileries, mais, je le répète, toujours avec plaisir; je fus donc étonnée de sa visite. Probablement que je le lui laissai voir, car il me dit en souriant :

« Quelque désir que j'aie de vous faire ma cour, j'aurais attendu l'arrivée de Junot pour me présenter chez vous; mais je viens par *ordre supérieur?*

« — Eh mon Dieu! m'écriai-je, qu'est-ce qu'un ordre supérieur et moi pouvons avoir à faire ensemble?

« — L'empereur vous fait dire de ne pas partir.

« — Cela commence à être moins effarouchant. Et savez-vous si Junot revient?

« — Je ne sais rien du tout.

« — De positif, je le crois bien, mais comme *ouï-dire ?*

« — Pas davantage. Vous savez que nous sommes silencieux comme on l'était à Venise. Ainsi donc, je ne sais rien ; mais je puis deviner.

« — Eh bien ?

« — Eh bien ! je crois pouvoir dire qu'il n'y a rien que de fort heureux dans ce qui retarde votre départ. »

Le général Bertrand me quitta. Je demeurai que temps auprès du lit de mes deux filles. Joséphine, quoique guérie, était encore convalescente, et je fus charmée qu'elle n'eût pas à supporter la fatigue d'une aussi longue route. Nous étions alors au 7 de juillet, et la chaleur était accablante. Je demeurai auprès d'elle jusqu'à ce qu'elle fût endormie ; puis je demandai mes chevaux, et m'en fus annoncer la nouvelle du retard de mon départ à une amie à qui j'étais alors bien chère, que je voyais tous les jours, et que j'aimais aussi véritablement ; c'était la duchesse de Raguse. Elle voyait fort peu de monde alors, et par goût vivait très retirée. J'étais la personne qu'elle recevait le plus ; et son esprit si agréable et si varié en faisait l'une des femmes les plus faites pour le charme habituel d'une causerie du coin du feu, comme pour l'agrément d'une conversation générale. Si elle savait être *amie*, ce serait une personne remarquable.

Comme mon départ était remis indéfiniment, je

repris mon service, et la semaine qui suivit je me rendis à mon devoir auprès de *Madame*. En l'accompagnant au dîner de famille qui avait lieu tous les dimanches (1), je vis l'empereur, qui, tout exprès, me fit entrer dans son cabinet, où étaient les princesses. Il était debout devant la cheminée, quoiqu'il n'y eût pas de feu, et me regarda faire mes révérences avec un air moqueur qui était presque impatientant.

Et bien! madame Junot, on gagne toujours à voyager; voyez comme vous faites bien la révérence *maintenant!*... n'est-ce pas, Joséphine? Et il se tourna vers l'impératrice. N'est-ce pas qu'elle a bon air? ce n'est plus une petite fille... c'est madame l'ambassadrice!... c'est madame... » Et il me regarda avec une expression tellement fine et presque subtile qu'en vérité je rougis sans savoir pourquoi.

« Eh bien! comment voulez-vous qu'on vous nomme? Savez-vous qu'il n'y a pas beaucoup de noms qui puissent remplacer dignement celui de *madame l'ambassadrice*? »

Et en prononçant ce mot, il grossissait encore sa voix, qui était déjà grave et sérieuse dans ses in-

(1) Nous dînions chez la dame d'honneur, ou plutôt à une table qui devait être présidée par la dame d'honneur de l'impératrice, et qui, aux Tuileries, était dans une salle à main gauche en entrant dans le pavillon de l'impératrice. Nous remontions ensuite dans le salon de service de l'empereur.

flexions; mais il était évident qu'il était de bonne humeur. Jamais, peut-être, je ne l'ai vu si en train de causer gaiement. Il me regarda encore, et je me mis à sourire. Son caractère m'était connu, il ne fallait pas aller trop loin avec lui, mais il fallait se donner de garde aussi de demeurer en arrière. Il sourit aussi, et me comprit sans doute, car il me dit à l'instant :

« Oh! je sais bien que vous voudriez savoir pourquoi vous n'êtes pas partie, n'est-ce pas?

« — C'est vrai, sire, et je voulais même demander à Votre Majesté, si nous autres pauvres femmes nous sommes soumises à la loi militaire, c'est-à-dire à la discipline? parce que, dans le cas contraire... »

Je ne puis dire avec quelle rapidité il m'interrompit. Ce fut un éclair de regard et de parole. Toute sa *joyeuseté* d'humeur disparut en une seconde.

« Eh bien! que feriez-vous?

« — Je partirais, sire, » répondis-je fort tranquillement, car jamais il ne m'a intimidée au point de ne pouvoir lui parler.

Sa bonne humeur revint sur-le-champ.

« J'ai, ma foi, bonne envie de vous laisser mettre en route, me dit-il en riant; mais non : restez tranquille chez vous à soigner vos enfans; ils sont malades, à ce que m'a dit *la signora Letizia*. L'impératrice prétend que ma filleule est la plus jolie petite fille de Paris; elle ne l'est pourtant pas davantage que ma nièce Letizia. »

L'impératrice ne répondit rien : mais il était évident qu'elle aurait voulu dire que Joséphine était la plus belle ; et en qualité de mère, je trouvais que cela était. Quant à Madame, elle dit que les deux petites filles étaient bien jolies. Le fait est que la jeune princesse Letizia était belle à cette époque comme ces amours du Guide ou du Corrége ; mais ma Joséphine était aussi bien charmante.

« Vous ne m'avez pas dit si vous étiez contente de madame Junot, signora Letizia ? et vous, êtes-vous bien aise d'être auprès de ma mère ? » ajouta-t-il en s'adressant à moi.

Pour toute réponse, je pris la main de Madame, et la baisai avec la tendresse et le respect que j'aurais eu pour ma mère. L'excellente femme m'attira à elle, et m'embrassa au front.

« C'est une bonne enfant, dit-elle, et je tâcherai qu'elle ne s'ennuie pas trop chez moi.

« — Oui, oui, dit l'empereur en me pinçant l'oreille ; faites surtout en sorte qu'elle ne s'endorme pas en vous voyant faire *votre éternel reversis, et en fixant de manière à se rendre aveugle le tableau de David, quoique cependant ce tableau soit une leçon parlante pour ceux qui versent leur sang dans les batailles ; il rappelle que* TOUS *les souverains sont ingrats* (1). »

(1) Ce tableau, acheté par Lucien, et laissé par lui dans le salon de l'hôtel de Brienne, est le Bélisaire de David. La composition en est différente de celle de Gérard : ici Bélisaire demande l'aumône. Il est en tout inférieur à l'autre.

Je demeurai confondue!... Ces mêmes paroles avaient été dites par moi l'avant-veille, dans la soirée, dans une maison que je ne nommerai pas, et seulement entre quatre personnes dont je faisais partie, et que, par la même raison, je ne nommerai pas non plus. Le fait réel, c'est que je demeurai stupéfaite, et pas mal embarrassée. Mais j'ai toujours remarqué que l'empereur avait l'admimirable talent de ne s'offenser que lorsqu'il avait le temps, la volonté et l'opportunité de punir. Cela ne lui faisait *rien alors* que j'eusse parlé ainsi; seulement, il me dit avec une expression plus sérieuse, mais tout affectueuse :

« Ils ne le sont pas TOUS. »

Madame, qui n'était pas toujours au courant de la conversation par le peu de facilité qu'elle avait à suivre la parole française, comprenait cependant par le regard qu'elle jetait sur la physionomie déjà si expressive de son fils, qu'il y avait quelque chose entre nous.

« Ah! dit-elle, jamais Junot ne peut craindre d'être oublié par nous!... Quant à moi, toute ma vie je garderai le souvenir du jour où il vint en pleurant, me baisant les mains, m'annoncer que vous étiez en prison... Il voulait vous délivrer ou mourir avec vous (1)... Oh! de ce jour-là, j'ai pris

(1) On a vu le détail de cette arrestation dans le tome II des Mémoires. — Ce fut au moment où Albitte et Saliectti faisaient arrêter l'empereur, alors général de brigade, et qu'ils le firent réformer, c'est-à-dire *destituer*.

Junot en affection comme un sixième fils mis au monde par moi.

« — Oui, dit l'empereur, Junot est un fidèle et loyal ami… et puis si brave garçon !… Adieu, madame Junot… adieu. » Et me faisant signe de la main, en me souriant avec affection, il rentra dans son cabinet intérieur. Au moment de passer la porte, il s'arrêta de nouveau, et me regarda tandis que je le saluais :

« Mais cette cour de Lisbonne vous a rendue tout-à-fait *dame* de cour, madame Junot, savez-vous cela ?

« — Vous êtes vraiment bien instruit, dit l'impératrice avec humeur. Faut-il aussi que madame Junot s'assoie par terre comme les dames du palais de la princesse du Brésil, et sur un parquet mal frotté encore ! »

Rentrée chez moi, cette longue conversation, ou plutôt cette scène, me fit songer à tout ce que plusieurs de mes amis me disaient depuis quelques jours. On murmurait sourdement que Junot était nommé gouverneur de Paris ; on parlait aussi de bruits de guerre ; mais à cette époque les nouvelles politiques apparaissaient dans un jour tellement douteux, on les proférait d'une voix si basse, que leur authenticité ne prenait une couleur que lorsque les choses n'étaient secrètes pour personne. On disait que, pendant la campagne d'Austerlitz, les mouvemens de Paris n'auraient eu aucun retentissement si Junot avait été à la tête du gouvernement de la

grande ville. La confiance de l'empereur en son courage était égale à celle de sa fidélité, et ce choix, au fait, s'accordait avec une *absence militaire* de l'empereur.



CHAPITRE V.

Arrivée de Junot à Paris. — Silence et conduite de l'empereur. — Bruits de Paris. — Le prince Louis roi de Hollande. — Questions de Napoléon. — Parme et les jésuites. — Le jeune protégé et le confesseur. — Visite au collége des jésuites. — Le fou. — Le cachot. — Le *nouveau Ravaillac.* — Les imprécations. — *Monseigneur le gouverneur.* — Les soldats *gardes-malades.* — Renvoi des jésuites. — La princesse de Parme. — M. de Talleyrand, prince de Bénévent par l'empereur. — M. de Talleyrand *gracié* par la Convention. — Générosité de madame de Staël.

Quelques jours après cette conversation j'étais allée passer la soirée chez une de mes amies lorsqu'on vint m'y chercher en me disant que Junot venait d'arriver. Comme il faisait très beau, je partis aussitôt à pied, ayant renvoyé ma voiture. Dans la rue de Choiseul je rencontrai mon mari, qui, impatient de me voir, s'était mis dans la voiture qui venait me chercher. Il me demanda si j'avais quelques notions qui pussent lui servir de lumière pour lui montrer la route qu'il devait tenir, car il ignorait entièrement pour quelle raison il avait été rappelé. Je lui dis le peu de mots que m'avait dits le général Bertrand, et nous conclûmes qu'en effet il n'y avait rien d'alarmant dans ce retour. Le lendemain, Junot fut aux Tuileries,

et l'empereur le reçut avec la bonté la plus cordiale.

« Ah ! me dit-il en rentrant comme il me l'avait déjà dit à Arras , comment ne donnerait-on pas sa vie à un tel homme ? »

Cependant il ne lui avait parlé de rien. Il avait été seulement accueillant, mais sa bienveillance avait ce caractère de confiance amicale des beaux jours de l'armée d'Italie.

Beaucoup de bruits couraient alors , et chacun faisait sa nouvelle. Le prince Louis avait été reconnu roi de Hollande le 5 juin précédent, par suite d'un traité fait entre la France et la république batave. Il n'était donc plus gouverneur de Paris, et d'un autre côté on parlait sourdement, ainsi que je l'ai dit, de bruits de guerre. Il était donc nécessaire que cette place importante fût remplie par une personne non-seulement dévouée à l'empereur, mais dont le caractère connu des Parisiens fût pour eux et pour Napoléon une mutuelle garantie, dans le cas où il s'absenterait.

« Ce serait une des choses qui me ferait le plus le plaisir entre toutes celles que peut m'accorder l'empereur, me disait Junot en me parlant d'une sorte d'ouverture à ce sujet que lui avait faite la princesse Caroline. Être gouverneur de Paris serait le plus haut degré de mon ambition. »

Mais l'empereur ne disait rien ; il traitait Junot à merveille, mais sans lui dire pour quelle raison il l'avait rappelé de Parme, où cependant il lui était encore nécessaire. Toutes les fois qu'il le voyait, il

le questionnait minutieusement sur ce petit coin de terre de l'Italie. Il semblait qu'une sorte de prévision lui fît attacher intuitivement son regard sur le dernier asile de cette fille des Césars qui avait partagé avec lui le premier trône de l'univers. Un soir, Junot rentra fort avant dans la nuit. Il était ému, et me sembla néanmoins fort content. Il l'était en effet, et trouvait seulement que l'empereur avait été trop bon dans la punition qu'il venait justement d'infliger. Voici de quoi il s'agissait :

En arrivant à Parme, Junot trouva encore dans cette ville un collége de jésuites dirigeant l'éducation de plusieurs jeunes gens. Il y en avait de plusieurs parties de l'Italie, et même de la Corse. Dans ces derniers, il se trouvait un jeune homme de Bastia qui fut recommandé à Junot par le général Casabianca ou le général Sébastiani, même par tous les deux. L'effet de cette recommandation fut immédiat. Junot se rendit lui-même au collége, vit le jeune Corse, parla au supérieur, et lui recommanda d'envoyer le jeune homme dîner avec lui tous les dimanches. Le supérieur ayant observé que les pensionnaires ne sortaient jamais seuls, Junot l'engagea poliment à l'accompagner.

Le dimanche suivant, le jeune Corse se rendit à son invitation. Il était avec son confesseur, homme d'une figure austère, et qui paraissait imposer fortement à son compagnon. Le jeune homme était triste et sombre ; il répondit à peine, et mangea fort peu. Il était pâle, maigre, et semblait ne faire aucune atten-

tion à ce qui se disait autour de lui. Ce fut en vain que les aides-de-camp cherchèrent à le tirer de son silence ; il y demeura tout le temps du dîner, et ne le rompait que lorsque Junot lui adressait la parole. Le dimanche suivant, il retourna au gouvernement ; mais sa physionomie fut encore plus sévère. Quelquefois Junot fut presque effrayé par l'expression de son regard lorsqu'il le dirigeait vers lui. Il mangea peu, et ne but que de l'eau. Junot voulut lui faire boire un verre de vin de Madère ; mais le jeune Corse ayant regardé son confesseur, refusa avec obstination.

En vérité, dit Junot, vous faites là un singulier élève, mon révérend. A quelle carrière le destinez-vous donc ?

A celle du ciel, répondit le jeune homme d'une voix basse et lente qui fit tressaillir tous ceux qui l'écoutaient, car c'était la première parole qu'il prononçait depuis qu'il était à table, si ce n'est le *non* perpétuel qu'il faisait entendre à chaque chose qu'on lui proposait. Junot secoua la tête en regardant le colonel Grandsaigne, son premier aide-de-camp.

« Ce jeune homme a une bien singulière expresion dans le regard, lui dit-il lorsqu'il fut parti. Il y a tout à la fois de la crainte et de la haine. On ne sait ce que c'est. »

Le dimanche d'après, le jeune Corse était souffrant. Le moine vint seul. Junot toujours bon et sans défiance, bien qu'il eût de l'éloignement pour

cet homme, l'accueillit avec politesse et le retint à dîner. Le dimanche suivant, le jeune Corse était encore malade, et le jésuite vint toujours seul. Cela dura de cette manière près de deux mois. On ne spécifiait aucune maladie. On disait seulement qu'il était fort souffrant. Junot lui envoya son médecin : il fut poliment remercié, et les pères lui dirent avec un demi-sourire qu'ils n'avaient pas besoin de son savoir-faire pour guérir une pareille maladie : ils avaient raison.

Ce refus donna de l'humeur à Junot, mais sans lui inspirer de soupçon ; il fut seulement choqué de ce manque de procédé. Deux jours après passant devant le collége en allant faire une promenade à cheval, il y entra, et demanda à voir le jeune Corse.

A peine Junot fut-il dans la cour du collége qu'il s'aperçut que sa venue y produisait un effet singulier : on courait dans les corridors, on allait, on venait, on ouvrait et l'on fermait des portes ; il était évident que l'on était mécontent de la visite inattendue du gouverneur-général. Junot s'aperçut à l'instant de cet effet, et l'augmenta à dessein en demandant d'un ton d'autorité à voir son jeune protégé. Le supérieur vint à ce moment pour le recevoir, en s'excusant sur ses occupations de ce qu'il ne s'était pas trouvé là au moment de l'arrivée de Son Excellence : il était pâle, presque tremblant. Junot démêla dans ce qu'il voyait un mystère important, et répéta sa demande d'une voix plus

forte et plus impérative. Il était en uniforme et armé ; quatre officiers de son état-major l'entouraient, et vingt chasseurs étaient à la porte du collége : il n'y avait pas moyen de résister, quoique l'expression de la physionomie du supérieur et du confesseur en révélât l'intention.

« Le jeune homme est bien malade, Votre Excellence, dit le supérieur ; si elle voulait remettre la visite à demain, je crois qu'elle ferait mieux.

« — Mais, dit Junot, si cet enfant est malade aujourd'hui assez sérieusement pour que je ne puisse par le voir, comment sera-t-il mieux demain ? Allons, conduisez-moi à sa chambre. »

Le confesseur et le supérieur se regardèrent avec un air de détresse. Junot commençait à s'échauffer.

« Voulez-vous bien, mes pères, finir cette scène ? Je vous demande de me conduire à la chambre du jeune homme qui m'est recommandé ; si je savais où elle est, je vous épargnerais la peine d'y venir avec moi. »

Le supérieur s'approcha de Junot, et lui dit à demi-voix :

« Monseigneur, vous allez trouver l'infortuné dans un cruel état ; il a... une... fièvre... chaude, et... je crains...

« — Conduisez-moi, monsieur, » répéta Junot d'une voix sévère, et en arrêtant sur le moine un regard interrogateur qui le fit pâlir. »

Le confesseur fit signe au supérieur, et tous

deux, marchant devant Junot, le conduisirent, par des couloirs sombres et humides, dans une partie du bâtiment éloigné de toutes les autres. En voyant leur général s'engager ainsi dans des détours presque inconnus à ceux qui visitaient la maison, le colonel Grandsaigne fit un signe à ses camarades, et tous quatre s'élancèrent après lui. Ils marchèrent long-temps, puis ils entrèrent dans une petite cour fermée par de hautes murailles : là ils entendirent d'affreux, d'horribles cris, ou plutôt des hurlemens; ils venaient d'une salle basse située dans l'un des côtés de cette cour. Junot s'y précipita en ouvrant la porte, et pensa reculer d'épouvante à la vue du spectacle qui s'offrit à lui.

Cette chambre, ou plutôt ce cachot, était à peine éclairé par une petite fenêtre grillée qui laissait parvenir dans cette pièce quelques rayons de lumière : le plancher en était de terre battue; les murs, humides et verdâtres, n'étaient pas même recouverts par un lambeau de tapisserie ou de papier. Dans un coin de cette cave fétide était un lit, ou plutôt un coffre, sur lequel était attaché le malheureux Corse; mais dans quel état!

Lorsqu'il était allé au gouvernement pour la seconde fois, son changement avait déjà fortement frappé Junot, mais il tressaillit lorsqu'il aperçut devant lui un squelette ayant deux yeux rouges et ardens, une bouche ouverte, laissant sortir une langue desséchée par une fièvre ardente, dont le feu empourprait ses joues creuses d'une teinte livide quoique

rougeâtre. La chevelure de cette espèce de fantôme était mêlée et remplie d'ordures et de la paille sur laquelle il se roulait avant qu'on l'eût attaché, car le malheureux était lié en ce moment avec de grosses cordes dont les nœuds lui coupaient sa peau desséchée... Au moment où l'on ouvrit la porte, il était dans l'un de ses plus affreux accès. Il rugissait, et la fièvre doublant la force de la jeunesse, il faisait des bonds tellement violens, qu'il enlevait le grabat auquel il était attaché. En apercevant Junot, il le fixa d'un œil sauvage, et le parcourut avec une rapidité de regard qui n'avait rien d'humain, et, malgré son délire, il le reconnut.

« Ah ! ah ! s'écria-t-il, voilà *monseigneur le gouverneur !* Ah ! ah !... donnez, donnez-moi le couteau !... Attends... attends... démon !... Satan... Bonaparte... c'est lui qui est Satan !... l'Antechrist !... Bonaparte !... allez, maudits, allez dans le feu éternel !... *Ite ! ite, maledetti !...* » Junot demeurait immobile devant le lit de douleur de cet infortuné, ou plutôt de cette victime !... Enfin, se tournant vers le supérieur qui était auprès de lui dans une attitude qui révélait à elle seule tout le crime.

« Pourriez-vous m'expliquer la cause de ce que je vois, monsieur ? » dit Junot d'une voix tonnante.

En l'entendant, le pauvre insensé tressaillit comme si un souvenir eût été interrogé en lui.

« Junot !... Junot !... Bonaparte !... ils sont en enfer... ils brûlent... Bonaparte !... scélérat !... excommunié !... Oui ! oui ! *tue !... tue !...* »

Et avec son poignet, car son bras décharné ne pouvait se soulever, il faisait le geste de plonger un couteau dans la poitrine de quelqu'un qu'il semblait tenir. Du reste, l'aliénation la plus entière, et une aliénation qui tenait à l'abrutissement. Les seuls mots qu'il prononçait distinctement étaient ceux que je viens de rapporter ; quelquefois on entendait aussi *Paris... parade... revue...* Mais ce qu'il ne cessait de répéter, c'était la malédiction qu'il lançait sur l'empereur... Junot sortit de cette chambre avec le cœur serré. Il marcha pendant quelque temps en silence, puis, s'arrêtant et regardant fixement les deux religieux qui le suivaient, la tête basse, et cherchant sans doute quelle couleur ils pourraient donner à cette aventure, il leur dit avec un accent qui n'admettait pas de réplique :

« Mes pères, vous allez préparer un lit portatif pour que le malade soit *à l'instant même* transporté hors de cette maison. Faites promptement ce que je dis, car je veux assister à son départ. »

Et faisant un signe au colonel Grandsaigne pour qu'il retournât auprès du jeune homme, il se promena, en attendant que tout fût prêt, dans la cour du collége, refusant obstinément d'entrer dans la maison. Il ne connaissait pas encore toute l'horreur de la conduite des moines ; mais ce qu'il présumait était plus que suffisant pour lui inspirer autant de ressentiment que de mépris. A peine quelques minutes étaient-elles écoulées, que le jeune Corse parut, porté par quatre chasseurs que le colonel

Grandsaigne avait chargés de lui. Il paraissait calme; mais aussitôt qu'il aperçut Junot, il voulut s'élancer sur lui... Les soldats le continrent, et il fut à l'instant transporté à la citadelle. Junot l'y suivit et le remit aux soins des soldats :

« Mes amis, leur dit-il, cet enfant est mortellement attaqué peut-être, mais des soins assidus peuvent encore le sauver. Je vous le confie : vingt-cinq louis à partager entre vous si vous le sauvez. »

Quatre jours après, les quatre premiers religieux du collége vinrent au gouvernement. Ils avaient été informés que le jeune Corse continuait à délirer, et ils se croyaient bien en sûreté ; mais tous les leurs n'avaient pas été silencieux.

« Mes pères, leur dit Junot, je sais toute l'horreur de votre conduite ; depuis hier j'ai appris des crimes dont le nom d'homme que vous portez aurait dû vous empêcher de vous souiller. Ce matin j'ai fait partir un courrier pour la France ; ce courrier est porteur de dépêches adressées directement à l'empereur. Attendez-vous à quitter Parme incessamment. »

Ils voulurent nier.

« Silence ! leur dit Junot ; je sais tout ce qui *a été dit et fait*. Allez, messieurs ; demandez pardon à Dieu si vous êtes capables de repentir. »

Il paraît, d'après ce qui fut rapporté, et ensuite confirmé, que le supérieur de ce collége des jésuites avait voulu venger le saint-père de l'affront que beaucoup d'ecclésiastiques prétendaient qu'il avait

reçu de l'empereur, en n'ayant pas obtenu le retour à la tiare des trois légations cédées à Tolentino, ainsi que de l'humiliation que le clergé italien voyait répandue sur les clefs de saint Pierre, par le voyage de son successeur par-delà les monts. Des ames italiennes ne se contentent pas de souffrir ; il faut qu'elles se vengent. Cet homme jeta les yeux sur le jeune Corse qui avait été recommandé à Junot. Les moyens les plus extrêmes furent employés. Les religieux qui déposèrent ont déclaré que souvent on le privait de sommeil, lui faisant faire des veilles au pied de la croix dans l'église, et seul, sans autre lumière que celle du tabernacle; puis des jours entiers s'écoulaient sans qu'il prît de nourriture. C'est ainsi qu'il était traité lorsque Junot arriva à Parme. Cet enfant, peu maître de renfermer les impressions qu'on avait éveillées en lui, sentit à la vue de Junot, du premier aide-de-camp de Napoléon, de cet homme qu'il regardait comme l'*Holopherne* de nos jours, une indignation qui dérangea le plan qu'on s'était tracé pour lui. Ce fut en vain que son confesseur chercha à le ramener à l'idée première, le sacrifice d'*Agag;* le malheureux ne voulut rien entendre. L'anathème lancé sur Napoléon lui parut justement fait pour envelopper toutes les têtes qui soutenaient son trône. Bientôt cette pensée prit une telle force qu'on n'osa pas le ramener au gouvernement, car le dernier dimanche où il y avait dîné, il avoua en rentrant au collége qu'il avait été au moment de commencer le

sacrifice ; alors on reprit l'ouvrage, mais avec des modifications. Toutefois le mal était produit. Il ne fut pas possible de ramener cette imagination fougueuse et fanatisée, et de calmer un sang brûlé par les austérités et les macérations. Le malheureux jeune homme n'avait pas en lui la force physique et morale pour supporter de semblables atteintes ; il succomba. Sa raison altérée par les jeûnes et les veilles s'écroula devant une nouvelle attaque. Il devint fou, lorsque les misérables n'en voulaient faire qu'un fanatique ; il ne lui resta de sa cruelle initiation qu'une horreur profonde pour l'empereur et tout ce qui tenait à lui. Ce fut alors que ces hommes tremblèrent ; tous n'étaient pas méchans comme eux dans cette maison ; ils durent se cacher de ceux qui leur faisaient craindre leur coup-d'œil sévèrement juste. La victime, désormais inutile, fut reléguée à l'extrémité d'une cour solitaire, seule, sans secours, et livrée à la mort sous toutes les formes.

Lorsque Junot acquit la conviction de ce crime vraiment épouvantable, il éprouva la colère de l'homme de bien appelé à venger la nature du malheur qu'elle a de produire des monstres. Il ne voulut cependant pas accuser sans les preuves matérielles de ce qu'il avançait. Ceux qui l'avaient instruit signèrent un procès-verbal constatant cette criminelle action. Il fut prouvé que le malheureux jeune homme que la haine religieuse de ces hommes avait désigné pour être un messager de mort, avait été

livré par eux à des tortures afin d'*être en état* de commettre le crime qu'on lui présentait comme une vertu, comme une couronne de gloire, et que sa fragile nature n'avait pu résister à TOUT ce qui avait été tenté. On avait employé tous les moyens.

Le résultat de cette enquête fut de faire conclure Junot à ce que l'empereur lui donnât l'ordre de renvoyer les jésuites des états de Parme et de Plaisance en particulier, et d'étendre la défense de les recevoir à tout le royaume d'Italie; ce qui fut exécuté. Leur malheureuse victime mourut sans recouvrer sa raison au bout de quelques semaines, malgré les soins vraiment fraternels dont les soldats l'avaient entouré. Les deux médecins que Junot avait mis auprès de lui délarèrent que les sources de la vie avaient été épuisées dans les terribles épreuves que sa jeune imagination avait dû supporter.

Tandis que Junot était à Parme, il ne s'occupait pas seulement à punir, mais bien aussi à faire faire à l'empereur des actes de justice. Moreau de Saint-Méry, qui était son prédécesseur à Parme avait cru qu'il était convenable à un homme de la révolution de ne s'occuper en rien du sort de la princesse de Parme, fille du dernier duc, et rien n'avait été fixé, du moins d'une manière convenable à son rang et à son nom. Junot, sans calculer comme un courtisan aurait peut-être dû le faire, mais non pas comme un homme tel que lui, écrivit directement à l'empereur que la princesse de Parme *avait droit* à un

traitement qu'elle n'avait pas, et qu'il lui demandait ses ordres. Le traitement fut accordé à l'heure même.

Quelque temps avant le retour de Junot, nous avions eu un avant-goût des projets de noblesse de l'empereur, non pas par la création de quelques ordres de chevalerie, mais bien par une investiture presque féodale donnée à M. de Talleyrand. Ce fut dans le courant du mois de juin 1806 que cet homme, que Napoléon croyait alors si dévoué à sa cause et à sa dynastie, fut nommé par lui prince et duc de Bénévent.

« Napoléon, empereur, etc., etc, voulant donner à notre grand-chambellan et ministre des relations extérieures, Talleyrand, un témoignage de notre bienveillance pour les services qu'il a rendus à notre couronne, nous lui transférons la principauté de Bénévent avec le titre de prince et duc, pour la posséder comme *fief immédiat* de notre couronne... Il prêtera entre nos mains le serment de nous servir en bon et loyal sujet. »

M. de Talleyrand l'a bien sûrement prêté, ce serment.

Je retrouve, par hasard, un certificat donné à M. de Talleyrand par la Convention nationale et dont je me rappelle le contenu ; il prouve que tous les gouvernemens ont eu à se louer de lui.

« La Convention nationale, reconnaissant que le « *citoyen* Charles-Maurice Talleyrand-Périgord « (ex-évêque d'Autun), a puissamment secondé la

« révolution par sa noble conduite comme citoyen « et comme ecclésiastique ; appréciant en outre les « motifs qui l'ont éloigné, l'autorise à rentrer en « France. »

Ce certificat est du 4 septembre 1795. Ce fut à madame de Staël, à ses soins généreux, que M. de Talleyrand dut sa rentrée.

Une particularité assez remarquable et qui ferait rire comme inconséquence, si l'on pouvait rire de pareilles turpitudes, c'est que, le 6 septembre, deux jours après ce que je viens de citer, la Convention rendait une loi *révolutionnaire* portant que les prêtres déportés et rentrés sur le territoire français *sont bannis* à *perpétuité !*



CHAPITRE VI.

Junot est gouverneur de Paris. — Paroles de l'empereur. — Paris *est la plus grande des villes*. — La Russie et ses préliminaires. — Sainte-Euphémie et le général Reigner. — Gaëte et Masséna. — Les douze maires et le préfet de Paris. — Émotion de Junot. — Extrait des minutes de la secrétairerie d'État rapporté. — Junot est nommé à la Ire division militaire. — Lettre de Berthier. — Le collier de perles et le collier de diamans. — Refus. — La corbeille de fleurs et le *déjeuner de porcelaine*. — Démarche honorable, pour Junot et moi, des douze maires et du préfet. — Mot de M. de Narbonne. — *Madame la gouverneuse*. — Bonté de l'empereur. — Départ pour Pont. — Mort de madame de Saint-Pern. — *Chapatte*. — Son histoire. — Danger des romans. — La femme de chambre *modèle*. — Le mariage forcé. — Le séducteur. — Mort de *Chapatte*. — Le château de Pont.

Enfin l'arrivée de Junot à Paris fut expliquée, d'une manière brillante pour ses amis, et à la confusion des envieux et des ennemis. Il fut nommé gouverneur de Paris le 19 juillet 1806 ; l'empereur, en le lui annonçant, lui dit, en lui prenant la main, ces paroles remarquables :

« Junot, tu es gouverneur de la ville que je veux rendre la plus grande des villes ; je t'ai nommé à cette place importante, parce que je te connais, et

que je sais que les bons Parisiens seront tes enfans encore plus que tes administrés. Ils t'aiment, t'estiment, et seront contens, j'en suis sûr, de revoir dans les mêmes fonctions celui auquel pour adieu ils ont donné une épée avec des paroles aussi remarquables que celles que porte la lame : mon ami, il faut en mériter une nouvelle.

Le lendemain de la nomination de Junot au gouvernement de Paris, on publia que la Russie avait signé les préliminaires de paix avec la France. Cette nouvelle fit effet à la Bourse, et elle devait en faire ; car si la Russie ne soutenait pas la Prusse, cette dernière ne se lèverait certainement pas. Malgré la grande affaire de la confédération du Rhin, il était toujours important, du moins l'entendais-je continuellement répéter autour de moi, car on pense bien que je ne donne pas ici mon avis, que nous fussions encore quelque temps en paix avec l'Europe. Nous n'en étions pas là dans le Midi ; l'insurrection de Calabre, qu'avaient préparée dès longtemps les manœuvres des agens du roi Ferdinand, avait été précédée par la bataille de Sainte-Euphémie, qui fut pour l'empereur un des coups les plus douloureux. C'était la première fois que nos troupes étaient battues sur terre par des troupes anglaises. Nous perdîmes près de cinq mille hommes à cette affaire, et les Anglais n'en perdirent pas mille. C'était le général Reigner qui commandait nos troupes.

« Reigner est toujours malheureux, dit l'empereur. »

Heureusement que dix ou douze jours après Masséna prenait Gaëte.

L'empereur n'avait pas porté un faux jugement de la satisfaction de la ville de Paris en apprenant la nomination de Junot ; aussitôt qu'elle fut connue, le préfet du département de la Seine, à la tête des douze maires, vint le voir, et lui témoigner toute la joie qu'ils ressentaient de le revoir au gouvernement de Paris. Je n'oublierai jamais qu'en rentrant dans son appartement, après le départ du préfet et des maires, Junot vint à moi, me prit dans ses bras, et pleura sur mon épaule avec une abondance de larmes dont je ne l'aurais pas cru susceptible, quelque sensible que je le connusse.

« Ah ! me dit-il, comme on est heureux de pleurer de joie !... Quel bonheur je viens d'éprouver en voyant que j'étais aimé, estimé, pour le peu de bien que j'ai pu faire ! »

J'ai dit tout à l'heure que Junot avait été nommé gouverneur de Paris le 19 juillet 1806, mais je n'ai pas dit comment il avait été nommé. Sa nomination a eu cela de particulier qu'elle est d'abord sortie du cabinet de l'empereur, et n'a été le résultat du travail d'aucun ministère ; ainsi donc elle est sortie de la secrétairerie d'État, ainsi que pouvait le faire celle d'un ministre. La voici copiée sur l'original :

Extrait des minutes de la sécrétairerie d'État.

Au palais de Saint-Cloud, le 19 juillet 1806.

« NAPOLEON, empereur des Français, roi d'Italie,
« nous avons décrété et décrétons ce qui suit :

« Le général de division Junot, grand-officier de
« l'empire, colonel-général des hussards, est nom-
« mé gouverneur de Paris.

« *Signé* NAPOLÉON.

Par l'empereur, le secrétaire d'État,

« HUGUES B. MARET.

Le ministre de la guerre,

« Maréchal BERTHIER.

Par ampliation,

L'inspecteur en chef aux revues, secrétaire-général,

« DENNIÉE. »

Telle fut la forme de la nomination du gouverneur de Paris ; on voit qu'elle a une physionomie toute particulière, tandis que celle qui suivit dix jours après, comme une nouvelle marque de confiance de l'empereur, lui vint néanmoins par la voie tout ordinaire du ministère de la guerre. C'était le commandement de la première division militaire en même temps que le gouvernement de Paris ; c'est le *seul* exemple qu'il y en ait eu. La première division s'étendait alors bien par-delà Orléans, je crois même jusqu'à Blois ou jusqu'à Tours.

Berthier, que l'empereur venait de nommer prince souverain de Neuchâtel, et qui sentait vivement le bonheur de s'appeler altesse sérénissime, écrivit alors à Junot une lettre que je vais transcrire sur l'original; elle est curieuse en ce qu'elle fera voir les semtimens de Berthier à cette époque. Il était alors à Munich.

« Mon cher Junot, si je ne suis pas le premier « auquel vous avez fait part de la nouvelle marque « d'estime et de bonté que vous venez de recevoir « de l'empereur, je suis bien celui qui en éprouve « le plus de plaisir, et pour vous et pour l'empereur « lui-même. *Qui peut lui porter plus d'affection « que nous?* Je suis heureux quand je vois ses *vrais « amis* pouvoir veiller à sa sûreté.

« Je vous embrasse de tout mon œur, mon cher « Junot. Mes respects à votre femme, et conti- « nuez-moi cette vieille amitié qui est à l'abri du « temps, des circonstances, et de l'éloignement.

« Votre ami,

« ALEX. BERTHIER,

« Prince de Neuchâtel. »

Munich, 30 juillet 1806.

Quelques jours après la nomination de Junot, une personne, qui était de nos amis, vint me voir le matin. Junot était sorti. Cette personne me dit que, la ville de Paris voulant nous témoigner le contentement qu'elle éprouvait de nous revoir, et

peut-être bien pour me remercier *personnellement* de ce que j'avais fait pour l'hiver de 1803, on me priait de choisir ce que j'aimerais le mieux ou d'un collier de perles ou d'un collier de diamans.

« Mon choix sera bientôt fait, répondis-je. Je ne veux ni l'un ni l'autre.

« — Pour quelle raison ? Ne refusez pas avant le retour de Junot. Consultez-le.

« — Si cela peut vous faire plaisir, je le veux bien. Mais je vous préviens que vous serez encore plus repoussé avec perte avec lui qu'avec moi. Prenez garde qu'il se tienne pour offensé... »

La chose arriva comme je l'avais dit. Lorsque Junot rentra, et qu'on lui parla de cette affaire, Junot répondit d'abord par un mouvement d'humeur, et puis ensuite par un refus. Ce n'était plus ici l'épée avec la phrase si simple et si touchante gravée sur la lame.

Frochot, qui avait fait faire la demande, fut fâché du refus... « Eh bien! dit-il, n'en parlons plus. Madame Junot voudra bien accepter un déjeûner de porcelaine et quelques fleurs pour le jour de sa fête, car nous voulons la lui souhaiter. Cela ne peut être refusé par le général Junot ni par elle. »

Il eût fallu pour cela être de bien méchante humeur. C'était une marque d'attachement donnée réciproquement. Le conseil municipal savait que Junot faisait distribuer, par mes mains, plus de 20,000 fr. d'aumônes dans l'année, et la reconnaissance de la ville s'exprimait par leur organe.

« Jouissez de ce triomphe-là, me disait mon ami le comte Louis de Narbonne, il est bien *vôtre ;* car tenez-vous pour certaine que jamais aucune gouvernante de Paris, fût-elle deux fois au lieu d'une et Brissac et Chevreuse, n'a vu arriver chez elle les échevins et le prevôt des marchands. »

Le 10 *août*, en effet, jour de saint Laurent, à midi précis, le préfet de la Seine (qui était alors M. Frochot), en tête des douze maires, vint *me souhaiter ma fête*... C'est l'un des momens de ma vie où j'ai éprouvé une émotion profondément sentie... Je ne sais ce que j'ai répondu au compliment spirituel que me fit Frochot. Je me rappelle seulement que j'étais bien émue... il me parla *du déjeuner de porcelaine*, puis on apporta une corbeille remplie de fleurs artificielles faites admirablement. Cette corbeille avait trois pieds et demi de diamètre. Je laisse à penser quelle masse de fleurs elle présentait à l'œil. De chaque côté on avait placé, près de la corbeille, deux caisses contenant, l'une, un immense oranger ; l'autre, un grenadier.

« Vous nous avez permis de vous présenter quelques fleurs, me dit M. Frochot ; bien que nous soyons dant la saison de l'année où il est bien facile de les avoir fraîches, nous avons préféré vous les donner ainsi, pour que le souvenir de notre hommage fût plus durable auprès de vous. »

Ah ! bien des années se sont écoulées depuis ce jour... mais jamais il ne sortira de la mémoire, non de mon esprit, mais de mon cœur.

M. Frochot ajouta que *le déjeuner* que la ville de Paris m'offrait devant avoir les *armes de la ville*, il fallait le temps de les faire appliquer sur chaque pièce ; mais nous espérons, me dit-il, que cela sera prêt avant un mois.

« Eh bien! *madame la gouverneuse*, me dit l'empereur le jour de la saint Napoléon lorsque j'allai faire ma cour, vous faites donc la petite souveraine ? »

Je fus interdite, parce qu'il m'eût été pénible, après un si doux moment, que l'empereur trouvât à redire à ce qu'avaient fait les douze maires et Frochot; mais, en levant les yeux sur ceux de Napoléon, je le vis sourire de ce sourire doux et lumineux, qui, je le répète, éclairait sa figure.

« C'est bien, c'est bien ; je trouve fort convenable qu'on honore ce qui est honorable. Junot remplit aujourd'hui la première place auprès de moi après Berthier : savez-vous cela, madame la *gouverneuse ?* »

C'était presque toujours ainsi qu'il m'appelait. A dater de mon retour de Portugal, il fut toujours bien bon pour moi, et me disait sans cesse un mot agréable : en me parlant des maires et de leur démarche, il ne la trouva nullement blâmable. D'ailleurs il n'y a qu'une chose à dire : au premier de janvier suivant, ainsi qu'à *tous les premiers de l'an et les dix août jours de ma fête*, ils renouvelèrent cette démarche, et elle fut toujours autorisée par l'empereur.

Je reçus à cette époque une lettre de madame de Fontanges pour aller immédiatement à Pont-sur-Seine joindre Madame-mère, qui y passait l'été. Ce n'était pas mon tour de service, mais madame de Saint-Pern venait de tomber malade à Pont, où elle faisait son service; sa maladie paraissait grave, et tout faisait croire que de long-temps elle ne pourrait même le reprendre : je venais après elle, c'était donc à moi à marcher. Je laissai Junot à son tour faire *la bonne* auprès de ses filles, car je ne pouvais emmener mes enfans à Pont, quoique Madame m'eût fait proposer de me donner un appartement assez grand pour qu'elles y fussent avec moi ; mais j'avais entendu des paroles sur ce sujet, mises seulement sur un autre air, et je savais que des enfans étaient fort ennuyeux dans la maison d'un autre. Junot s'était d'ailleurs donné une entorse, ou plutôt une foulure, qui devait le retenir sur un canapé une assez grande partie du temps je devais passer chez Madame, et je partis tranquille sur mes filles et sur lui. Madame Campan m'avait trouvé une jeune institutrice, Anglaise, catholique, et réunissant, me disait madame Campan, toutes les qualités requises pour être institutrice ; mais je ne devais la voir et la prendre dans ma maison qu'au mois d'octobre. Je partis de Paris, après avoir remis le soin de mes filles à Junot et à Fanchette, la bonne de ma Joséphine, n'emmenant avec moi que ma femme de chambre et un valet de chambre.

Cette femme de chambre eut une destinée trop singulière pour que je n'en parle pas ici ; elle est d'ailleurs nécessaire à l'harmonie des couleurs qui servent à peindre le siècle ; car cette pauvre fille eût peut-être vécu plus tranquille quarante ans plus tôt avant que son imagination n'eût franchi des espaces inconnus pour chercher à pénétrer dans des régions qui devaient lui être fermées. Cette femme de chambre était depuis long-temps à mon service, et s'appelait *Chapatte*, comme son père et se mère, parce que telle avait été la volonté de son père : le pourquoi, je n'en sais rien. Elle avait un autre nom bien simple, qui était Marguerite, mais jamais on ne la nommait ainsi ; cependant ce nom était souvent prononcé, et j'avoue que j'étais loin de me douter de quelle manière.

En arrivant à Pont, je remarquai qu'elle pleurait beaucoup les premiers jours ; ses yeux étaient rouges, et sa physionomie d'une tristesse que je ne pouvais m'empêcher de remarquer. J'aimais beaucoup cette pauvre *Chapatte* ; je l'avais presque élevée (comme femme de chambre), et son savoir-faire était ma création. Je m'étais attachée à elle, ainsi que cela arrive toujours lorsqu'on croit avoir créé ou fondé ; mais mes bonnes intentions avaient été outrepassées, et Chapatte, au lieu de se borner à savoir bien écrire sa langue, et conséquemment la bien parler, à faire les robes, à coiffer, savoir blanchir la dentelle, les bas de soie, enfin tout le code de la parfaite femme de

chambre, crut qu'il fallait y joindre une connaissance de ce cœur qui battait sous le satin de la robe qu'elle faisait, et n'imagina rien de mieux que d'en aller faire l'étude dans tous les romans de madame Cottin, qui alors faisaient grand bruit; et certes avec raison; car, soit dit en passant, je n'imagine pas que *Malvina, Amélie de Mansfield, Mathilde*, et même *Claire d'Albe*, soient en rien inférieurs aux romans d'invention qui paraissent aujourd'hui. On leur reprochait de n'être pas moraux; quant à cela, par exemple, ils ont au moins le mérite de présenter des fautes commises par un sentiment vrai et bien naturellement exprimé. Il l'était au reste si bien, que cette pauvre Chapatte, ou plutôt Marguerite, se prit à rêver après avoir lu ces pages brûlantes; et, dans cet état qui lui faisait désirer un bonheur que demandait son ame, qu'une demi-éducation avait fait sortir de son doux sommeil, elle rencontra un jeune homme qui, comme elle, sorti également de sa sphère, voulait prouver qu'il comprenait une caste plus élevée; mais malheureusement il ne la comprit que par ses vices.

Ce jeune homme était le premier piqueur de Junot. Son maître, qui avait apprécié son intelligence, et qui voulait l'utiliser, lui avait donné des maîtres. Il écrivait très bien, parlait l'allemand, l'italien, le portugais, l'espagnol, et connaissait géographiquement la plus grande partie de l'Europe d'une manière fort remarquable. Ce jeune homme, qui s'appelait *Henri Chapelle*, était fort attaché à

son maître ainsi qu'à moi, et ce fut cette dernière chose qui perdit la pauvre Marguerite, parce que, de Lisbonne, toutes les fois que Junot envoyait un courrier en France pour porter des dépêches importantes, c'était toujours Henri qui en était chargé, et Henri, soigneux pour moi, venait toujours demander à *mademoiselle Marguerite* si je n'avais pas de lettres pour la France, quelques commisions, quelques ordres enfin. Chapatte me rendait compte de ce que Henri lui disait, d'abord fort exactement, et sans y mettre aucun intérêt. Bientôt je m'aperçus qu'elle me parlait du jeune piqueur, même lorsqu'il était absent. Un jour elle pleurait en m'habillant.

« Qu'as-tu ? » lui dis-je. Elle ne répondit pas. « Qu'as-tu, mon enfant ? » lui demandai-je encore avec plus d'intérêt, car je l'aimais vraiment.

Elle pleura plus fort, et ne voulut rien dire. Le soir, Junot avait de l'humeur; il attendait une réponse de France depuis deux jours, et Henri ne revenait pas.

« Il a peut-être été assassiné en traversant les Pyrénées, » dit M. de Rayneval.

Le soir, lorsque je fus me coucher, Chapatte avait les yeux rouges et gonflés. Elle ne pleurait plus; mais sur cette figure morne et sombre, il y avait un profond désespoir. Le lendemain matin, lorsque je la sonnai pour me lever, elle entra dans ma chambre, gaie, légère, les yeux brillans, la bouche souriante, et portait la vie bien autrement

joyeusement que la veille. J'appris au déjeuner que Henri était arrivé.

« Ah ! ah ! dis-je à Junot, je crois que nous aurons des noces. »

Et je lui racontai ce que j'avais observé.

« Je m'oppose à un projet de mariage, s'écria-t-il, entre mon gentil courrier et cette chouette de Chapatte. Que lui importe qu'elle ait de l'esprit, qu'elle brode et soit sentimentale? il reviendra passer quelques jours auprès de sa femme, et il voudra, pour quelques heures, ne trouver qu'une magie de beauté. Je destine d'ailleurs ce jeune homme à devenir quelque chose. Ne va pas mettre de sottes idées dans la tête *de ta Fatime*, et tout au contraire détruis celles qu'elle pourrait avoir. »

Mais je n'écoutai pas ce que me dit Junot. J'interrogeai la pauvre enfant, et ses réponses toutes naïves me firent connaître à quel point, si elle avait le cœur peut-être un peu trop susceptible de faiblesse, Henri avait été de son côté coupable envers elle ; ce n'était, à la vérité, que de paroles d'amour, de regards, de lettres copiées peut-être dans des romans, mais écrites avec un style de flamme, et qui brûlaient le cœur de la jeune fille. Il lui parlait de leur mariage, qu'il voulait, qu'il désirait avec ardeur ; et dans toutes ses lettres, il sollicitait avec instance un rendez-vous que *Marguerite* ne lui avait pas accordé.

« Ah ! madame, me dit-elle en pleurant, lorsqu'il est parti il y a deux mois, nous étions à Cin-

tra... Il est venu pendant trois nuits de suite chanter tout bas sous ma fenêtre, du côté du petit jardin d'orangers de madame La Roche, et pourtant je ne lui ai pas répondu. Il me demandait de descendre, et d'aller me promener avec lui jusqu'à Pena-Verde... Eh bien! j'ai résisté... S'il veut de moi pour sa femme, c'est parce que je suis une honnête fille.,. mais que ferait-il de moi si mes camarades s'en moquaient en disant : *Elle est sa maîtresse!* »

J'ai conservé les propres paroles de cette pauvre fille; elles sont simples et touchantes, surtout lorsqu'on sait sa triste fin.

« Il t'aime donc beaucoup? lui demandai-je.

« — Ah! madame!... »

Et sa physionomie, naturellement peu agréable, s'éclaira d'un jour lumineux.

Je la regardai, et ne pus m'empêcher de répéter en moi-même cet adage si commun, mais si vrai : « L'amour est bien aveugle. »

Car la jeune fille n'avait même pas la beauté de ses vingt ans. Elle était pâle, languissante, et si peu jolie, qu'il fallait un étrange caprice, ou bien un profond calcul, pour en faire sa femme. Je ne me trompais pas.

Je racontai cette petite conversation à Junot. Il avait des principes fort arrêtés sur le juste et sur l'injuste, malgré sa vie toute galante et tout amoureuse; et dès qu'il sut que Henri Chapelle avait écrit, qu'il avait demandé un rendez-vous, il com-

mença par dire qu'il était un imbécile ; mais il conclut aussi que dès que Marguerite avait pris à l'hameçon, il devait terminer l'aventure.

Le départ de Junot pour Austerlitz rompit tous les projets que je pouvais faire pour le bonheur de ma favorite. Henri partit avec Junot, et moi je demeurai quelque temps en Espagne, ainsi que je l'ai déjà dit. Je voyais bien la tristesse de Marguerite. Cette tristesse prit un caractère tellement sérieux, que je m'en alarmai parce que je l'aimais tendrement. Je lui parlai ; elle ne me répondit que par des larmes; j'aurai dû dès lors me douter de la cause de ses pleurs... Je me le suis toujours reproché depuis. Elle recevait des lettres de Henri ; elle lui répondait, et les heures employées à cette triste et douce occupation étaient les seules qui ne fussent pas des heures de torture pour la pauvre enfant.

Nous avions auprès de nous, à cette époque, un ami d'enfance de Junot, un nommé Magnien, qui, en m'entendant parler de toute cette histoire, voulut essayer de consoler Marguerite. Elle avait l'ame tendre, mais pour une seule ame ; à la première parole de Magnien, elle se crut insultée, et vint se plaindre à moi en pleurant. L'homme grossier dans ses appétits ne comprenait pas l'inconvenance de faire entendre des mots d'amour à l'oreille d'une jeune fille pauvre et vertueuse : c'était parole d'injure. Et cependant il ne fut que surpris et nullement repentant, lorsque je lui dis, avec assez de mécontentement, qu'il pouvait aller chercher ses

plaisirs, et ses distractions surtout, ailleurs que chez moi. Il fut même assez impertinent pour faire une remarque sur la laideur de la pauvre Marguerite, qui, dans le fait, était bien la plus laide personne que j'aie jamais vue, si pourtant on est laid avec de beaux yeux, de belles dents, une taille tellement bien prise, que Chinard le sculpteur me demanda comme une faveur de la modeler; mais, quoiqu'il le désirât vivement, et qu'il fût même jusqu'à lui offrir une somme d'argent assez forte, elle n'y voulut jamais consentir. Je l'approuvai; et son pied fut la seule chose qu'elle abandonna au sculpteur.

De retour en France, je vis la jeune fille changer rapidement, et tomber dans une tristesse si profonde, qu'elle me fit enfin pitié… J'en parlai à Junot dans une de mes lettres. Il me répondit de manière à m'inquiéter doublement pour ma protégée. Il semblait douter de la fidélité de Henri; et, ce qui m'effraya tout autant, il paraissait l'approuver, ou tout au moins ne pas le blâmer.

« Elle est si laide! me disait-il.

« — Pourquoi lui a-t-il dit qu'il l'aimait?… répondis-je. Je ne connais pas les capitulations de conscience faites si bizarrement avec soi-même, selon la convenance du moment et du temps qu'il fait… Si la passion a pu être exprimée *une seule fois* par la bouche de cet homme, si l'oreille de la jeune fille a recueilli des paroles d'amour, il est chargé de la responsabilité du bonheur de sa vie. »

Junot ne me répondit pas, et Henri ne fut plus envoyé en courrier à Paris. La pauvre Marguerite pleurait, mais doucement, en silence... elle maigrissait... ses mains qui étaient des modèles de perfection, étaient effilées et menues. On voyait que la vie s'échappait de son enveloppe... toutefois la douleur la rongeait sans élever la voix; elle mourait d'un mal silencieux, mais terrible. Junot revint, alors il y eut en elle un changement qui parut être l'effet d'un philtre magique. Pendant un mois ses joues furent encore rosées, car la jeunesse se rattache à la vie de toute la puissance de ses forces, il faut qu'une tempête bien violente frappe et brise sa fleur... Pauvre Marguerite, comme elle pleurait!... mais si bien en accord avec cet amour de femme qui la conduisait à la tombe!... Ce fut alors que nous partîmes pour Pont. Arrivées au château, je m'aperçus, bien plus qu'à Paris du changement de la jeune fille... elle ne voulait pas descendre à l'office... elle était pâle et maigre... Un jour je la trouvai renversée sur son lit, pleurant à sanglots, et parlant à Dieu, en lui reprochant de la laisser vivre... Je sortis de la chambre, en disant que j'allais chercher le médecin de Madame, qui était dans la pièce voisine, auprès de madame de Saint-Pern... En un instant Marguerite fut à mes pieds... elle embrassait mes genoux avec une force convulsive...

« Oh non, madame!.. n'appelez pas le médecin... que peut-il me faire..? »

Je jetai les yeux sur elle... elle était à peine vêtue... Je l'avais surprise... Pauvre fille!... Tout son malheur me fut révélé dans un regard.

« Il t'épousera, mon enfant, lui dis-je en la relevant et la replaçant sur son lit.... il t'épousera, je te le promets. »

Elle secoua la tête, mais si tristement, qu'il y avait toute une certitude d'infortune dans ce mouvement si simple.

« Il ne m'épousera pas... dit-elle enfin, et moi j'en mourrai. »

Son désespoir si vrai, si profond, me brisait le cœur. J'écrivis le même soir à Junot, et je lui dis ce que j'avais découvert; il me répondit immédiatement. Il avait une ame ardente, une tête volcanisée, ainsi que l'ont dit bien des gens qui fléchissaient sous sa parole altière et sous son regard de feu; mais ce qu'on sait moins peut-être, c'est à quel point cette ame renfermait des sentimens d'honneur, et de cette probité sans laquelle la société ne serait qu'un repaire bien plus affreux que celui évité par le voyageur dans les sables brûlans de la Libye. Déshonorer une jeune fille... apposer sur son front un cachet d'infamie, donner le jour à un enfant dont l'état et le nom n'auront rien d'honorable, dont l'existence sera non-seulement précaire, mais entachée d'une sorte d'ignominie. Cette conduite était aux yeux de Junot celle *d'un malhonnéte homme.* Il était un fils de la révolution, de cette révolution dont les jeunes années furent si purement radieuses,

mais aussi bien exigeantes pour tout ce qui tenait à l'honneur. Alors rien n'était pardonné de tout ce qui pouvait le blesser. On citera des exemples partiels, des exceptions; elles confirment la règle. Junot, dans toute sa vie, n'a pas eu un seul reproche à se faire pour une faute de cette nature. Il a été peu scrupuleux peut-être pour ménager le repos des maris, mais je ne crois pas du tout que cela puisse être mis dans la même catégorie. Les femmes dont il fut aimé, bien plus qu'il ne les a aimées au reste, n'apprenaient pas l'amour de lui, et le nom bien connu de plusieurs d'entre elles vient à l'appui de ce que j'avance. Aussi avait-il, je le répète, le plus profond mépris pour un être qui aurait été assez lâche pour s'attaquer à un être sans défense. Je dirai tout à l'heure comment il envisageait la conduite d'un homme dans cette circonstance. Maintenant, je vais terminer l'histoire de Marguerite.

De retour à Paris, je demandai à Junot quelles étaient ses intentions.

« Avant de savoir ce que tu m'as écrit, me dit-il, je n'étais nullement porté pour le mariage, parce que Chapatte est vraiment laide, et que Henri est très joli garçon. Maintenant encore, je serais d'avis de dire non, parce que je vois qu'elle est bonne et qu'elle a du cœur, et que lui n'en a pas; mais il faut une réparation, et Henri la donnera. »

On le fit appeler, et on lui signifia qu'il fallait épouser. En apprenant que nous étions instruits, il ne put cacher sa colère.

« Elle m'avait promis le secret, dit-il en pâlissant ; elle s'en repentira.

« — Chapelle, lui dit son maître, pas une parole de plus, ou je te chasse. Épouse Marguerite, et rends-la heureuse si cela est possible. »

Depuis la veille, j'avais fait transporter Marguerite chez une sage-femme de la rue de la Ville-l'Evêque, où elle était soignée comme j'aurais pu l'être chez moi. J'aimais cette malheureuse fille, et il semblait que son malheur me la rendît plus chère encore. Deux jours après, elle accoucha d'une fille, après vingt-deux heures de tortures. Je fus aussitôt prévenue, et je fis à l'instant même avertir Henri. Il vint, et se jeta à mes pieds, pour me supplier de ne pas le contraindre d'épouser Marguerite.

« Si vous êtes assez bonne, madame, pour abandonner cette idée, monseigneur ne voudra pas m'y forcer.

« — Vous voulez dire si j'étais assez méchante, n'est-ce pas, Henri ! Allons, qu'il ne soit plus question d'opposition de votre part : choisissez entre votre renvoi et toute l'indignation de votre maître, ou bien ma protection et la sienne, et deux mille quatre cents francs d'appointemens pour vous et votre femme, et la dot déjà promise doublée en faveur du mariage. C'est à vous à dire *oui* ou *non*. »

Il murmura d'une voix sourde un *oui* presque inintelligible, et courut sans s'arrêter chez la sage-

femme, où était Marguerite avec son enfant qu'il ne connaissait pas encore. La jeune mère le tenait dans ses bras; elle était au troisième jour de sa couche, et avait la fièvre de lait. Henri monte rapidement, ouvre la porte avec fracas, et se plaçant devant le lit de l'accouchée :

« Je viens te dire que je t'épouse, dit-il à la pauvre jeune femme, qui, toute surprise de sa venue, était à la fois effrayée et joyeuse. Oui, je t'épouse, car monseigneur et madame m'ont dit que je serais *chassé* si je ne t'épousais pas... Il faut donc que je t'épouse... toi... toi... »

Et il frappait du pied en grinçant des dents.

« Henri, dit la jeune mère en lui présentant son enfant, ne soyez donc pas si dur pour moi... Bénissez votre fille... vous devez l'aimer, elle, la pauvre innocente... Tenez... embrassez-la. »

Et la pauvre fille tendait vers lui ses bras chargés de ce doux fardeau d'une première née !...

« Je n'aime pas plus ta fille que toi, lui répondit-il. Je ne t'aime pas... j'en aime une autre... Quant à toi !... »

Et il faisait un signe de menace avec le doigt.

« Henri !... » dit Marguerite en attachant sur le méchant homme un regard suppliant.

La sage-femme s'approcha de lui, et le tira par son habit; mais il fit un mouvement brusque, et se dégageant il s'approcha du lit :

« Voilà donc *notre* fille!... si elle te ressemblait!!!... oh, mon Dieu, oui !... J'en ai deux enfans, moi,

deux enfans, beaux comme leur mère... c'est eux que j'aime...

« — Henri !...

« — Quant à toi, on me force de t'épouser... eh bien ! tu seras ma femme ; mais à tous les momens de ta vie tu pleureras en larmes de sang le jour où le prêtre nous aura unis...

« — Henri !... » Et la malheureuse faisait entendre une sorte de gémissement rauque et sinistre... Ses yeux se voilaient, tous ses traits étaient bouleversés, et ses bras rapprochaient convulsivement son enfant de son sein.

« Veux-tu faire un marché ?... lui dit Henri ; je t'abandonne la dot que me donne monseigneur... prends tout... tu me donneras mon enfant... tu garderas tout l'argent ; et puis tu diras que c'est toi qui ne veux plus du mariage. »

Les bras de Marguerite s'ouvrirent, et son enfant roula sur son lit... ses yeux se tournèrent une dernière fois vers Henri... il fut effrayé... il l'appela... elle était morte.

J'ai gardé long-temps le souvenir de cette mort. Chapelle, déjà attaqué de la poitrine, plia depuis ce jour sous une main vengeresse ; il mourut un an justement après ce jour, ce même jour où il avait tué la jeune fille !... La justice de Dieu peut être tardive à frapper, mais son heure sonne.

Pour ne pas interrompre cette petite aventure, je n'ai pas parlé de Madame et de son château de Pont ; j'y reviens, car c'est une description à faire.

Je ne sais pas comment on a pu acheter à la mère du souverain de la France un château comme celui de Pont ; sans doute le bâtiment en était beau , mais c'était un monceau de belles pierres de taille , et je n'ai jamais vu que cela fût agréable pour se loger. Le château de Pont-sur-Seine, situé dans le département de l'Aube , à quatre lieues de Provins , à sept ou huit de Troies , n'a pour lui que sa position au bord de la Seine ; peut-être avant la révolution était-il une agréable habitation , parce qu'il avait probablement un parc , ou tout au moins quelques arbres dant l'ombrage procurait une possibilité de promenade ; mais à l'époque où Madame en devint propriétaire , il n'y avait autour du château , et même dans ses dépendances , qu'une seule allée d'arbres , encore fort courte , formée par des arbres à peine donnant de l'ombre , et que l'on appelait l'*Allée de la Glacière ;* de plus , on ne pouvait s'y promener que lorsque le soleil était couché. Tous les arbres du parc avaient été coupés à l'époque du bouleversement général , et comme il n'existe pas encore , malgré l'accroissement de toutes nos lumières , une possibilité de recréer aussi facilement qu'on abat , il s'ensuit qu'il faut attendre cent ans pour obtenir le même ombrage que vous venez de jeter à bas par le caprice d'un seul coup de coignée.

Ce château de Pont avait appartenu autrefois au prince Xavier de Saxe , au comte de Lusace. Il est près de Brienne , de ce Brienne où s'écoula la pre-

mière jeunesse de l'empereur. A-t-on voulu mettre sa mère en mesure de reconnaître par de fréquentes politesses envers madame de Brienne les bontés que cette dernière avait pour le jeune Napoléon? je n'en sais rien, mais je le croirais assez. Cependant, si tel a été le but de l'empereur, il a été mal rempli, non pas que Madame ait été mal pour madame de Brienne; mais leurs relations à toutes deux n'ont jamais été amicales. Madame de Brienne était une petite souveraine lorsqu'elle était dans son château d'une beauté vraiment royale. Madame y fut la première et la seconde année de son séjour à Pont. On l'y reçut avec une grande magnificence. Je ne sais pas pourquoi quelque satisfaite qu'elle parût de ces visites, Madame en revenait toujours avec de l'humeur. Je l'ai observée, et je suis certaine qu'elles lui déplaisaient. Pourquoi? je l'ignore, ou plutôt je le présume; tout cela venait de cette première époque où Napoléon obtint une bourse à Brienne; puis, de cette autre : lorsque M. Bonaparte le père écrivit au ministre de la guerre, pour solliciter une réversibilité de cette bourse en faveur de l'un de ses jeunes fils; tous ces souvenirs faisaient autant d'entraves à ce qu'il s'établît de la familiarité entre madame de Brienne et Madame. Elle avait la physionomie la plus dure et la plus désagréable que j'aie jamais vue, cette madame de Brienne. La première fois que je la rencontrai, je fus stupéfaite de son air demi-royal, et en tout de sa manière peu polie, pour ne pas dire un autre mot. C'était à Paris,

chez Madame. Je demandai à mes propres souvenirs, et puis à mes amis, sur quelle base madame de Brienne s'appuyait pour avoir une attitude insolente. J'étais trop jeune pour avoir conservé un souvenir positif des maux que le ministère de son beau-frère nous avait amenés, et c'était néanmoins là le point de départ. Cependant il eût mieux valu, pour lui et pour les siens, que jamais ni lui ni son frère n'eussent conduit les affaires de la France. Le comte de Brienne, qui fut ministre de la guerre, était un homme nul; mais le cardinal, tout en n'ayant aussi que de petits moyens, des vues incomplètes, formant des plans décousus, des projets désordonnés, avait une ambition de haute portée. Il vivait encore dans ce temps où les femmes pouvaient tout à la cour, et sa fortune en était une preuve. Du reste, s'il avait une réputation d'habileté, il la perdit dès son entrée dans les affaires. Ce fut lui qui, étant premier ministre, fit arrêter dans la grande chambre, pendant la nuit du 7 au 8 mai, les deux conseillers Desprémesnil et Goislard de Monsabert par un OFFICIER DE LA MAISON DU ROI!... Ce fut M. Vincent d'Agoult, qui, à la tête de *six cents Suisses,* fit ce coup d'état aussi peu politique qu'il était arbitraire. La suite de cette démarche, et de toutes celles que fit faire M. de Loménie au malheureux Louis XVI, fut de donner lieu à la première émeute que Paris ait eue dans la révolution; ce fut le 27 août, le lendemain de la retraite du cardinal de Brienne. Le peuple

brûla son effigie, dansa autour de son mannequin habillé en archevêque. Eh bien! l'on tira sur deux ou trois mille jeunes gens rassemblés sur la place de Grève ; le sang français coula par flots dès ces premiers jours de sinistre augure. C'était seulement en 88. Cependant, alors, l'horizon n'était pas encore à l'orage comme deux années après ; mais ce fut au nom de M. de Loménie, à la haine que le peuple lui portait (1), que la ville de Paris a dû de voir couler le sang pur et si généreux alors de ses braves enfans. En vérité, dans ces souvenirs-là, il n'y avait pas de quoi porter la tête aussi élevée.

Madame de Saint-Pern avait une maladie qui pouvait être facilement guérie, mais qui fut mal soignée. Au lieu de se mettre dans une voiture aussitôt que le frisson se fit sentir, elle céda aux instances de Madame, qui voulut qu'elle restât à Pont. L'intention de Madame était parfaite ; elle savait que madame de Saint-Pern n'était pas riche, et elle désirait lui épargner et la dépense d'un voyage et les frais d'une maladie. Le fait est que madame de Saint-Pern mourut après quinze jours de maladie. Je l'ai bien regrettée : c'était une femme bonne et essentiellement bonne, si malheureuse ensuite par toutes les affections qui font ordinairement le bonheur des femmes... Pauvre mère ! comme elle était

(1) Voyez le détail de cette aventure de la première insurrection de Paris, dans une brochure de moi, intitulée : *De la Liberté avant, pendant et après la Restauration.* Réponse à M. de Chateaubriand. Paris, mai 1831.

en peine de laisser ses enfans dans cette vie qu'elle avait trouvée si amère !

Il arriva à sa mort un petit événement qui doit être raconté, pour donner une idée de la vérité de tout ce qui se disait sur Madame. Le détail en est pénible ; mais il faut montrer comment il arrivait que souvent Madame a été accusée de choses qu'elle-même ignorait.

Il y avait auprès de Madame une ancienne femme de chambre appelée *Saveria*, qui, disait-elle, était autant que Madame, *la mère* de tous ses enfans. Cette femme, fort attachée à Madame et à la famille entière, était non pas l'ordre, mais bien l'avarice personnifiée : on en jugera par ce qu'elle fit lors de la mort de madame de Saint-Pern ; elle refusa de donner un drap pour lui rendre le dernier devoir. Ma femme de chambre, qui avait partagé avec les sœurs infirmières qui avaient été mises auprès de madame de Saint-Pern les soins qu'elles lui avaient donnés, vint tout en larmes me raconter ce qu'elle appelait une horreur, et elle n'avait pas tort. Madame de Brissac et moi tînmes conseil pour savoir si nous ne devions pas descendre auprès de Madame pour lui dénoncer une pareille infamie. M. de La Ville, ami fort intime de madame de Saint-Pern, était encore plus furieux que nous. Saveria fut appelée, et requise de donner ce qui lui était demandé. Elle voulut encore résister, en disant que madame de Saint-Pern *avait son linge ;* mais je la menaçai de descendre à l'instant même chez Madame, et

tout aussitôt elle fut docile. Eh bien ! que cela ait été conté, et voilà une belle et tragique histoire dans laquelle Madame joue un rôle affreux, tandis qu'elle ignorait le tout sans moi. Je connais une foule d'anecdotes dans le même genre, et où Madame (je puis l'affirmer sur ma conscience) est aussi innocente que dans celle-ci.

La vie que l'on menait à Pont était uniforme et triste, et pouvait être ennuyeuse pour une personne de mon âge. Cependant je dois faire observer ici que jamais, dans tout le cours de ma vie, je ne me suis ennuyée : cela peut paraître un peu exagéré, mais cela est. Si je suis seule, je me promène dans un monde qui était encore bien plus peuplé il y a trente ans qu'il ne l'est maintenant. Alors si j'étais avec des gens qui ne me convenaient pas, je me renfermais dans moi-même, et l'imagination chevauchait. Voilà ce qui souvent m'a fait passer pour insolente et vaine envers des gens bien bêtes, bien ennuyeux, desquels je prenais congé dès que je les connaissais, et je ne faisais plus acte de présence qu'en souriant par intervalle, en disant quelquefois : *Ah! oui... Certainement... Vous avez bien raison...* Et si par aventure l'ennuyeux avait tort, comme jamais personne ne sait et ne convient qu'il *a tort*, on est sûr de n'être pas troublé en disant : *Vous avez raison.*

Ceci est un avis que je soumets, au reste, à la sagacité des jeunes femmes et même des vieilles, qui sont assez malheureuses pour être souvent entou-

rées de gens qui ne leur conviennent pas. Retournons à Pont.

On s'y levait à l'heure qu'on voulait. On déjeûnait à onze heures et demie, c'est-à-dire midi : ce moment réunissait tout ce que renfermait le château. Cette année-là, il y avait M. et madame de Brissac, M. Guieu, secrétaire des commandemens, M. le comte de La Ville, le général Casabianca, M. Campi, homme d'esprit et de mérite, républicain de l'ancienne roche, et qui avait dans ses mœurs la rigidié spartiate; il ne buvait que de l'eau, et ne mangeait jamais de viande : on l'appelait *original*. Ce qu'il est, c'est un honnête homme avec beaucoup de capacité. Venaient ensuite madame la baronne de Fontanges et mademoiselle Delaunay, la lectrice, dont j'ai déjà tracé le portrait, et qui était d'une ressource bien agréable dans cette retraite presque morte au monde.

Nous eûmes une bonne fortune à laquelle j'étais loin de m'attendre : ce fut l'arrivée de *Gianni*. J'en avais entendu parler comme de l'improvisateur le plus habile que l'Italie possédât, et j'avais un grand désir de le connaître.

« Prenez garde à vous, madame Junot, » me dit Madame le jour de l'arrivée du poète... Et se penchant à mon oreille : « Êtes-vous enceinte ? » Je lui fis signe que non. « C'est qu'alors il faudrait prendre garde, car vous allez voir une espèce de monstre. »

Je vis en effet un homme prodigieusement laid.

Il était haut de quatre pieds, avait un buste énorme, et des bras avec lesquels il pouvait nouer et dénouer les cordons de ses souliers sans se baisser. Son buste avait de plus que la charpente ordinaire une énorme bosse par-derrière, une énorme bosse par-devant; des jambes à l'avenant, et un visage qui ne déparait rien de tout cela...

Une autre personne, qui vint en même temps que lui, contribua à l'agrément de la vie du château par sa bonté et sa politesse exquise, si elle n'apportait pas son contingent, comme Gianni : c'était le cardinal Fesch. J'ai rarement rencontré dans ma vie un homme plus doux, plus inoffensif et plus désireux de faire le bien. C'est le meilleur, le plus excellent des hommes. L'empereur a eu le tort de ne pas reconnaître le motif de sa conduite dans la défense qu'il fit de ses droits. Le cardinal Maury ensuite n'était pas en conscience un adversaire contre lequel il pût se battre... Mais, quoi qu'il en ait été plus tard, à Pont, où nous ne nous battions pas, il était d'un grand secours pour arranger les journées de manière à ce qu'elles s'écoulassent agréablement... Après déjeuner on faisait de la tapisserie, et très souvent Madame jouait pendant la grande chaleur. Ensuite on remontait chez soi, ou bien on allait se faire des visites, puis venait l'heure de la toilette ; on s'habillait, on dînait ; dans les grands jours de l'été, on montait en calèche, et l'on allait se promener sur le bord de la Seine, ou bien dans des bois du côté du Paraclet. Cette an-

cienne abbaye, si célèbre par Héloïse et Abeilard, était alors la propriété d'un homme qui, par sa façon de penser, de dire et de faire, n'était guère en harmonie avec ses prédécesseurs; cet homme était Monvel acteur et auteur en même temps... Gianni, tout-à-fait inspiré par ces souvenirs d'Héloïse, proposa une course au Paraclet : ce fut un assentiment général. Mais comme la course était assez longue et que nous étions nombreux, il fallut songer à la façon de cheminer.

« Eh bien! dit Gianni, allons tous à ânes.

« — Oui! oui! nous écriâmes-nous en chœur, allons à ânes! »

On fit requérir tous les porte-choux des environs, et au jour marqué, vingt ânes bien crottés, bien ébouriffés, attendaient dans la cour de Pont. Je ne me rappelle plus maintenant si madame de Brissac était de notre course; je n'ai gardé que le souvenir de la bosse de Gianni, vue entre les deux oreilles de mon âne; et, en vérité, cette bosse-là était une si belle bosse, qu'elle effaçait toutes les autres... Madame était en calèche. Il faisait le plus beau temps du monde, et ce fut avec un vrai plaisir que nous nous mîmes en route pour notre pèlerinage; mais il faut croire que mon âne n'était pas du même avis. Il avait pour fonction habituelle de charrier, je crois, le fumier de la cour des écuries au potager; il ne voulut pas entendre à un autre chemin; il ne se reconnaissait plus sur la grande route, et fit un train de désespéré lorsque je le voulus contraindre d'y

marcher... Enfin nous nous brouillâmes tellement, qu'il se sépara de moi, et la lutte se termina tout à sa gloire. Gianni était à vingt pas de moi. Aussitôt qu'il me vit à terre, au lieu de descendre de son porte-choux, ou plutôt de son *porte-bosse*, le vilain homme se mit à me regarder quelques secondes, puis il s'écria :

Laura d'un asino in giù caddè:
Perchè per gli asini LAURO *non è.*

On sait que Pétrarque a souvent employé le nom de *Laura* pour *alloro*, ou *lauro*.

Ho perduto il verde Lauro
Ch'er'al mio fianco alta colona.

Quoique je fusse tout étourdie de ma chute, je ne pus m'empêcher de rire en voyant ce grotesque personnage pérorer sur son âne, qui, bien meilleure personne que le mien, ne bougeait pas pendant son improvisation ; mais le fait est que j'étais moulue, et que la traîtresse de bête m'avait rompu les membres. Madame, qui arriva sur le théâtre de ma malencontre, ne voulut pas me permettre de remonter sur mon âne, ni de continuer ma pormenade ; elle me prit dans sa calèche, et nous retournâmes au château, où l'on me saigna, car la tête avait porté sur une pierre. Madame fut pour moi d'une bonté maternelle dans cette circonstance : mais pourquoi dirai-je dans cette circonstance ? elle fut toujours ainsi ; et lorsque cela n'a pas été de même, ce qui du reste a été fort rare, la faute en

fut toujours à moi. Elle fit écrire à Junot, lui annonça mon accident, et en même temps lui défendit toute inquiétude ; elle fit ce que ma mère aurait fait.

Lorsque mon mois de service fut terminé, je demandai à Madame la permission de retourner auprès de Junot ; ma maison me réclamait : depuis qu'il avait été nommé gouverneur de Paris il n'avait reçu qu'une fois, et encore sans la cérémonie convenable. Il me fallait être chez moi ; elle le comprit à merveille, et je partis le lendemain, emmenant avec moi madame de Brissac, qui, pour la première fois de sa vie, se séparait de son mari pour quelques jours : mais je ne savais pas à quoi je m'engageais en la prenant avec moi dans ma voiture ; la veille de mon départ M. de Cossé m'avait bien dit :

« Permettez-moi de vous demander d'aller *un peu moins vite* à cause de madame de Brissac ; elle est un peu peureuse en voiture, et je vous aurais une grande obligation de vouloir bien ne pas laisser galoper *vos chevaux*.

« — MES CHEVAUX sont ceux de la poste, d'abord, lui répondis-je, et je ne crois pas qu'ils aient le goût de galoper ; mais soyez en repos pour madame votre femme, je vous en réponds. »

Tout cela se disait entre nous trois, dans un coin du billard, tandis que madame de Brissac, presque sur les genoux de son mari, un de ses bras passés autour de son cou, lui disait les plus grandes douceurs du monde ; c'était un spectacle vraiment curieux à voir.

Mais quelque prévenue que j'eusse été, il ne pou-

vait rien y avoir de prévu pour ce qui devait se passer. Comme nous partîmes le matin, je fus joindre ma voiture dans la cour des écuries, et nous en sortîmes au pas ; mais une fois sur la route, les postillons prirent le galop, malgré l'injonction que je leur avais faite, parce qu'un postillon croit que vous voulez rire quand vous lui demandez d'aller doucement. Tout-à-coup, au premier tour de roue, je sens quelque chose de crochu qui m'attrape le bras, qui m'attrape autre chose ; c'était madame de Cossé qui se cramponnait à moi en criant miséricorde. Je la crus folle ; mais ce que le mari m'avait dit de sa peur me revint à l'esprit ; et je me mis à rire, en tâchant toutefois de lui faire quitter prise, car elle me faisait un mal affreux.

« Ah ça, lui dis-je, asseyez-vous (elle était debout dans la voiture, et, comme elle était excessivement petite, sa tête n'arrivait même pas à l'impériale) ; asseyez-vous donc, il est impossible que vous fassiez vingt lieues de cette manière. »

Et un cahot la jetait sur moi. Je la prenais, je l'asseyais malgré elle ; puis venait un nouveau cahot ; alors elle s'agrippait à moi de plus belle, elle me pinçait, c'était comme une folie. Elle me fit rire d'abord ; puis la chose se prolongeant, je sentis à mes bras, à mes épaules, même à mes jambes, que les siennes travaillaient, des douleurs assez vives pour m'ôter l'envie de plaisanter. Je me fâchai ; mais j'avais affaire à un enfant n'entendant aucune raison. Il me fallut supporter ses cris, ou

bien me résoudre à aller au pas ; je préférai encore entendre ses doléances et aller bon train. Je voulais arriver pour dîner à Paris , et avec l'allure que demandait madame de Cossé nous aurions mis trois jours au voyage. Nous descendîmes enfin chez moi, où elle avait bien voulu accepter à dîner ; je fus enchantée de lui faire les honneurs de ma table , mais je jurai que jamais on ne me reprendrait à faire un voyage en voiture avec elle.

« Eh bien ! madame la *gouverneuse* , vous vous laissez donc tomber du haut d'un âne ? » me dit l'empereur lorsque je fus aux Tuileries.

Il savait tout. Ce n'était certes pas une enquête personnelle de moi-même qui lui avait appris que j'étais tombée d'un âne ; mais cela prouvait qu'il savait jour par jour ce qui se passait chez sa mère.

En arrivant à Paris , j'appris des nouvelles qui m'étonnèrent. Je dis que *je les appris* à Paris , parce que , à Pont , Madame avait établi pour règle que jamais on ne devait parler de politique. Aussi ce fut à Paris que j'appris que la Russie refusait de ratifier les préliminaires de paix , entre elle et la France , signés à Paris le 20 juillet ; la notification à la diète de Ratisbonne , faite le 1er août , du traité du 12 juillet , qui déclarait la séparation du corps germanique de l'empire d'Autriche , et reconnaissait que l'empereur Napoléon était le protecteur de la confédération du Rhin. Quatorze princes allemands y donnaient leur accession. Une nouvelle diète , siégeant à Francfort-sur-le-Mein ,

devait traiter des intérêts des états confédérés ; elle devait être formée de deux colléges, celui des rois et celui des princes. Dans les six années qui suivirent, cette confédération s'augmenta de tous les princes allemands, à l'exception de l'Autriche, de la Prusse, des ducs de Brunswick, d'Oldenbourg, du roi de Suède comme duc de Poméranie, et le roi de Danemarck comme duc de Holstein. En même temps on fit renoncer l'empereur François II au titre d'empereur d'Allemagne : il prit le nom d'empereur héréditaire d'Autriche, sous le nom de François Ier. C'est de cette manière que finit l'empire germanique, appelé en style diplomatique *le saint empire romain*. Il est à remarquer pour ceux qui aiment à faire des rapprochemens, que ce fut précisément *mille six ans* après que Charlemagne fut couronné par le pape Léon III.

Les contingens de la confédération furent ainsi fixés : la France, deux cent mille hommes ; la Bavière, trente mille ; le Wurtemberg, douze mille ; Bade, huit mille ; en tout, deux cent soixante-trois mille hommes. La Russie fut alarmée, et peut-être avec raison, de cette exécution d'un projet dès long-temps formé par Henri IV, mais dont, à cette époque, l'Autriche et l'Espagne étaient les seules causes. La Russie savait que les temps étaient changés, et que maintenant la France pouvait lui demander compte de sa politique tout aussi envahissante dans son humeur, tout aussi orgueilleuse dans ses prétentions. Ce moment de l'histoire de l'Europe est bien cu-

rieux à observer pour celui qui veut étudier le *cœur* et l'*esprit* des nations. La Russie joue un jeu bien remarquable dans cette période. Son habileté, là comme après Erfurt, est digne d'éloge comme talent, si on ne peut l'estimer comme probité. Ayant à venger sa défaite à Austerlitz, empressée de rompre un traité de paix imposé par le vainqueur, la Russie ne pouvait cependant encore lever sa bannière, et pousser le cri de guerre : il fallait armer, et il le fallait faire sans que la France pût s'y opposer. Ce fut alors qu'on vit se réveiller dans le cabinet russe le génie cauteleux de Betuscheff et de quelques autres diplomates, maîtres et élèves de Catherine II. Le général Clarke *fut joué* quand il croyait jouer l'envoyé russe, et cette comédie diplomatique, que tous deux donnèrent à la grande joie du reste de l'Europe, la France néanmoins exceptée, car en disant la France, j'entends l'empereur, fut une des causes, à ce que je puis croire, de beaucoup d'événemens postérieurs qui auraient eu une autre direction.

Je recevais alors très souvent des lettres de Russie. L'empereur, qui savait TOUT à un degré que je puis à peine concevoir même maintenant que je connais les fils qui faisaient mouvoir toutes ses machines, me demandait quelquefois en plaisantant des nouvelles de Pétersbourg ou de Moscou.

« Votre Majesté me permet-elle de lui dire les propres expressions d'une lettre reçue de Moscou avant-hier même ?

« — Oui, certainement.

« — Eh bien, sire, les Russes prétendent que si l'empereur Alexandre veut les conduire seulement sur la Vistule, ils seront à Paris dans deux mois. » L'empereur me regarda avec une expression impossible à rendre, puis il me dit, en parlant lentement :

« Et vous avec reçu une lettre de Russie dans laquelle on vous dit une pareille sottise ! Mais vous êtes donc en correspondance avec des fous?

« — Non pas, sire. Celui qui m'écrit ce que j'ai l'honneur de dire à Votre Majesté est le comte Novosiloff, correspondant de l'Institut de France, et l'un des savans les plus distingués de l'Europe. » Le lendemain le général Duroc vint chez moi, et me demanda pourquoi j'avais dit cela à l'empereur. Mais parce qu'en effet cette lettre est arrivée de Russie.

« — Oui, mais pas à vous, bien certainement ; car je suis certain que vous ne vous occupez pas de politique ; cela vous ennuierait d'abord, et puis déplairait prodigieusement à l'empereur.

« — Ce que vous avez dit de plus vrai dans votre beau discours, c'est que cela *m'ennuierait* ; car, si la chose me plaisait, je ne vois pas pourquoi je ne recevrais pas de lettres *politiques* de Moscou, comme j'en reçois qui me parlent de bals et de fêtes. Mais, pour vous rassurer, je vous dirai que la lettre dont j'ai parlé a été effectivement écrite de Moscou ; seulement elle ne m'est pas adressée, mais

bien à mon ami Millin. Ce n'est pas, comme vous le savez, la première fois, et je vous ai déjà parlé de cette correspondance, moitié savante, moitié grondeuse en politique. Au surplus, j'ai lu la lettre : elle est exactement comme je vous l'ai dit. »

Le résultat de mon bavardage fut une enquête fort désagréable pour mon pauvre ami Millin. On lui demanda une foule d'explications qui le désolèrent, parce qu'il était le plus pacifique et le plus discret des hommes, et qu'il craignit que ses amis de Moscou ne fussent inquiétés, non pas sérieusement, mais au moins assez pour lui en vouloir. Je lui avouai mon tort; il me le pardonna, parce qu'il m'aimait tendrement : affection que je lui rendais avec un entier retour.

CHAPITRE VII.

M. Millin. — Son portrait. — L'homme de bien et les *plumes de Paon*. — Le prince Louis, roi de Hollande. — Le jeune prince et la fable. — *Les grenouilles qui demandent un roi*. — Belle conduite du prince Louis. — Jérôme Bonaparte. — Mademoiselle Patterson. — Portraits de plusieurs personnes de la cour impériale.— Mot du comte Louis de Narbonne. — L'homme à la grande bouche. — Joseph Bonaparte. — Départ pour Naples.— Portrait du prince. — La reine Julie. — Son portrait. — Le roi de Morfontaine. — Madame Murat. — Son portrait. — Sa cour. — Madame Adélaide de La Grange. — Madame Lambert. — Madame de Beauharnais. — M. et madame de Cambyse. — *Le roi et la reine de Perse*. — MM. de La Grange. — M. d'Aligre. — Projet de mariage. — Histoire d'un vieil émigré. — Le râtelier et les 100 guinées. — Talma, dentiste.

M. Millin, que tout Paris a connu et aimé, était l'un des amis les plus intimes de mon *intimité*; c'était le plus doux, le meilleur des hommes. D'une instruction profonde dans la science numismatique, il a laissé plusieurs ouvrages qui seront à jamais sur les rayons des bibliothèques savantes, et son talent comme antiquaire sera toujours apprécié à sa juste valeur. Depuis vingt ans il est à la mode de porter le marteau sur toutes les réputations, de tout démolir et de tout abattre. Je sais

bien que M. Millin avait un peu de cette légèreté de notre esprit français dans les choses sérieuses ; mais la science n'en souffrait pas. Il était consciencieux, même dans ses descriptions d'antiquités, et souvent j'ai appris avec lui ce que jamais je n'aurais su avec un savant hérissé de savoir sans grâce.

M. Millin était bon ami, bon fils et bon frère. Ses qualités lui ont été reconnues par tous ceux qui ont vécu avec lui dans l'intimité même ordinaire de la société. Il m'était bien dévoué, et je me plais à rendre ici justice à sa mémoire. *C'était un homme de bien,* — et certes dans ces trois mots je crois comprendre le plus bel éloge d'un homme.

D'après ce que je viens de dire, on conçoit que je fus aux regrets d'avoir été si prompte à me vanter d'un fait dont il n'y avait pas grande gloire à retirer pour moi, et dont je prenais les plumes de paon, en admettant qu'il y en eût. Je voyais Millin tous les jours de la vie, et je le répète, je fus très fâchée de cette histoire bien ridicule de ma part.

J'ai déjà dit, je crois, que le prince Louis Bonaparte avait été choisi par la Hollande pour être roi de cette terre de marécage. Comme il faut que les Français rient de tout, même de ce qui est honorable pour eux, et certes la chose l'était assez, puisque la Hollande venait nous demander un chef, il courut une plaisanterie qui donna de l'humeur

à l'empereur. Il n'aimait pas ces sortes de *jeux* avec le pouvoir ; il prétendait, peut-être avec raison au reste, que du moment où nous raillons ceux qui nous gouvernent, nous les méprisons. Je l'ai entendu bien souvent parler dans ce sens, et je ne puis guère admettre qu'il eût tort.

La Hollande s'exprima par l'organe de ses envoyés. La cour était alors à Saint-Cloud. L'empereur reçut la députation avec une joie qui n'était pas feinte. Il aimait, je crois, le prince Louis plus qu'aucun de ses frères, Joseph excepté ; il avait une tendresse paternelle pour la princesse Louis et pour ses enfans. Une couronne aussi belle que celle de la Hollande était une belle preuve de cette tendresse à offrir à son frère et à sa belle-sœur. Il ne comprenait pas beaucoup un système de résistance à ses volontés ; il comptait sur une obéissance absolue, et trouvait que le bonheur de tous était engagé dans l'exigence qu'il mettait à se faire obéir ; mais il trouva dans ses frères une résistance opiniâtre motivée par l'honneur et leur conscience qui lui donna la mesure de l'honneur des siens. La conduite de Louis Bonaparte en Hollande est digne de tout éloge (1).

(1) Je croirais faire injure à une illustre infortune si je mettais autrement que dans une note mon excessive indignation contre des biographies infâmes et fausses ; mais je souffrirais trop si je ne disais pas que jamais il n'y eut un mot de prononcé, une action de faite qui pût légitimer une semblable infamie. Honte éternelle sur la main qui a pu tracer de pareilles horreurs !

Le jour où les députés furent admis à l'audience de l'empereur, il les reçut, comme je l'ai dit plus haut, avec une grande bienveillance ; et, pour la leur témoigner d'une manière plus marquante, il fit venir le jeune prince Louis Napoléon, le présenta à la députation, et lui dit d'être aimable pour ceux qui venaient demander à son père de les gouverner. Pour être aimable comme prince quand on a cinq ans, on ne peut que réciter des fables ou des vers, ou telle autre chose qui fasse le même effet : des courtisans n'y regardent pas de si près. Le jeune prince (*dit-on*) ne se fit pas prier, et déclama aussitôt la fable des *Grenouilles qui demandent un roi*.

Une chose assez bizarre, c'est que je n'ai jamais pu savoir si le fait était vrai. Je vis l'empereur de si mauvaise humeur de cette plaisanterie, que je n'osai pas prendre des informations plus précises. Je connaissais bien les personnes attachées au service des jeunes princes, mais point assez pour m'enquérir d'une pareille histoire. Tout ce que je sais, c'est que l'affaire fut long-temps regardée comme véritable ; et pour dire la vérité, elle eût été bien comique.

Lorsque nous en serons à la courageuse résistance du prince Louis quand il voulut faire respecter l'indépendance de la Hollande, je serai heureuse de penser que je rends une justice vraie à un ami de ma mère ainsi que de tous les miens. Le prince Louis était un homme vertueux, intègre

même et ne connaissant que son devoir. Voilà comme il faut toujours se le représenter.

Ma prédiction s'était réalisée relativement à Jérôme : il avait aussi voulu comme les autres goûter de la douceur du pouvoir, et il avait même *renié* avant que le coq eût chanté. Il était *altesse impériale et royale* ; il avait des chambellans, des écuyers, des pages, et la pauvre mademoiselle Patterson, dont j'avais tant admiré le charmant visage, était délaissée, tandis que son souvenir n'occupait pas du tout, ou du moins fort peu, son étourdi de mari.

« Que t'avais-je dit? » observai-je à Junot la première fois que nous vîmes le prince Jérôme en habit de cour.

Du reste je crois qu'il existe peu de femmes qui égalent en perfection celle qu'il a maintenant. J'arriverai incessamment au moment où je l'ai connue, et, de même que pour son beau-frère, je serai heureuse d'avoir un tel portrait à tracer.

J'ai parlé dans les volumes précédens de beaucoup de personnes dont les noms connus ont fixé l'attention de tous ceux qui lisent ces Mémoires ; mais je n'ai pu que tracer une esquisse bien légère, un trait au crayon, de leur individu physique et moral ; toutes ces personnes cependant formaient la cour impériale, et il est important pour que le tableau que j'en trace soit fidèle, que les détails qui leur sont propres, en mal comme en bien, soient mis au jour. Je sais que je me ferai des en-

nemis, parce ce que ceux même dont je dirai du bien n'en trouveront pas assez, et voudront des louanges là où je ne donnerai qu'une simple approbation, et la bossue trouvera étrange que je ne réponde pas comme M. de Narbonne : Elle est, ma foi, grande et bien faite.

J'ai été long-temps assez niaise pour m'affecter de cette crainte d'être désobligeante envers quelques personnes qui l'avaient été pour moi et mes amis ; mais j'en ai appelé comme de grand abus : il n'en était ni plus ni moins. Tel fait, parce qu'il ne louait pas assez un père ou un grand-père, n'était pas vrai : je l'avais inventé ; — une femme qui n'avait peut-être jamais donné deux jours de bonheur à son mari pendant toute sa vie, se réveillait pour trouver étrange que je l'eusse appelé comme lui-même se nommait ; — une autre réclamait pour une rivale : il est vrai que la rivale était bossue, outrageusement laide, et que la réclamante est encore jolie, agréable et heureuse, tandis que l'autre, avec sa bosse et son laid visage, est enterrée depuis vingt-cinq ans. J'ai la plus curieuse des collections dans un tiroir bien fermé, bien soigné, car je serais au désespoir de perdre ces lettres-là : il y en a de plaisantes. — L'une entre autres prétend que mes Mémoires ne valent rien, parce que j'ai dit qu'un homme avait une grande bouche : c'est un fait. Il est du reste un galant homme : je le reconnais pour tel ; mais il avait, il a même encore une grande bouche ; qu'y

puis-je, moi? rien du tout. Je reconnaîtrai, si l'on veut, que cela ne vient pas de famille; que sa nourrice l'a peut-être laissé trop crier; mais dire que sa bouche n'était pas immense, en conscience, je ne le puis pas. Qu'aurait donc fait le réclamant si j'eusse attaqué la probité, l'honneur de son parent? En vérité, c'est une comique histoire que celle de la vie!

J'ai déjà parlé du départ du prince Joseph pour Naples, où maintenant il était roi. Je n'ai pas encore dépeint cet intérieur du frère aîné de Napoléon, de celui enfin qui eût été le chef de la famille Bonaparte, si le grand homme ne fût venu le déplacer.

Joseph Bonaparte est né en Corse comme tous ses frères; mais, moins qu'aucun des Corses que j'ai connus, il n'a d'accent en parlant français. Il est difficile de voir une plus jolie figure : c'est celle de la princesse Borghèse avec cette expression mâle que doit avoir la physionomie d'un homme. Son sourire est celui de l'empereur, fin, spirituel, et peut-être plus doux, ce qui doit être, parce que son ame est parfaitement sereine et son cœur excellent. Lancé dans le monde à une époque où triomphaient tous les désordres, où la bassesse et l'impudence parvenaient au pouvoir, ses premiers pas furent marqués par des actes d'humanité et de bienfaisance qui donnèrent des espérances que la suite de sa vie a justifiées. Il est fort instruit, non-seulement dans notre littérature, mais dans la lit-

térature italienne et anglaise ; ses études, d'abord sérieusement faites, furent continuées bien au-delà du terme prescrit par l'usage. Il aime la lecture, la poésie, les belles lettres ; il aime à s'entourer de savans et de littérateurs. Son intérieur était même, sous ce rapport, plus agréable que celui de Lucien, quoiqu'il ne fît pas lui-même de vers comme son frère ; à cet égard, je ne prononce pas pour dire s'il a eu tort ou raison. Enfin le roi Joseph est un homme que, dans tous les temps, dans tous les pays, on sera content de rencontrer, heureux de connaître et fier d'avoir pour ami.

On a dit de lui que son caractère était faible, c'est faux. Il a de la douceur dans l'ame, de la bonté dans le cœur, de la clémence, une grande justesse de jugement. Ces qualités ne pouvaient lui être que nuisibles, excepté la dernière, au milieu d'un pays révolté où il était appelé à régner à l'aide de la force et de la contrainte. Néanmoins sa conduite fut admirable pendant son malheureux règne en Espagne. La position des frères de Napoléon a toujours été pénible aussitôt qu'il les a placés sur un trône : il en voulait faire des souverains, et il exigeait d'eux une soumission de préfet ; cela ne pouvait aller. Il trouva dans ses frères, au reste, une résistance que quelques-uns d'entre eux ont noblement illustrée. Le prince de Canino est le premier. Il publia très haut que ses affections étaient libres et devaient l'être ; il fut noblement fidèle à la foi conjugale. Je ne prétends pas ici trouver re-

marquable une action d'honnête homme ; mais, en l'admettant en opposition avec les séductions offertes pour faire faillir, je crois que peut-être quelques-uns de ceux qui trouvent la chose fort simple éprouveraient au moins la tentation d'essayer de la douceur de trahir. Le prince Louis eut aussi une noble conduite : la Hollande en garde encore le souvenir. C'est une glorieuse auréole que celle que produit l'amour d'un peuple sur lequel on ne règne plus ; il n'y a pas le prestige du pouvoir qui distribue les récompenses. Le roi déchu est même plus dangereux à aimer qu'un simple étranger, car le remplaçant ou le successeur demande compte avec jalousie d'un sentiment qui lui semble dû.

Le roi Joseph ne partit de France qu'avec un grand regret. J'ai déjà dit qu'il suppliait son frère de ne le pas faire roi :

« Laissez-moi régner à Morfontaine, » lui demandait-il.

Je l'ai vu à Morfontaine ; c'est là qu'il était facile de juger de sa philosophie douce et aimable et de sa haute bonté. Il était bon père, bon mari même, malgré tout ce qu'on lui a reproché ; bon ami, fidèle, n'oubliant pas les anciens jours, et s'y reportant lui-même avec une grâce toute parfaite. Je vis à quel degré il portait cette religion des affections de la jeunesse dans un voyage que nous fîmes à Morfontaine, avec mon frère, M. de Permon, avec lequel il avait été intimement lié en 93 et en 94. J'ai encore des lettres de lui de cette époque adres-

sées à ma mère et à mon frère : eh bien ! sa conduite étant prince impérial était celle de l'homme qui avait écrit ces lettres. Le roi Joseph est un homme vertueux, bon et d'une capacité étendue, et d'autant meilleure, qu'elle a pour base des sentimens vertueux. Je rapporterai des faits de sa conduite personnelle en Espagne lors de cette guerre désastreuse, entreprise bien plus pour satisfaire la volonté de l'empereur que pour se placer sur un trône dont il ne voulait pas, et ces faits donneraient la mesure de son honneur et de ce qu'il vaut, si on ne l'avait déjà.

Quel est le malheureux de Paris qui ne connaît pas le nom de la princesse Joseph, de la reine d'Espagne ? Tous ceux qui vivaient lors de son séjour à Paris et qui existent encore, ont bien sûrement conservé le souvenir de cet ange de bonté, de vertus, de cette femme dont l'ame renferme toutes les perfections. Sans être belle, elle est charmante, parce qu'elle s'est soustraite à cette vieille loi qui enchaîne une femme à la condition d'être belle parce qu'elle est femme, et qu'elle l'a remplacée par l'obligation d'être bonne, charitable, et parfaitement indulgente à tous les torts. Aucune pratique de vertu douce et paisible ne lui est étrangère. Vouée à la retraite par goût et par devoir, elle ne croyait pas qu'une mère pût déléguer son autorité à une étrangère pour développer dans le cœur d'une jeune fille les vertus qui doivent un jour être celles d'un mère de famille. La qualité

de souveraine qui devait s'y joindre n'était, selon elle, qu'un titre de plus à sa sollicitude envers ses enfans.

« Je réponds d'elles aux sujets qu'elles auront un jour sous leur domination, disait-elle. Le sceptre est lourd dans des mains robustes, que de peine des mains débiles n'auraient-elles pas à le porter, si nous ne leur donnons pas une force étrangère que la vertu seule peut apporter ! »

La reine Julie (on l'appelait ainsi pour la reconnaître avec la reine d'Espagne Maria-Luisa, femme de Charles IV) est une des femmes dont j'admire le plus le caractère. Combien de romans ont présenté des personnages fictifs avec une perfection générale qui semblait narguer l'*imperfection* humaine et la méchante organisation de notre être : eh bien ! elle a dû être connue de quelque auteur devant lequel elle aura posé. Je l'ai bien étudiée, je l'ai vue long-temps dans l'intimité de l'amitié, je l'ai vue plus tard entourée d'une lueur de pouvoir qui devait la changer à mes yeux, et qui, tout au contraire, me la montrait dans le miroir de vérité toujours aussi parfaite. Elle sentait bien l'importance de l'art de commander : rejetant tous les genres d'éclat, elle aimait au contraire à s'envelopper de sa modestie; elle ne voulait de parure et d'éclat ni dans ses actions ni dans ses habits. Toujours simplement mise, elle ne portait de pierreries que ce qui était absolument nécessaire à la convenance de son rang. L'empereur

avait une profonde estime et un tendre attachement pour elle. Quant à son mari, il la vénère et l'aime chèrement. Il a eu une vie un peu orageuse comme homme de plaisir, mais sa loyauté naturelle a toujours été comme une barrière entre lui et tout procédé blessant au cœur envers la reine sa femme. Il l'aimait comme une amie, comme la mère de ses filles; et je suis convaincue qu'aujourd'hui, aux derniers jours de cette époque de la vie qu'on appelle encore la saison de plaire, si les deux époux se retrouvaient l'un près de l'autre, ils seraient aussi heureux que des ménages couronnés dont on vante le bonheur en vers comme en prose.

Lorsque la reine Julie partit pour Naples, ce fut une douleur pour Madame-mère, qui l'aimait plus qu'aucune de ses autres belles-filles, depuis la mort de madame Lucien : Madame n'aimait pas l'impératrice Joséphine; et cependant, pour dire la vérité, l'impératrice Joséphine était fort bien pour elle depuis le couronnement; soit que le bonheur l'eût rendue plus aimante envers ceux qui avaient au fait comploté sa ruine, soit que l'empereur le lui eût ordonné, nous vîmes une grande différence dans la conduite de l'impératrice envers Madame; mais ces soins, tout de politesse et de calcul, ne pouvaient remplacer une amitié toute filiale et toute maternelle; souvent en pensant à la reine Julie, au bien répandu par ses mains, à ce concours de louanges et de bénédictions qui en-

touraient son nom, je me prenais à la regretter vivement, et ne pouvais m'empêcher de rappeler ce que fait dire Milton à Adam lorsqu'il s'entretient d'Ève avec l'ange :

« Quand je l'envisage, elle semble si parfaite,
« si remplie de la connaissance de ses droits, que
« ce qu'elle veut faire ou dire paraît le plus sage,
« le plus vertueux et le meilleur. La science se
« découvre en sa présence. . . . .
« l'autorité et la raison l'accompagnent, comme
« si elle eût été dans les idées de Dieu indépen-
« damment de moi pour être la première, etc. »

A cette époque la cour impériale fut considérablement diminuée par l'absence des princesses et des deux frères de l'empereur : la princesse Borghèse toujours malade, toujours dans des soins de santé qu'elle ne se donnait pas même le soin de cacher, bien qu'ils ne fussent guère élégans, ne pouvait soutenir l'éclat de la cour : c'était donc à la princesse Caroline que cette charge était demeurée. J'ai parlé d'elle comme de madame Murat, comme altesse impériale, il me reste à la peindre maintenant comme princesse souveraine ; c'est une nouvelle attitude, une nouvelle pose pour laquelle il faut d'autres crayons et d'autres couleurs.

J'ai déjà dit plusieurs fois dans ces Mémoires que j'avais été fort intimement liée avec madame Murat lorsqu'elle n'était encore que Caroline Bonaparte ; je l'étais moins cependant qu'avec Laure de Caseaux, en qui ma confiance était entière, et dont

l'esprit, les talens et les goûts étaient bien plus en harmonie avec les miens, que Caroline, qui ne s'occupait jamais, si ce n'est de donner à tort et à travers quelques coups de crayon sur du papier blanc; et l'on appelait cela un dessin. J'ai parlé de sa personne; elle demeura la même lorsqu'elle fut grande-duchesse de Berg, de ce qu'elle était étant madame Murat; seulement elle devint différente au moral, et fut princesse tout entière; parlant beaucoup d'elle-même et de sa personne avec une grande considération, et un ricanement pour celle des autres, qui souvent persuadait, en vérité, bien des gens. Sa décision sur toutes les matières était intarissable; elle avait des grâces sans maintien, et de la beauté sans agrément; et je ne sais comment tout cela se casait sur son visage; son esprit était tout naturel, sans aucune culture, aucune instruction; étant enfant on lui reconnut de la vivacité, de la gentillesse; et comme elle parvint à la première jeunesse dans un moment où son frère, général en chef de l'armée d'Italie, attirait déjà des flatteurs autour de l'étoile de sa famille, elle fut entourée de flatteurs: et comme il faut être bon philosophe pour prévenir dans les enfans le germe des vices, et même des défauts, ils éclorent tout à leur aise, malgré la bonne volonté de madame Campan, chez laquelle elle fut en pension pendant deux ans; mais si madame Campan était une femme d'un mérite supérieur, elle avait le grand défaut de ne vouloir contraindre en rien

les jeunes filles riches et appartenant à des familles puissantes, qui étaient en pension chez elle; les mères font les seules éducations remarquables que l'on puisse citer; quant à toutes les jeunes personnes élevées chez elle, toutes sont vivantes encore, et l'on en peut juger (1).

C'était donc sur la cour de la princesse Caroline, ou de la *grande-duchesse de Berg*, comme elle aimait qu'on l'appelât, que reposait l'espoir joyeux de la grande cour. La princesse occupait alors le beau palais de l'Élysée, où elle commençait à recevoir *en princesse*, malgré le ricanement, mais on s'y était accoutumé. Sa maison était formée de plusieurs personnes dont quelques-unes auraient été mieux placées, pour elles et pour quelques autres, en un autre lieu.

J'ai déjà parlé de madame Lambert; c'est une jolie femme dans l'acception la plus positive du mot; elle est petite, mais toute sa personne est bien proportionnée: elle a de grands yeux admirablement beaux, de petites mains blanches et adroites qui peignent le paysage comme Watelet et jouent du piano comme Hertz, une petite bouche avec laquelle elle parle comme la personne la plus spirituelle parce qu'elle l'est en effet; et puis gracieuse et gentille!... J'aime bien madame Lambert. Son mari a été l'un des administrateurs les plus distingués de l'armée; il était autrefois l'ami de mon père.

(1) J'ai déjà dit que ses trois nièces étaient une exception.

Madame de Bauharnais, femme du sénateur et cousine de l'impératrice Joséphine, était une bonne et excellente personne, polie, et se mêlant fort peu, ou même pas du tout, des affaires de l'intérieur de la princesse; il y a eu une époque dans ma vie où je lui ai porté de la reconnaissance. —Mademoiselle Adélaïde de La Grange, qu'on appelait *madame de La Grange*, en sa qualité de fille majeure, était une femme d'esprit; son esprit m'aurait plu, et je me sentais même portée à causer avec elle; mais son esprit s'occupait trop de l'application du frivole au sérieux, pour faire de cette union une sorte d'arrangement qui pouvait être admirable pour l'avenir de la princesse, mais qui ne me semblait pas convenir beaucoup au mien; tout cela, sans m'éloigner d'elle, m'empècha de m'en rapprocher. Elle avait dû être belle dans sa jeunesse, mais déjà à cette époque elle était ce qu'on appelle une vieille fille, et l'on disait : *Elle a été jolie*... Elle était sœur des trois messieurs de La Grange dont l'un a commandé les mousquetaires gris ou noirs, je ne sais lesquels, et dont la femme était mademoiselle Hall, fille d'un peintre et veuve du malheureux Sulot, assassiné le 10 août par Thérouanne de Méricourt, cette femme n'ayant de femme que le nom. — Elle était ravissante de beauté madame la marquise de La Grange : sa figure était tout à la fois belle et bonne, et donnait envie de l'aimer autant qu'elle inspirait admiration.

L'autre M. de La Grange, Charles de La Grange, qu'on a appelé, je ne sais pourquoi, le beau La Grange, non qu'il ne l'ait pas été, mais enfin que dira-t-on du beau d'Orsay? Il faut une différence cependant. Depuis un certain quadrille, au reste, on l'appelait Apollon : à la bonne heure.

Le troisième frère, Auguste de La Grange, qui était, je crois, aide-de-camp de Murat, était ce qu'on nomme dans le monde un bon enfant; il était poli et inoffensif.

Venait ensuite M. de Cambyse, adjudant-commandant, premier écuyer de la princesse, surnommé le roi de Perse, et beau-frère de *mademoiselle, ou madame de La Grange*, dont il avait épousé la sœur qui avait été une fort belle femme, car dans la famille La Grange il y a en effet une sorte de beauté : quant à lui il était laid comme on ne l'est pas, ou plutôt comme lui seul l'a jamais été. Quand il était petit, soit qu'il pleurât, soit qu'il voulût rire, il faisait de si atroces grimaces, que les autres enfans se sauvaient de lui en criant qu'il était *la Bête;* mais il n'était pas le prince spirituel; par exemple il avait seulement une docilité extraordinaire pour les ordres de la princesse; j'ai un vieux compte à régler avec lui.

Puisque j'ai nommé sa femme, il faut que j'en dise un mot. Jamais je n'ai rencontré de personne aussi bavarde; elle en arrivait au point d'être forcée de reprendre haleine. C'était ce moment-là qu'on prenait pour lui offrir un verre d'eau sucrée;

elle l'acceptait sans se faire prier, malgré qu'on lui dît que c'était pour rafraîchir son gosier desséché par la terrible activité de ce moulin à paroles qu'elle avait toujours en mouvement. La première fois que je la vis, ou plutôt que je l'entendis, ce flux de paroles sans couleur, cette abondance stérile de mots et de phrases dénués d'intérêt, ce robinet d'eau tiède toujours coulant, jamais plus froid, jamais plus chaud, pensa me donner un vertige... il y a là-dedans un souvenir presque *terrible.* Au demeurant, elle était bonne femme, et son mari l'avait rendue fort malheureuse; je le dis ici, parce que tout ce qui l'a connue sait qu'elle ne faisait certes pas un mystère de ses affaires. Elle était déjà énormément grosse, et l'on cherchait un peu les restes de sa beauté, qui avait été célèbre.

M. d'Aligre était chambellan de la princesse. J'ai remarqué que l'empereur avait une sorte de préférence, *sans l'aimer*, pour tout ce que le faubourg Saint-Germain renfermait de plus opposant et de plus considérable, pour l'attacher à sa maison ou bien à celle de ses sœurs ou de ses frères. Ce projet de *fusion*, dont sans cesse il parlait, qu'il voulait opérer, ce n'était pas là le moyen. Sans cesse froissés, sans cesse *humiliés*, il faut dire le mot, comme des hommes et des femmes dont les opinions, bien connues de l'empereur, du reste, étaient en tout différentes de son système, comment pouvait-il espérer que ces hommes et ces femmes deviendraient

de ses amis, n'étant attirés que par un appât bien peu séducteur, comme, par exemple, M. d'Aligre ayant quatre cent mille livres de rentes, et se voyant contraint de porter les souliers blancs de la princesse Caroline dans sa poche, tandis qu'il pouvait faire le petit souverain tout à son aise dans ses terres. Il est vrai que l'empereur avait un projet en appelant M. d'Aligre à la cour : il voulait marier sa fille au général C********** t. M. d'Aligre tint une fort noble conduite en cette circonstance, et qui rachetait bien des souliers blancs mis et sortis de la poche chambellanière. L'Empereur lui fit dire d'abord son désir, ou plutôt sa volonté, et puis, trouvant que la chose ne marchait pas, il fit venir M. d'Aligre dans son cabinet. M. d'Aligre, naturellement fort grand, comme chacun sait, le devint à cent coudées dans cette entrevue particulière avec un homme comme Napoléon, qui alors maîtrisait non-seulement tout ce qui l'entourait, mais exerçait dans sa cour cette sorte d'influence *fascinatrice* qui faisait courber la tête lorsque son œil d'aigle avait rencontré le vôtre. Mais M. d'Aligre était père : cette puissance paternelle, il la regardait avec raison comme la première des deux qui alors étaient en présence : il refusa sa fille pour M. de C**********t. Le motif était terrible ; mais enfin *il disait ce motif*, et il y avait peut-être du courage à le faire. En résumé, mademoiselle d'Aligre n'épousa pas M. de C**********t.

L'empereur fut très mécontent de cette résis-

tance de M. d'Aligre. Si Duroc ne l'en avait empêché, il voulait faire prendre la jeune fille, et faire nommer un conseil de famille adjoint au procureur impérial pour autoriser le chef de l'État à disposer de la main de mademoiselle d'Aligre, puisque son père, sur des raisons qui attaquent l'*honneur du gouvernement* (je n'ai jamais jamais oublié ce mot), se refusait à une chose sortable de tous points. L'empereur avait ainsi des premiers momens vraiment terribles, et tellement bizarres et injustes, que ses plus fidèles serviteurs ne pouvaient lui montrer plus d'attachement qu'en prenant sur eux de surseoir à une démarche ordonnée ainsi *ab irato*. Le plus curieux de l'affaire, c'est que le général C*********t était à cette même époque passionnément amoureux d'une céleste femme dont l'amour était pour lui bien autrement précieux que les trésors de mademoiselle d'Aligre. Il se refusait *à ce marché*; et tandis que l'empereur se fâchait pour faire respecter son autorité compromise entre M. d'Aligre et lui, M. C********t était fort déterminé à ne pas accepter la main que l'empereur recouvrait ainsi pour lui du gant blanc de la mariée. Que de fois j'ai vu pendant toutes ces années de l'empire des unions formées sous de tels auspices, et desquelles naissaient le malheur et la discorde! — L'empire s'est écroulé, et pourtant Napoléon l'avait réédifié sur une base aussi formée par une de ces unions monstrueuses qui dérangent l'ordre habituel. Qu'en est-il résulté? pour lui la mort sur un ro-

cher brûlant, pour nous le malheur et l'humiliation.

Le nom de M. d'Aligre me remet en mémoire une anecdote qui me fut racontée par des émigrés rentrant en France ; je la *dis* comme elle me *fut dite*. Je n'étais pas en Angleterre, je ne puis que la *renarrer* à mon tour. Talma est du nombre de ceux qui me l'ont racontée.

Au moment de quitter la France, M. D*** réalisa une grande partie de capitaux, et eut le bonheur de faire passer une portion de son immense fortune en Angleterre, où lui-même émigra avec sa femme. Non-seulement cette fortune lui assurait une grande existence, mais il pouvait adoucir le malheur de celle de ses compatriotes. Ce fut bien ce qu'il fit jusqu'à un certain point ; mais il était avare, et avare comme on n'est pas avare : c'était une maladie. Au reste, on a tant raconté d'histoires sur son compte, que je trouve inutile de recommencer. Il y a, dit-on, un côté plaisant à voir un caractère dans cet état d'abjection où se place une avarice extrême ; je ne pense pas ainsi, et l'avarice, portée à ce point, n'est pour moi qu'une plaie horrible de l'ame bien ulcérée, et je ne m'y arrête pas davantage que devant un enfant double ou bien un homme à trois jambes. M. D*** était donc avec sa femme à Londres, ayant suivi le torrent fugitif, et fort en peine de ce qu'il ferait de son argent. Cette pensée fut long-temps pour lui un véritable tourment. Je n'en parle que pour faire remarquer qu'il n'y avait pas beaucoup de ses compagnons de

malheur qui fussent dans ce cas. Au reste je lui rends justice, et je répète qu'il fut bon pour plusieurs d'entre eux.

Ainsi donc que je viens de le dire, M. D*** avait de l'argent. Avec cet argent il vivait assez bien quoique mesquinement; mais enfin il avait de bon pain quand beaucoup d'émigrés en manquaient, et de bon beefsteack quand les pauvres infortunés ne sentaient même pas la fumée d'une côtelette. Toutefois, comme la Providence est merveilleusement juste dans ses répartitions de bien et de mal, un beau, ou plutôt un mauvais jour, il arriva que M. D*** n'eut plus que trois dents pour croquer le bon beefsteack, et force lui fut enfin d'aller consulter un fameux dentiste qui alors avait la vogue à Londres : c'était (1), à ce que je crois bien, Talma, l'oncle du nôtre. Il examina du haut en bas la mâchoire du vieillard, la regarda de cent façons avec le miroir, avec ses yeux, et finit par lui dire :

« Eh bien, monsieur, il vous faut *tout* un râtelier. » Le pauvre vieillard le regarda d'un air effaré; il crut que le dentiste allait lui demander *tout* son sang pour le prix de ces trente-deux dents.

« Mais, monsieur, lui dit-il d'une voix tremblante, songez donc!... trente-deux dents!... Et il ajouta tout bas: Je suis si pauvre!... Hélas! Je n'ai pas même de quoi payer le peu de pain que brise avec peine le reste de mes dents. »

(1) Je ne l'affirmerais pas, cependant je crois en être certaine.

Le dentiste était un honnête et galant homme, ayant pour ceux qu'il regardait comme ses compatriotes une bienveillance active qui leur fut d'un grand secours; cependant il répondit d'abord au viellard:

« Monsieur, le prix de mes *râteliers* est de cent guinées.»

Mais voyant la pâleur du *patient*, il ajouta:

« — Comme vous êtes Francais... émigré... que vous paraissez malheureux...

« — Ah! monsieur!...

« — Je ferai pour vous une exception...

« — O mon bon, mon digne monsieur!

« — Je ne vous le ferai payer que cinquante guinées.

« — Cinquante guinées! monsieur... Eh! que puis-je faire pour me les procurer?... aller voler sur la grande route!... Cinquante guinées!.. Eh! bon Dieu! cinquante guinées!... monsieur, c'est le revenu de toute une année!... Cinquante guinées!... Adieu, monsieur... je m'en vais... je demeurerai dans mon infirmité... Hélas!... vous voyez... je suis vieux... malade... je n'ai pas long-temps à vivre... Adieu, monsieur.»

Il ouvrait déjà la porte, lorsque le dentiste le rappela avec cette charitable bienveillance qui n'a rien d'offensant.

« Il ne sera pas dit, monsieur, qu'un de mes compatriotes malheureux verra accroître son infortune par mon fait; demeurez. Veuillez vous asseoir.

et je vais m'occuper à l'instant des choses préparatoires indispensablement nécessaires. Je ne vous demanderai rien pour moi...»

Les yeux du président étincelèrent.

« Mais il est des déboursés que je ne puis faire ; il faut absolument que vous vous décidiez à les couvrir, sans cela je ne puis opérer ; et j'ose dire que dans toute la ville de Londres vous ne trouverez personne de ma profession qui agisse autrement.

« — Et ces déboursés, monsieur.,. se montent...?

« — A vingt-cinq guinées. »

Un gémissement douloureux accueillit cette déclaration ; mais *il le fallait*. Cette loi de la *nécessité*, cette loi impérieuse et tyrannique même sous laquelle tout homme doit fléchir, lui dit qu'il ne fallait pas plus long-temps insister. Il se mit dans le grand fauteuil, ouvrit ses deux mâchoires, se laissa prendre la mesure de l'inférieure et de la supérieure, et se résuma en disant :

« Ainsi donc, monsieur, c'est vingt-cinq guinées?...

« — Oui, monsieur; mais aussi c'est pour la vie. »

Le président le regarde; et, comme si une idée nouvelle venait à l'instant de le frapper, quoique depuis long-temps il la caressât dans sa tête, il lui dit :

« Mais, monsieur, ne pourrions-nous pas sti-

puler que, dans le cas où je viendrais à mourir, le râtelier que vous allez me fournir vous serait rendu? Il me semble que cette clause doit vous donner la facilité de diminuer le prix exorbitant.. »

Le dentiste ne put retenir un des éclats de rire les plus joyeux qu'il eût faits de sa vie.

« Ces marchés-là ne se passent pas dans mon cabinet, dit-il enfin au vieillard, tout surpris de son hilarité, vos dents, car elles seront bien *vôtres*, seront, si vous le permettez, enterrées avec vous. Mais j'entends quelqu'un se plaindre dans la pièce voisine; permettez-moi de vous prier de me rendre ma liberté. Mardi prochain je serai tout à vos ordres; les deux pièces seront prêtes. »

Le vieil émigré s'en fut très content de son marché, et descendait gaillardement l'escalier de l'honnête dentiste, lorsque, dans sa joie, il heurta deux jeunes gens qui montaient chez Talma. L'un d'eux le reconnut et le salua; mais, tout occupé de la bonne affaire qu'il venait de conclure, le président ne lui rendit pas sa révérence, et continua sa route.

Celui des deux jeunes Français qui l'avait reconnu était M. d'Anglade, officier au service immédiat de l'Angleterre, non pas comme émigré français, mais comme fils d'une Anglaise. Il ne portait pas le nom de *d'Anglade*. Par je ne sais quel arrangement, il s'appelait comme sa mère, Fitz-Morris. Il était moqueur de sa nature, et en voulait personnellement au président, qui avait refusé de

lui prêter de l'argent, ce qui était impardonnable, selon M. Fitz-Morris, lorsqu'on avait une grande fortune; et celle de M. D*** était bien connue de tout ce qui était non-seulement Français, mais Anglais.

« Que voulait donc ce vieux loup-garou? dit-il au dentiste en entrant dans son cabinet pour se faire nettoyer les plus blanches et les plus admirables dents du monde? Que peut-il avoir à faire avec deux mains aussi *dextrement* habiles que les vôtres, lui dont les griffes ne savent qu'une seule chose, compter et recompter ses trésors? »

Et tout en parlant il s'établissait dans le fauteuil de rigueur dans le cabinet d'un *artiste dentiste*.

« Ma foi, répondit l'artiste, le pauvre diable est venu chez moi, en sa qualité de compatriote, pour me demander *des dents*... permettez... ouvrez un peu la bouche... pour me demander des dents... Nous n'avons pas d'abord été du même avis pour le prix... ouvrez encore un peu... là... bien... puis ensuite... lorsque j'ai su que le malheureux n'avait ni bois, ni vêtemens, ni pain, j'ai fait... Eh! mon Dieu! qu'avez-vous donc, M. Fitz-Morris? vous m'avez mordu outrageusement!... »

Et le dentiste regardait son doigt tout meurtri, presque déchiré...

« Et comment voulez-vous que je demeure tranquille, s'écria le jeune officier, lorsque vous venez me conter que l'homme le plus riche de l'émigration française n'a pas de pain à mettre sous ses

vieux chicots ?... Où diable avez-vous été prendre ce que vous me dites là ?

» — Comment ! répondit Talma stupéfait, l'homme qui sort d'ici avec une vieille redingote en lambeaux, un chapeau crasseux, des souliers de roulier, cet homme n'est pas un malheureux sans ressources ? »

Les deux jeunes fous se prirent à rire.

« Non-seulement il a des ressources, dirent-ils, mais d'immenses. »

Et tout aussitôt ils dirent son nom au dentiste qui, en l'entendant prononcer, fit un cri de surprise et de colère d'avoir été joué ; mais son parti fut bientôt pris, et sans faire part de son projet à M. Fitz-Morris, il attendit avec impatience le mardi suivant.

L'heure était donnée pour midi ; le douzième coup n'avait pas enoore cessé de résonner à l'horloge aux mille rouages qui ornait l'atelier du dentiste, qu'un coup modestement frappé annonça la venue du vieillard.

« Me voilà, dit-il avec un air tout joyeux, me voilà... Oh ! j'ai bien souffert depuis l'autre jour... Je ne peux plus manger, mon cher monsieur... Ce n'est pas que mes repas soient bien succulens, je suis si pauvre ! si pauvre !... Ah ! mon digne monsieur ! vous faites aujourd'hui une bien belle œuvre.

« — Je le crois, monsieur, dit le dentiste, j'en suis même certain ; mais je serais encore bien plus content de moi-même si vous aviez l'extrême bonté

de me répéter ce que vous m'avez déjà dit de votre position malheureuse... car alors, je serais tout à la fois heureux et fier de donner à l'un de mes compatriotes *malheureux* une preuve de mon intérêt.

« — Hélas! que puis-je vous dire de plus?... s'écria le vieillard alarmé de cette sorte d'exorde, que je suis malheureux? eh! mon Dieu! je le suis à m'aller jeter dans la Tamise peut-être d'ici à deux mois, car j'ai été obligé de contracter des engagemens au-delà de ce que je puis tenir pour m'acquitter envers vous... Ah! mon digne monsieur!... vous auriez dû faire à un pauvre compatriote la charité tout entière!... »

Et tout en parlant ainsi, il tirait d'une longue bourse de cuir les vingt-cinq louis promis; ils étaient bien sûrement rognés.

« J'ai dit vingt-cinq guinées, monsieur, » dit le dentiste, tandis que d'une main tremblante le vieillard arrangeait les piles de louis avec complaisance et regret tout à la fois; il leva la tête vers le dentiete et le regarda d'un air presque menaçant, comme pour lui dire: « Oh! pour le coup, vous n'en aurez pas d'autres!

« C'est bien, lui dit l'autre qui voulait terminer, je consens encore à cette perte; voyons, placez-vous, et mettons-nous à l'ouvrage. »

Pour placer convenablement le nouveau râtelier dans la bouche de M. D***, il fallait lui enlever jusqu'aux dernières racines, deux ou trois exceptées dans le fond de la mâchoire. L'opération fut

longue, mais enfin les alvéoles furent tellement nettoyées, que le vieillard n'aurait pas pu broyer un biscuit trempé dans du lait; lorsqu'il fut en cet état, Talma se plaça devant lui, et le regardant avec une sorte de sévérité :

« Vous m'avez trompé, monsieur D***, lui dit-il, et en vous nommant c'est vous dire que je sais tout ce que je dois savoir. Maintenant écoutez-moi : voici votre râtelier, il est semblable à tous ceux que je fais; les charnières en sont d'or pur, et les dents de l'émail le plus soigné; mais vous savez, et je vous l'ai dit, que le prix en était de cent guinées; le voilà, vous m'en donnerez cent guinées, ou vous vous en irez comme vous êtes.

« — Monsieur, monsieur! voulut s'écrier le vieillard, c'est une horreur!... » Mais il n'avait plus un seul petit *croc*, et sa langue ne frappant que sur les parois sourdes et charnues du palais, sans résonner contre l'ivoire des dents, ne rendait que des sons confus qui achevèrent de le mettre en fureur; il se leva, et s'en fut à Talma en lui montrant les poings, ce dont l'autre ne s'alarmait guère, et lui tenant tout un discours qui devait être bien éloquent, car il plaidait pour ne pas donner ses écus, mais dont il était impossible d'entendre une parole.

« Écoutez, lui dit enfin le dentiste, il faut que vous payiez ce que tout le monde paie; vous êtes encore bien heureux que je ne vous impose pas, et pour votre nom, et pour la tromperie que vous m'avez faite. Vous me donnerez les cent guinées.

Allons, ne faites pas l'enfant, résignez-vous de bonne grâce, et qu'il n'en soit plus question. »

Le pauvre vieillard, qui était vraiment à plaindre de se trouver dans cette rude position, car pour lui c'était une agonie positive que cette contribution inattendue, fit entendre un gémissement pour toute réponse, et se mit dans le grand fauteuil :

« Un moment, lui dit le dentiste : veuillez avoir la bonté de me donner votre parole (elle me suffit) que vous voudrez bien me faire compter les soixante quinze guinées qui restent à acquitter sur mon travail, et puis nous commencerons à l'instant. »

Le pauvre avare donna cette parole tout en enrageant, et le dentiste lui arrangea ensuite ses deux mâchoires avec le talent qui le distinguait. Je crois qu'il ne lui pardonna pas, au moins de long-temps. Quant à l'artiste, il donna les soixante-quinze guinées qu'il avait tirées de lui, à de pauvres familles françaises émigrées.



CHAPITRE VIII.

Mon retour de Pont à Paris. — Changemens très remarquables. — Mort de M. Fox. — Réflexions à ce sujet. — M. Burke. — M. Pitt. — La France et sa *banqueroute*. — Les Juifs. — *Le grand sanhédrin*. — Guerre avec la Prusse. — Victoire de Marmont en Illyrie. — Proclamation du prince de la Paix en Espagne. — Singulières expressions de cette pièce. — Ses suites.

Je trouvai beaucoup de changemens en peu de temps à mon arrivée à Paris, à mon retour de Pont. Un grand événement venait de changer le cours des affaires de l'Europe : M. Fox était mort. Ministre de la grande-Bretagne depuis la mort de M. Pitt, il envisageait les choses sous un autre jour que son savant rival. Dès l'origine de la révolution française il avait eu d'autres idées sur ce que devait faire à cet égard le cabinet de Saint-James. Il était à cette époque l'orateur le plus remarquable de la chambre des communes, et tous les discours qu'il y prononça prouvent à quel point son jugement était dégagé de passion et guidé par l'intérêt de son pays et l'humanité, relativement au reste de l'Europe. Il était contre la guerre, pensait autrement que M. Pitt sur la révolution française, et prétendait au contraire que, bien loin de la con-

traindre, il fallait lui laisser fournir sa course. L'homme habile comprenait que l'Europe entière depuis un siècle gravite vers un point où elle doit nécessairement arriver, et vers lequel il serait bien plus conséquent de l'aider à marcher que de lui faire prendre une route rétrograde. Il était bien de l'avis du fameux publiciste Burke, et demeurait convaincu de l'influence que ce grand événement exercerait sur le reste de l'Europe et même du monde civilisé ; mais il pensait que le meilleur moyen d'en prévenir les fâcheux résultats était de s'emparer des bons, et de diriger sa violente course, afin de lui laisser passage.

« Un torrent ne ravage les campagnes, dit-il un jour à la tribune, que lorsque vous ne lui creusez pas un lit. » —(24 janvier 1793.)

M. Fox était peut-être moins profond, moins habile dans le maniement des affaires que M. Pitt ; mais il avait un esprit fin et délié qui, pour être moins rigide que son prédécesseur, n'en avait au reste pas moins de loyauté. Je parle ici de l'homme privé et non de l'homme public ; car, dans ce sens, M. Fox avait bien plus de droiture et de franchise que M. Pitt. M. Pitt était souvent cauteleux, M. Fox avait de ces mots heureux qui quelquefois entraînent les masses dans une assemblée délibérante. Il était un jour à la chambre basse du parlement d'Angleterre, et avait fort à faire à répondre à toutes les attaques qui lui étaient faites pour qu'il eût à se disculper de l'affaire de lord

Malmesbury, qu'il avait conseillée, et dont le résultat avait été fâcheux. M. Fox soutenait que le directoire avait encore des ressources; que la France n'était pas aussi malheureuse qu'elle le paraissait; enfin, forcé par un dernier argument: « *Eh! messieurs*, s'écria-t-il, *comptez-vous pour rien la faculté qu'a la France de faire banqueroute?...* »

Fox, premier ministre depuis la mort de Pitt, avait voulu rétablir la bonne harmonie entre la France et l'Angleterre; il le voulait de bonne foi, et les négociations qu'il avait entreprises le prouvent elles-mêmes. Sa mort les rompit entièrement; elles se terminèrent sans résultat, et l'esprit de M. Pitt revint de nouveau prendre place dans le cabinet britannique. C'était une grande question pour l'Europe.

Ce fut alors qu'on put juger de l'étendue des prétentions de Napoléon par un fait de peu d'importance en apparence, mais qui montrait à quel point il voulait agir par tous les moyens sur les peuples du Nord: ce fut l'*adoption*, si je puis parler ainsi, du peuple juif. Déjà les principaux rabbins s'étaient réunis dans le mois de juillet précédent, à l'effet de statuer sur leurs demandes à l'empereur. Ils avaient conclu à ce que leurs coréligionnaires fussent admis à participer aux droits civils et politiques avec quelques modifications. Un grand sanhédrin fut donc convoqué, et plus tard Napoléon prit sous sa protection spéciale ce peuple jus-

tement repoussé, et qui recevait ainsi le châtiment de son déicisme jusqu'à la millième génération. En lui accordant son appui, l'empereur montra de l'habileté ; il savait qu'en Pologne, en Russie, dans la Bohème, la Hongrie, il existe des troupes entières de ces hommes dont les cœurs resserrés, flétris par le malheur et l'usure, devaient s'ouvrir avec ravissement à un avenir honorable, et saluer du nom de *Messie* l'homme qui le leur présentait. Aussi Napoléon vit-il se vérifier ses prévisions. Tout ce qui suivait la loi de Moïse, tant en Russie qu'en Allemagne, et surtout en Pologne, et l'on sait que le nombre en est grand, lui fut acquis corps et âme, et il eut des auxiliaires jusque dans des lieux où les plus intéressés ne lui en soupçonnaient pas.

L'horizon se rembrunissait chaque jour. Un soir Junot revint de Saint-Cloud avec une figure tout extraordinaire. Il avait été invité à chasser avec l'empereur, avait chassé en effet, mais le temps qu'on aurait employé à tuer des lapins le fut à parler de la façon dont on allait le mieux tuer ou faire tuer des hommes. On se battait en Illyrie. Le général Marmont (1) avait remporté une victoire près de Raguse (2), et défait un corps de Monté-

(1) A Castel-Novo. — La révolte de Monténégrins était-elle bien d'eux-mêmes ?

(2) Je répare ici une erreur que j'ai faite en parlant du passage du Saint-Bernard. J'ai dit que la manière de *voiturer* l'artillerie par des troncs d'arbre était de l'invention du général Marmont, je me suis trompée ; c'est au général

négrins révoltés, auxquels, disait-on, s'était jointe une troupe de Russes. La guerre était inévitable, et je vis Junot dans un profond chagrin, quel que fût le poste honorable qu'il eût à Paris, de ne pas faire la campagne. C'était la première fois qui l'empereur ne le prenait pas avec lui; et, quelque raisonnement que j'opposai à ses sentimens blessés, je ne pus parvenir à le calmer, ou du moins à le faire convenir que l'on pouvait servir l'empereur sans tirer l'épée hors du fourreau; il ne pouvait admettre cette façon d'agir. Dix fois, dans la journée où la guerre fut connue, il voulait refuser le gouvernement de Paris et partir pour l'armée. Enfin j'obtins de lui, à force d'instances, qu'il discuterait avec moi et avec *lui-même* le plus ou moins de légalité de ses devoirs relativement à l'empereur. Je le convainquis enfin que, dans la position encore précaire où se trouvait l'empire, il fallait que Napoléon fût servi par ses plus chers amis, et que sans cela il serait en droit de se plaindre d'un attachement qui devenait égoïste, en ce sens qu'à l'armée, Junot n'y allait que pour y chercher une nouvelle gloire, et non pour y servir l'empereur plus utilement qu'un autre. Junot avait une âme bien faite pour comprendre de telles paroles; il me promit de se taire et même de cacher

Gassendi qu'on en est redevable. C'est une justice que je me dois à moi-même d'offrir à ce brave frère d'armes de Junot un témoignage de ma reconnaissance comme Française, et d'estime comme veuve de Junot.

sa peine ; c'était un grand sacrifice. Il n'eut pas la même force à la lecture du premier bulletin qui arriva de la grande armée.

Ce fut à cette époque qu'il arriva un événement qui fit peu de sentation en Europe, parce que la gravité des intérêts donnait une autre direction aux idées en ce moment; cependant il eut une trop grande et trop directe influence sur les affaires d'Espagne, qui, à leur tour, en eurent une immense sur celles de l'Europe, pour le passer sous silence et ne pas le faire remarquer. Napoléon le marqua de son index peut-être, et il ne serait pas à repousser que cette action du prince de la Paix a été la cause première de la conduite de l'empereur envers l'Espagne.

Le prince de la Paix avait un agent auprès de la France que j'ai déjà signalé comme un homme ayant eu une conduite qu'on peut qualifier de beaucoup de manières. C'était don Eugenio Isquierdo. Cet homme, vendu plutôt que dévoué au prince de la Paix, comme il l'était à la France, comme il l'était peut-être à l'Angleterre, donnait à sa manière des renseignemens à son patron ; lequel, tout en gouvernant l'Espagne en *privado* si jamais il en fut dans ce bienheureux pays d'Espagne, où depuis deux siècles les *privados* ne laissent aux rois que le stérile honneur de siéger sur un trône sans gloire, lequel don Manuel Godoï, duc de la Alcudia, prince de la Paix, nourrissait contre la France, tout en nous disant de si douces paroles, une de

ces haines sourdes et vindicatives telles que les ressentent les hommes maîtrisés autant par leur faiblesse que par l'ascendant d'autrui ; il semble qu'ils ne vous pardonnent pas d'être au-dessus d'eux, quand ils sont fort au-dessous. Don Manuel Godoï, autrement *Manuelito*, comme l'appelait sans cesse le digne roi Charles IV, *Manuelito* n'aimait ni la France, ni sa gloire, ni son empereur ; mais il avait les bras longs, cet empereur ; il ne fallait le toucher qu'avec sécurité entière. Le prince de la Paix avança d'abord la patte, la posa, sortit un petit bout de griffe ; à chaque manœuvre regardait son digne agent Isquierdo ; ce qui, soit dit entre nous, ne devait pas lui faire grand plaisir, car il était bien effroyablement laid ; et puis, sur un signe de don Eugenio, il alongea la patte et griffa tout-à-fait. Comme Isquierdo louchait outrageusement, il faut croire que son patron a griffé quand l'autre lui disait de faire patte de velours ; car, en bonne conscience, il fallait avoir intention de faire faire une sottise à don Manuel Godoï, prince de la Paix, duc de la Alcudia, pour lui conseiller la belle opération qu'il mit à fin au mois d'octobre 1806.

C'était une belle proclamation dans laquelle il appelait la nation aux armes. Il y parlait de *dangers, d'ennemis qu'il ne veut pas faire connaître,* de perfidies *qu'il signalera*... enfin cette pièce est l'œuvre de la politique la plus inepte, j'en demande humblement pardon à l'ombre de don Eugenio Isquierdo, si c'est lui qui l'a dictée. Sans doute le

prince de la Paix était impatient d'échapper à l'ascendant que la France exerçait depuis long-temps sur l'Espagne ; mais il ne fallait pas être alors aussi long-temps un allié si timidement soumis. Le moment lui parut favorable : la France, selon Isquierdo, ne devait pas résister à une quatrième coalition continentale, et nous devions succomber. Il y a des alliées qui nous auraient tendu la main pour nous secourir... ma foi ! je ne sais pas trop. La générosité n'est plus guère en usage chez les hommes ; et comme les souverains et les premiers ministres ne sont pas autre chose que des hommes, la générosité n'est pas plus là qu'ailleurs, peut-être même moins, et je ne sais pas pourquoi, car je ne suis pas de ceux qui disent bêtement :

« C'est un roi, donc c'est un imbécile, c'est un méchant homme. »

Je crois, au contraire qu'une naissance illustre et une belle éducation, un beau nom à porter et à soutenir, tout cela est regardé par moi comme autant de titres, de liens qui vous attachent à l'honneur et à la gloire. Je puis me tromper, mais je vois comme cela, et cela devait être. Corneille, qui connaissait le cœur humain, et qui disait assez la vérité de ce cœur humain, n'a-t-il pas exprimé ma pensée dans *Héraclius ?*

La générosité suit la belle naissance.

Quoi qu'il en soit de la générosité, de la belle

naissance et même d'*Héraclius*, nom un peu effarouchant pour ceux qui ne veulent plus de nos anciens maîtres, les alliés, alors comme plus tard, ne suivaient que la maxime de leur intérêt, et agissaient en conséquence. L'Espagne fit ainsi ; mais elle prit mal son temps pour se libérer, en admettant que son esclavage d'alors, qui était tout moral, lui fût plus pénible que celui qui lui fut infligé deux ans plus tard, et dont elle ne fut libre qu'après avoir vu ravager ses campagnes, brûler ses villes, et mourir tous ses fils.

Je sais qu'en lisant la proclamation du prince de la Paix, l'empereur ne témoigna ostensiblement aucun mécontentement ; il n'eut pas du tout l'air de prendre la chose pour lui ni pour la France. Il parut comprendre des craintes relatives au Portugal, à l'Angleterre ; mais, s'il faut dire ma pensée, j'ai toujours présumé que cette démarche, aussi maladroite qu'elle était en effet injurieuse, avait été dans la *conscience* conquérante de Napoléon un motif pour entrer en Espagne.

Le moment du départ de l'empereur arriva avec une telle promptitude, surtout pour ceux qui n'étaient pas dans son intime intérieur, que l'étonnement fut général, surtout dans les provinces. Le mécontentement se manifesta un peu dans le Midi ; le Nord prenait mieux son parti. L'empereur exigeait une extrême discipline dans tous les corps qui traversaient les départemens du nord ; ils avaient donc tout à gagner et rien à perdre à ce passage

immense de troupes, tandis que les provinces du Midi ne se ressentaient de la guerre que par leur dépopulation et l'augmentation des impôts. Toutes les lettres que je recevais du Languedoc et de Bordeaux exprimaient de vives plaintes. Bordeaux surtout, qui un moment avait espéré que les négociations avec l'Angleterre amèneraient un résultat heureux et pacifique, se voyait encore une fois rejetée dans une stagnation qui était pour elle une question de mort. Je montrai ces lettres à Junot. Plusieurs venaient d'amis trop intimes pour que ce qu'ils disaient fût mis en doute ou en question; il ne pouvait donc pas être indifférent à la lecture de ces lettres. Il en parla à Duroc, à cet ami dévoué à l'empereur, autant que fidèle à ses frères d'armes. Il fut frappé de l'expression générale qui régnait dans les lettres que Junot lui fit lire. Il y en avait de Bordeaux, de Toulouse, de Montpellier et de Bayonne; cette dernière était pour Junot.

« Laisse-moi faire, dit Duroc à Junot; il faut que l'empereur voie ces lettres-là. L'une d'elles est écrite par une femme; mais il paraît que cette femme a une ame virile; quant aux autres, elles sont bien fortes. »

Le fait est que celle de Toulouse racontait un mouvement assez fort qui avait eu lieu dans un village entre Foy et Pamiers à cause de la conscription, et que l'empereur n'en avait rien su. On écrivit; la chose était vraie.

L'empereur avait une manie très prononcée

était-elle bonne, était-elle mauvaise, je n'en sais rien, c'était de dire à tout ce qui arrivait de mal ou de fâcheux :

« *Voilà ce que c'est que de n'avoir pa de ministres !* »

Cette fois-là il le dit, et le répéta avec beaucoup d'humeur. C'était M. Chaptal qui était alors ministre de l'intérieur, et qui eut une réprimande. Sans aucun doute il était innocent du fait ; car enfin le préfet lui-même pouvait ignorer ce mouvement, par lequel l'opinion se manifestait, assez vivement, il est vrai, mais non pas d'une manière extraordinaire, car, en traversant deux fois le midi de la France, j'avais remarqué un mécontentement général ; mais j'étais assez *diplomate* pour avoir, sinon omis cette particularité de mon voyage en répondant aux questions assez minutieuses de l'empereur, au moins en avoir parlé assez succinctement pour qu'il y fît peu d'attention. Pourquoi donc un préfet aurait-il eu plus de courage que moi ? Mais, au fait, c'était son affaire, et ce n'était pas la mienne. Toujours est-il que l'empereur eut beaucoup d'humeur de cette façon, disait-il, de lui faire sa cour. Il avait peut-être raison ; mais aussi c'est que la colère de *sire lion* n'était pas aimable à affronter.

L'empereur partit donc de Paris le 25 septembre dans la nuit, autant que je puis me le rappeler. Junot reçut avant son départ une lettre du ministre secrétaire d'État qui lui donnait avis de l'ordre gé-

néral de service pendant l'absence de l'empereur. Ces lettres font voir ce que j'ai déjà dit, c'est que le gouverneur de Paris ne dépendait que de l'empereur.

« J'ai l'honneur de vous adresser, monsieur, un « extrait de l'ordre général du service pendant l'ab- « sence de Sa Majeté l'empereur.

« Je prie Votre Excellence d'agréer l'assurance « de ma très haute considération.

« HUGUES B. MARET.

« Saint-Cloud, le 25 septembre 1806. »

Extrait des minutes de la secrétairerie d'État.

Extrait de l'ordre général du service réglé par Sa Majesté l'empereur, le 24 septembre 1806, pour le temps de son absence.

« Le gouverneur de Paris, commandant la gar- « nison de Paris et les troupes de la première « division militaire, prendra les ordres de l'archi- « c hancelier.

« Pour extrait conforme,

« Le secrétaire d'état,

« HUGUES B. MARET. »

Le 25 septembre, Junot fut invité à dîner avec l'empereur et l'impératrice au château de Saint-

Cloud. L'empereur devait partir dans la nuit. Il avait vu le profond chagrin qu'éprouvait Junot de ne pas le suivre ; et, pour lui rendre ici une justice que je ne puis lui refuser, il fut excellent pour son ancien ami, et le souverain redevenait encore une fois l'ami de Paris lorsqu'ils allaient se promener au Jardin des Plantes. Junot fut touché, parce que tout ce qui lui parlait au cœur lui venait comme un surcroît de vie, quand cela lui arrivait de Napoléon. Il me dit le matin que l'empereur avait été parfait pour lui en l'engageant à venir le soir.

« C'étaient Sully et Henri IV, me dit-il.

« — Excepté que tu n'es pas tout-à-fait si raisonnable que le ministre du bon roi, lui répondis-je en riant, et que...

« — Eh bien! que veux-tu dire ?

« — Que l'empereur est bien plus grand homme que Henri IV ; mais aussi bon, cela n'est pas certain.

« — Il est bien singulier, me dit Junot avec humeur, que ce soit *toi*, toi ma femme, qui puisses avancer une pareille sottise, et à moi encore !... »

Il était en colère, et je voyais se préparer un orage ; je ne le laissai pas arriver, d'autant plus qu'il me comprenait mal. Cette explication s'était déjà renouvelée bien des fois, et toujours sans que je me fisse entendre de mon mari. Je voulus cette fois parler si clairement, qu'à l'avenir mes paroles fussent pour lui ce qu'elles étaient dans mon intention, et je les rapporte ici pour le même sujet ; car

il est des personnes d'assez peu de bonne foi pour affecter de l'étonnement de l'un de mes sentimens envers l'empereur, c'est-à-dire mon opinion sur son caractère, et mon admiration tenant du culte pour l'homme public, le grand homme, le héros, l'homme immortel enfin. Il est deux natures très distinctes dans Napoléon, et, chose remarquable, ces deux natures furent toujours séparées et visibles pour l'œil de l'amitié. Napoléon avait instinctivement en lui le besoin de dominer et de conquérir; Napoléon sentit dans son âme, même enfantine, qu'il devait être un jour le maître du monde. Il avait de trop grandes pensées pour donner accès à des impressions douces qui peuvent bien être sœurs de hauts et puissans mouvemens, mais qui pourtant ne sont que dans des âmes toutes vouées au culte de leurs pénates. Jamais Napoléon n'eut un vouloir sanguinaire *à la Néron*, tandis que maître du monde il pouvait écouter des voix qui l'appelaient à la vengeance. J'ai beaucoup parlé du jeune Bonaparte; j'ai suivi le général en chef de l'armée d'Italie dans ses campagnes glorieuses par-delà les Alpes, par-delà les Pyramides; j'ai tâché de le montrer ce que je le voyais, grand, immortel comme sa gloire. Plus tard je l'ai retrouvé chef de l'État, premier consul, le premier de cette république qu'il eût été peut-être plus politique à lui, en même temps que magnanime, de conserver pure et sans tache comme 91 l'avait vue naître, comme 93 l'avait vue mourir, comme 1800 pouvait la voir re-

vivre. Maintenant le voici toujours le même comme guerrier, comme héros; mais il n'est plus le même comme Français : il est souverain, il est couronné; il ne dit plus *mes concitoyens*, il dit *mon peuple*. Ce n'est pas lui qui est changé, ce sont les circonstances; il n'est pas un homme dans *tout l'univers* qui eût passé intact au travers d'un tel creuset. Napoléon a subi la loi commune, parce que sa nature n'était pas divine; mais il conserva dans cette grande crise de l'humanité une attitude toute superbe, et un reflet lumineux de son immense mission.

Car il ne faut pas abandonner cette grande vérité; c'est que Napoléon fut, comme Charlemagne, un homme tout providentiel; un homme chargé par Dieu d'une mission sur la terre. Napoléon, envisagé sous ce point de vue, est un être qu'il ne faut pas juger comme les autres hommes; ces faiblesses elles-mêmes deviennent relatives; ses fautes, que le vulgaire veut toujours croire des fautes, ne sont souvent que des conséquences inévitables de tel évènement dont le rapport avec notre destinée à venir n'est pas encore découvert. C'est une grande et bien grande mission, je le répète, que celle de Napoléon : que celui qui ne la comprend pas se taise, mais qu'il ne la juge pas.

J'ai rapporté plus haut la manière dont l'empereur donnait ses ordres au gouverneur de Paris; en l'absence de l'empereur, c'était de l'archichancelier *seul*, comme dépositaire du pouvoir, que Junot prenait et recevait des ordres.

Cambacérès avait pris une autre attitude depuis qu'il était le second personnage de l'empire, après, toutefois, les princes de la famille impériale. On a beaucoup parlé sur lui, parce qu'on parle de tout en France, et qu'on cherche toujours à ridiculiser le pouvoir quel qu'il soit. L'empereur était coupé dans de trop grandes dimensions pour être moqué ; jamais on n'eût osé même hasarder un mot sur la forme de ses souliers si bizarrement pointus ; il y avait dans cet homme une magie de fascinante terreur dès qu'on le regardait, et souvent d'enchantement quand il daignait vous sourire, qui faisait évanouir jusqu'à la pensée d'un mot plaisant. Mais avec Cambacérès, on était au niveau, et notre esprit *gouailleur* se dédommageait : toutefois nous avions tort ; Cambacérès, ainsi que je l'ai déjà dit, était non-seulement un homme d'un très remarquable talent, ce que je n'ai même pas besoin de faire remarquer, mais il était parfaitement aimable, et gracieusement aimable ; il avait surtout des formes polies, peut-être un peu *parlementaires*, non pas dans l'acception du mot comme on l'entend aujourd'hui, mais à la façon de notre parlement d'autrefois, où du reste il y avait des hommes très spirituels, témoin M. de Brevannes (le président), et tous ses fils sans exception, ainsi que beaucoup d'autres que je pourrais citer, mais qui néanmoins avaient plus ou moins cette morgue, cette raideur polie, cette prévenance sèche, cette révérence du haut de la

tête, enfin cette *politesse parlementaire*, je ne puis lui donner un autre nom, que Cambacérès pratiquait. Peut-être cette manière d'être convenait-elle au chef de la justice et de la magistrature de France, je le crois même, et la preuve qu'elle n'avait rien de choquant, c'est que l'archichancelier était généralement aimé de tous ceux qui avaient des rapports avec lui.

L'empereur n'aimait pas certaines allures qu'il avait au travers de ses révérences solennelles ; il est de fait que les promenades au Palais-Royal, la loge aux Variétés, mademoiselle Cuizot, tout cela contrastait si fort avec sa tenue magistrale lorsqu'il recevait dans les salons de l'hôtel d'Elbœuf, et plus tard dans ceux de son hôtel rue Saint-Dominique, qu'il y avait au moins de quoi plaisanter pour ceux qui n'étaient pas l'empereur, et pour lui de quoi gronder. Mais l'archichancelier fut sourd aux remontrances comme aux plaisanteries ; il ne s'en promena pas moins tout aussi gravement dans le Palais-Royal, ne fut pas moins non plus rire sournoisement dans sa loge grillée aux Variétés, loge qu'il louait à l'année, ce qui, je crois, n'est jamais arrivé qu'à lui ; du reste toujours aussi bon, toujours aussi consciencieusement obligeant. Il avait pour Junot et moi une amitié que nous lui rendions bien, et c'est avec un grand plaisir que je l'ai revu en 1819, à son retour de Hollande.

La position de l'archichancelier pendant l'absence de l'empereur était des plus belles ; nulle

autorité ne balançait, ne gênait la sienne; l'impératrice Joséphine était nulle dans sa prétention à cet égard ; elle n'avait aucune volonté envahissante, et l'archichancelier ne trouvait en elle qu'un bon accueil et toujours une humeur égale ; le prince Joseph était à Naples ; le prince Louis en Hollande ; il n'y avait donc que le prince Jérome, encore était-il, je crois, à l'armée. Je ne me le rappelle pas positivement. Il n'existait qu'une volonté à Paris, et cette volonté était dans une tête de femme ; j'en parlerai tout à l'heure. Murat était à l'armée, lui, mais il avait un partie de lui-même à Paris, et cette partie n'était nullement paralysée, comme nous le verrons bientôt.

J'avais toujours désiré avec passion un maison de campagne ; Junot m'avait bien donné Bièvre ; mais depuis qu'il était gouverneur de Paris, cette maison ne pouvait plus convenir, elle était trop loin, et surtout trop petite pour notre famille déjà fort nombreuse alors, non-seulement par nos enfans, mais par cette colonie de parens de Junot qui logeaient avec nous. Un jour Junot me dit :

« Il faut que tu viennes dîner au Rainey ; Ouvrard m'a donné la permission d'aller y tuer quelques daims, et je veux que tu fasses avec moi cette chasse en calèche. »

Le temps était admirable ; on était aux premiers jours d'octobre. La chasse fut heureuse. Je regardais avec délices ces beaux ombrages du Rainey ; ce château qui, malgré le vandalisme qui en avait

abattu les trois quarts, était encore d'une grande beauté au milieu de ces massifs si verts et si frais, entouré de cette jolie maison russe, de la pompe à feu, de la maison du Rendez-vous, de celle de l'Horloge; puis le village au bout de cette belle allée de peupliers; et l'orangerie, et le chenil, et tout ce qui fait du Raincy enfin une délicieuse habitation. Mais je ne me bornai pas à admirer les beaux ombrages du parc lorsque j'entrai dans le château; M. Ouvrard en avait fait ce qu'il fait toujours du moindre lieu qui lui tombe dans les mains : un palais enchanté. Je ne sais si le roi a laissé subsister la salle de bains et la salle à manger, je le présume au moins, car il ne peut rien faire qui les surpasse; la salle de bain (1) me parut

(1) Cette salle de bain est un lieu ravissant. Il s'y trouve deux cuves en granit gris et noir, taillées chacune dans un seul bloc, et d'une immense dimension. Elles sont enfermées dans quatre pilastres de même granit; trois stores de satin blanc ferment comme un cabinet ces piliers de granit. Le pavé est formé de grands carreaux de jaune antique et de marbre blanc et noir. La cheminée est faite d'un granit vert antique, et le pourtour de la salle est en stuc parfaitement travaillé. Le fond de la chambre est occupé par un vaste sofa circulaire en velours vert; au-dessus sont représentés des sujets mythologiques parfaitement exécutés. Une lampe d'un travail précieux était suspendue au plafond. A côté de cette salle de bain, digne des temps où Rome était la reine du monde, il y avait un appartement meublé avec tout le goût qu'on connait à Ouvrard, et l'on sait qu'il est passé maitre dans cette matière.

surtout tellement charmante que je ne pus retenir une exclamation en y entrant :

Mon Dieu! m'écriai-je, qu'on doit être heureux dans un lieu comme celui-ci! »

Junot s'approcha de moi, me regarda en souriant, et me prenant par la main, il me conduisit dans le salon; c'est une immense pièce divisée en trois, mais seulement par des colonnes, entre lesquelles se trouvent des statues portant des candélabres : dans l'une des extrémités est le billard, à l'autre bout est le salon de musique, et au milieu se trouve le salon de réception. Ces trois pièces n'en forment qu'une à volonté. C'était jadis la chambre à coucher du duc d'Orléans : elle est dans une des ailes avancées, de sorte que les trois pièces ont vue sur le parc réservé aux habitans du château, et interdit au grand gibier. Cette portion du parc était dessinée dans la perfection, et sur le plan le plus simple; c'était une vaste pelouse bordée au bout par une rivière, au bord de laquelle se trouve une orangerie encore construite par Ouvrard, et la maison du Rendez-vous; puis à droite et à gauche de cette pelouse, en partant du château, il y avait deux allées à perte de vue, l'une de lilas, l'autre d'arbres de Judée. Des fenêtres du salon la vue était admirable; je ne pouvais me lasser de regarder.

« Comment trouves-tu ce château et ce parc? me dit Junot.

« — Ah! c'est un lieu de féerie!

« — Et si par effet, d'un coup de baguette, tu en devenais la maîtresse, que dirais-tu ?

« — Je n'en sais rien ; car bien sûrement cela n'arrivera pas.

« — Le désires-tu beaucoup ? »

Je devins rouge à la seule pensée que cela pouvait être, et je ne pus que le regarder avec une expression qui probablement lui plut, car il me prit dans ses bras, m'embrassa, et me dit :

« Eh bien ! il est à toi. »

Il est sans doute bien des heures amères dans la vie, et je puis le dire plus qu'une autre, sans doute; mais il est aussi de ces minutes fugitives, peut-être, mais brûlantes, incisives dans l'ame et qui donnent pour une éternité de bonheur.

Ma belle-mère était alors à Paris ; elle était venue voir son fils chéri dans toute la gloire de sa destinée. Bonne mère !... qu'elle était heureuse de ma joie ce jour-là ! elle était heureuse de tout ce qui était autour d'elle, de l'air qu'elle respirait... Son fils était dans tout.

« Je voudrais passer le reste de ma vie avec vous ici, » me dit-elle ce même soir.

Hélas ! son souhait fut réalisé !

Nous nous installâmes au Raincy. Junot allait facilement à Paris, et revenait dîner. Quant à moi, j'étais la plus heureuse des femmes de m'y voir établie.

J'ai déjà fait le portrait de madame Lallemand. Son mari avait été, comme je l'ai déjà dit, aide-

de-camp de Junot ; et, vrai chevalier errant, il avait été chercher les hasards en Amérique, il en avait ramené sa jolie femme avec sa mère, madame de Lartigues : elle demeura sous sa garde pendant les deux premières années de son séjour en France. Pendant que j'étais en Portugal, madame de Lartigues mourut ; M. Lallemand, major à cette époque dans un régiment de cavalerie, était à l'armée ; sa charmante et bonne petite compagne était donc seule à Versailles avec sa gouvernante, une parfaite personne, et Arthur, son fils, qui était notre filleul à Junot et à moi. Ce pauvre enfant mourut aussi ; la jeune femme, ainsi frappée dans ses affections filiales et maternelles, et si intéressante par elle-même, me parut dans cette position où le devoir hospitalier d'une amie doit s'accomplir ; je lui offris ma maison pour asile. Je fus assez heureuse pour qu'elle l'acceptât, et pendant huit ans le même toit nous a abritées. J'avais pour elle une amitié de sœur.

Junot avait montré assez de force d'ame lorsque l'empereur lui avait dit adieu. Il avait surmonté en apparence le terrible déchirement de cœur qu'il avait ressenti en demeurant à Paris quand l'empereur affrontait des dangers. Je ne fus pas long-temps sans m'apercevoir de ce qu'il souffrait, parce que je savais ce qu'il avait éprouvé à Lisbonne lorsqu'il craignit de ne pas être mandé par l'empereur; mais je ne connaissais pas la portée des affections du soldat, et du soldat de Napoléon ; j'en eus la mesure à quelque temps de là.

La quatrième coalition continentale, dont cette fois l'Autriche n'osa pas se mêler, venait d'être proclamée. L'empereur, parti de Paris dans les derniers jours de septembre, arrivé à Bamberg le 6 ou le 7 octobre, se porta aussitôt contre le roi de Prusse, qui, vivement alarmé des mouvemens des troupes françaises stationnées en Allemagne, avait mis les siennes en état de défense avec une grande célérité. La Prusse était alors dans une position tout-à-fait étrange : depuis neuf ans le cabinet de Berlin professait une neutralité qui contrastait perpétuellement avec les préparatifs de guerre dans lesquels il se maintenait, parce qu'ils étaient indispensables pour maintenir l'intégrité d'un empire formé d'une foule de pièces de rapport incorporées, rattachées, Dieu sait comment; il fallait donc se maintenir sur un pied défensif, tandis qu'on protestait perpétuellement de sa *soumission* et de sa fidélité ; car les progrès si rapides de cette puissance, toute guerrière, toujours heureuse, toujours victorieuse, accrurent à un tel point les craintes du roi Frédéric-Guillaume, qu'il se réfugia sous la protection de la Russie. Rien n'est plus burlesque que les évolutions d'espérances et de déceptions de cette pauvre Prusse pendant la première guerre de la France avec la Russie, depuis le consulat. Elle cria d'abord : *Garde à vous !... En joue !...* et puis, au moment où elle allait dire : *Feu !...* voilà que la victoire d'Ulm se proclame : le traité avec la Russie est enfoui à cent pieds sous terre ; et M. d'Haug-

mitz (1) est envoyé au bivouac de Napoléon pour lui faire la révérence au lieu de lui donner une croquignole. Vint ensuite le traité de Presbourg (2); la confédération du Rhin (3). Alors, la Prusse imagina une contre-confédération au nord de l'Allemagne, ou plutôt au nord de l'Europe ; la Russie et la Prusse essaient de faire une digue s'opposant au torrent napoléonien. Une belle reine du Nord endossa l'armure, fit la Clorinde; un homme bien remarquable, s'il n'eût été abruti par les liqueurs fortes et la débauche la plus effrénée, animé d'un sentiment que nous ne pouvons blâmer, car il était entièrement patriotique, se mit à la tête de l'armée prusienne, lui promit des victoires et même des conquêtes, car, tout en ne parlant *que de défense,* il y a toujours eu dans le cœur des quatre puissances du Nord, auxquelles, depuis qu'un Français en est le maître, est venu se joindre la Suède, une volonté de porter le couteau au sein de la France pour partager ses belles provinces. Nous avons résisté long-temps parce que nous avions à la fois du cœur et du feu dans l'ame ; maintenant nous avons toujours autant d'honneur, je le sais, je le sens, je le vois ; mais en avons avons-nous assez pour répondre à l'attaque de l'Europe si elle veut nous fondre sur le corps ? L'ame aura-t-elle alors

(1) 4 décembre 1805.
(2) 26 décembre 1805.
(3) 12 juillet 1806.

assez d'énergie pour repousser des phalanges envahissantes? je le désire sans l'espérer.

Le prince Louis de Prusse a été trop influent sur les événemens de 1806, et, par suite, sur ceux de 1807, pour qu'il ne soit pas important de le faire connaître à ceux qui pourraient avoir de lui une opinion un peu erronée, car l'empereur était un peintre partial dans sa *manière* de *faire*.

Le prince Louis de Prusse était beau ; c'est toujours une chose dont on sait gré à un prince ; il semble qu'on le remercie d'être né mieux fait qu'un autre homme. Il était non-seulement beau, mais sa tournure était charmante. Son esprit naturel était de ceux qui dispensent de tout autre ; et le prince Louis eût été le particulier le plus aimable, comme il était, à cette époque, le plus agréable prince de l'Europe, même en le comparant au prince de Galles, qui du reste a bien long-temps vécu sur une réputation usurpée.

L'éducation du prince Louis fut parfaite, mais malheureusement elle lui fut donnée à une époque où un entier bouleversement d'idées, de principes, rendait *tout* inutile; les avis, les maximes, les préceptes glissaient sur un homme de l'âge du prince Louis, au bruit étourdissant des édifices qui s'écroulaient de toutes parts en Europe, et ces édifices étaient ceux de la morale, de la religion et de la vertu ; la seule bonne pensée qu'il sauva lui-même du naufrage fut la résolution d'être un homme instruit et habile ; quant à être un homme

vertueux, cela ne lui parut pas absolument nécessaire, aussi ne s'en inquiéta-t-il pas le moins du monde, et, comme il était prince, les *mies* et les gouverneurs n'eurent garde de le contredire.

Mais, en revanche, tout ce qu'un homme peut apprendre, peut savoir, le prince l'apprit et le sut. Les sciences les plus abstraites, les talens, l'instruction la plus variée, il voulut tout posséder et posséda tout. J'ai vu des lettres de lui écrites en français, comme Hamilton ou madame de Sévigné auraient pu les écrire. Je prends mes exemples bien loin, me dira-t-on; ce n'est pas ma faute; mais j'ai tort; n'ai-je donc pas là, tout près de moi, des lettres du comte Louis de Narbonne?

Le prince devint, non pas républicain, ce qui eût été la preuve d'un esprit raisonnant bien, et d'une prévision fine et anticipée; mais démagogue enragé, ce qui était d'un fou, et d'un fou méchant. Cependant il n'était pas né *méchant;* mais il était imprudent, et l'imprudence conduit toujours à l'injustice, et l'injustice à tous les excès. Il se consolait de la fausseté de sa position à la cour de Berlin par de fréquentes absences à Hambourg; il y a des détails sur ces voyages qu'une plume un peu châtiée ne peut rapporter, et qui sont fort curieux par leur originalité; mais il était du reste un homme de la plus haute capacité; il avait des talens tellement distingués, que les artistes les plus fameux de l'Europe n'osaient pas lutter avec lui. Dusseck m'a assuré qu'il était plus habile que lui-même

dans l'improvisation. Quelques jours avant le combat de *Saalfeld*, où le malheureux prince fut tué, il était dans une maison de campagne avec madame de Lichtenau, à laquelle il était, comme on le sait, fort attaché (1) ; il joua, et joua, me dit Dusseck, comme jamais il ne l'avait entendu jouer, et comme jamais il n'avait entendu *personne*. Il était frappé, à ce qu'il paraît, et n'avait plus cette assurance qui lui faisait croire à la victoire. Ce fut contre la division du général Suchet, appartenant au corps du maréchal Lannes, que le prince se battit ; il commandait l'avant-garde du corps du prince d'Hohenlohe ; la conséquence de sa mort, arrivée comme celle du dernier hussard sous ses ordres, fut la culbute de l'infanterie prussienne, trente canons, et mille prisonniers en notre pouvoir (2).

Désolé de n'avoir pas suivi l'empereur dans cette campagne, Junot voulut au moins le suivre dans sa course aussi rapide que glorieuse ; il fit mettre des cartes d'Allemagne, des plans, dans la bibliothèque du Rainey, dans son cabinet de Paris, pour qu'à l'arrivée de chaque bulletin il pût se retrouver, au moins par la pensée, auprès de celui qu'il aimait tant ! Son sommeil était troublé par cette pensée qu'il était loin de lui, et qu'un danger pouvait l'ap-

(1) On croit même qu'il était marié avec la baronne de Lichtenau.

(2) Son corps fut jeté dans une chapelle abandonnée, puis dépouillé de ses vêtemens... J'ai entendu raconter ce fait avec des détails qui font mal.

procher, comme si sa seule présence l'eût dissipée! des petits fichets rouges et bleus furent plantés sur ces cartes, et toutes ses soirées se passèrent presque entièrement à suivre l'empereur et les armées françaises et prussiennes sur la carte.

C'est ici le lieù de parler de la magie toute-puissante que Napoléon exerçait sur les officiers qui l'entouraient depuis plusieurs années, et que je nommerai ici, à quelques omissions près : Duroc, Junot, Bessières, Rapp, Lannes; Lemarois, Arrighi, Lacée, Rovigo, Eugène, Caffarelli, et j'ajouterai Berthier et Marmont. Sans doute il a été dit bien des choses relativement à eux; mais d'abord je crois l'un innocent, et l'autre ne fut qu'égaré. Je parlerai de leur histoire en son lieu; et puis, quelle que soit leur conduite ultérieure, ils furent long-temps au nombre des séides de l'empereur, et c'est de cette époque que je parle.

L'empire que Napoléon exerçait sur les hommes, empire tellement positif qu'il tenait du fantastique; cet empire remonte bien au-delà du moment de sa splendeur; ainsi, Junot l'aimait au point de lui donner ce que sa famille lui envoyait pour vivre : il lui aurait donné son sang. Je crois que la magie de son style, si coloré, si vif, si énergique et si concis à la fois, contribuait infiniment à produire cet effet. Junot me racontait une circonstance dont il fut témoin un jour en Italie, peu de temps avant le traité de Campo-Formio. On était devant l'ennemi; le combat avait été chaud; le

jour baissait : un bataillon d'infanterie qui avait combattu tout le jour se trouvant fatigué, fut moins sur ses gardes, et à la chute du jour il fut enveloppé par un régiment autrichien ; en voyant l'ennemi, nos soldats, qui étaient abîmés de fatigue, lâchèrent pied, et s'en furent vers le corps de réserve ; Junot, alors aide-de-camp du général en chef, allait porter un ordre à la divison Masséna :

« — Comment ! s'écria-t-il en voyant la déroute des soldats (mais plus énergiquement que moi), comment ! vous fuyez, et le général en chef compte sur vous ! — Je venais voir comment vous vous conduisiez, — je vais lui dire que vous étiez en fuite. »

Plusieurs soldats s'étaient arrêtés autour de son cheval : — Non, non ! s'écrièrent-ils. En avant, camarades, en avant ! — A bas les Allemands ! vive la république !

Mais un plus grand nombre de voix cria aussitôt : *Vive notre général!* Et ces hommes qui fuyaient devant les Autrichiens, comme des mouettes devant l'orage, se remirent à la bouche du canon pour les arrêter, parce qu'une voix avait évoqué le *nom seul* de Bonaparte ! Oui, il y avait en cet homme, jusque dans les détails les plus simples de son existence, une puissance merveilleuse qui envahissait les ames. Tous ceux qui surtout avaient reçu près de lui *le baptême de feu*, comme il l'appelait lui-même, lui étaient dévoués corps et ame, comme les sectateurs de Mahomet l'étaient

à la voix du prophète ; et ce n'étaient pas les splendeurs du trône qui éblouissaient et attiraient les séides de Napoléon. Lors même que sa voix ne partit plus de ce trône, où il siégeait dans une nuée immortelle, leur front ne s'inclina pas moins devant son nom ; et les soldats de toutes les contrées, les hommes de tous les climats qui avaient été à portée de le voir et de l'entendre conservèrent pour lui cette admiration enchantée qui le plaçait constamment sur un autel ; quant à ceux qui l'avaient aimé, leur dévouement religieux, leur culte pieux de vénération enthousiaste demeura toujours le même. Je ne donnerai pas pour exemple un fait bien souvent et trop souvent cité : c'est le dévouement de ceux qui l'ont suivi à Sainte-Hélène. Il est une seule famille qu'il faut excepter, celle du maréchal Bertrand. — A la bonne heure ! mais les autres !... Quand j'en serai à cette époque, je ferai connaître mon opinion : elle est fondée sur des faits ; mais, je le répète, Marchand et le général Bertrand, voilà les seuls.

Jamais je ne vis à quel point Junot aimait l'empereur que lors de cette campagne d'Iéna : c'était du désespoir que ce qu'il éprouvait chaque fois qu'un nouveau bulletin nous parvenait. Oh ! que je lui ai vu verser de larmes ! que je l'ai vu malheureux ! comme il l'aimait !...

La campagne de 1806 est encore une de celles où l'empereur s'est immortalisé par son génie. Les suivantes furent plus disputées dans leur succès,

et il avait plus de monde ; mais la bataille d'Iéna est un de ses beaux jours de victoire.

L'armée française se composait de sept corps sous les ordres de Lefèvre, Bernadotte, Ney, Lannes, Davoust, Augereau et Soult. Une réserve était aux frontières de la Westphalie sous le commandement de Mortier, et toute la cavalerie obéissait à Murat. Les troupes alliées faisant partie de la confédération du Rhin, qui, pour la première fois, combattaient leurs compatriotes (sous les ordres d'un Français), étaient conduites par le maréchal Lefèvre. L'armée prussienne se composait de deux cent trente mille hommes de belles et bonnes troupes, bien équipées et disciplinées, d'une cavalerie qui passait depuis long-temps pour la première de l'Europe, et d'une nombreuse et belle artillerie. C'était le prince de Brunswick qui était généralissime. Le génie du grand Frédéric avait encore une faible voix dans le corps cassé du maréchal de Koëllendorf, et Lalkreuth, déjà célèbre par une vie toute militaire. Là était aussi Blücher, encore obscur, et que les fautes de son ennemi devaient rendre fameux.

Un des faits politiques très étranges du siècle dernier, est la conduite de la Prusse en 1806 ; son manifeste, entre autres, est vraiment burlesque : il est rare que la passion, le dépit, se trouvent dans une pièce de cette importance, lorsque son contenu renferme des mots qui vont décider du sort de plusieurs milliers d'hommes ; mais dans

celui du cabinet de Berlin, on y trouve vraiment matière au moins à plaisanter. La Prusse se présentant seule dans la lice pour venger, dit-elle, l'Europe, et délivrer l'Allemagne, qui d'ailleurs ne se trouvait pas encore captive ; la Prusse s'engageant dans une lutte douteuse contre la France et l'*Angleterre*, qui de leur côté sont aux prises ensemble, offre un des phénomènes politiques les plus curieux qu'on puisse voir ; et tout cela par dépit, par colère, d'avoir été dupe de son peu d'habileté, pour ne pas dire un mot plus dur, et surtout dupe de sa propre conduite double et cauteleuse.

Ce fut Bernadotte, aujourd'hui l'un des membres de cette confédération du Rhin comme duc de Poméranie, si l'Allemagne n'avait trouvé très doux de conserver son émancipation tout en criant *tolle* sur celui qui la lui a donnée ; ce fut Bernadotte qui commença *le bal* par le combat de Schleitz, petit village et petite capitale de l'infiniment petite principauté de Reuss ; celui de Saalfeld, dont j'ai parlé tout à l'heure, vint ensuite, et le 14 octobre, trois semaines après le départ de l'empereur de Saint-Cloud, il remportait la victoire d'Iéna, l'une des plus belles victoires de sa carrière militaire. Ce fut Murat qui, par une charge hardie et entraînante, décida, dit-on, le sort de la journée. La cavalerie était tellement lancée, écrivait Duroc à Junot, qu'elle a poursuivi l'ennemi jusques auprès de Weimar, c'est-à-dire près de *cinq*

lieues. Une particularité assez singulière, c'est que les Prussiens n'ont jamais appelé la journée du 14 octobre Iéna, mais bien *Auërstadt,* du nom d'un village entre Naumburg et Doernburg, à droite de la Saale, gardé par le maréchal Davoust avec trente mille hommes, tandis qu'il en avait plus de cinquante mille devant lui, et le quartier-général de l'armée prussienne même, avec le roi Frédéric-Guillaume et la belle reine amazone. Cette position de Davoust était très périlleuse, et sa fermeté et son inébranlable volonté décidèrent la victoire, qui néanmoins fut long-temps disputée par Kalkreuth et Blücher, qui, animés par la présence du roi, combattirent avec un courage admirable. Il n'est pas douteux, d'après tout ce que j'ai vu sur les cartes et les plans sur lesquels Junot suivait la marche de l'armée d'après, non pas les bulletins, mais des lettres de ses amis, dont j'ai encore même une grande partie, que la véritable gloire de cette journée n'appartienne au maréchal Davoust. L'empereur a bien assez de lauriers autour de sa tête pour en laisser quelques feuilles à ses lieutenans. Il y eut, je me rappelle, une singulière manière d'envisager alors une marche tardive, dit-on, du corps du maréchal Bernadotte, qui se porta très tard sur la gauche de l'empereur à Iéna. En me rappelant ce fait, j'ai eu recours, pour recorder mes idées, aux notes que j'ai écrites de la main de Junot, et je retrouve la même pensée. Dès cette époque, tout ce qui entourait l'empereur avait la

conviction que Bernadotte n'aimait pas le souverain que le 18 brumaire lui avait donné ou plutôt imposé. On crut long-temps que c'était une *antipathie de couronne;* mais depuis il a prouvé que ce n'était qu'à *l'homme* qu'il en avait. Il a fait bien du mal à l'empereur !

Les conséquences de cette journée *double*, tant à Iéna qu'à *Auërstadt*, furent terribles pour les vaincus. Blessés, tués, prisonniers, nous avons frappé quarante-deux mille hommes ; les bulletins portent cinquante-quatre, je crois ; moi je parle d'après des notes que je crois vraies, et elles disent quarante-deux mille hommes, y compris les Saxons. Les ennemis y perdirent deux cent quatre-vingts pièces de canon, et des magasins immenses de vivres et de fourrages. Vingt-six généraux prussiens furent faits prisonniers ; le duc de Brunswick, Moëllendorf, ce dernier rayon de la gloire de Frédéric, furent mortellement blessés, et ne survécurent que peu de jours à leurs blessures. Le prince de Prusse, quoique blessé également, fut contraint de se cacher dans un marais, où il demeura plusieurs heures pendant une nuit d'automne froide et pluvieuse. Quant à notre armée, elle ne perd que douze mille hommes, soit à Auërstadt, soit à Iéna, un général, et huit colonels. Du reste, cette défaite d'Iéna est le crime que la Prusse ne nous pardonnera jamais, parce que jamais, aussi, défaite ne fut plus rapide et plus humiliante en raison de la beauté de l'armée vaincue. J'ai entendu com-

parer cette fuite, ou plutôt cette course, à la défaite des troupes turques à Héliopolis ; en raison non pas de la ressemblance de position des deux armées, mais pour la présomption folle des chefs turcs comparée à la présomption folle des généraux prussiens, qui, parce qu'ils avaient un maréchal du temps de Frédéric II, leur seul et bien vénérable héros, s'imaginaient renverser un autre héros, mais vivant, mais dans toute sa force active et formidable. Un homme de beaucoup d'esprit a dit avec vérité que Moëllendorf et Brunswick, ces deux vieillards d'une autre époque, représentaient le vieux Pompée : la timidité de la vieillesse d'un côté et la présomption des jeunes chefs ont décidé le sort des batailles d'Iéna et de Pharsale.

Nous recevions tous les jours des nouvelles du quartier-général. J'ai sous les yeux des lettres bien curieuses parlant de cette course, vraiment fantastique, de deux armées courant l'une après l'autre. Le roi de Prusse s'enfuyait avec une telle rapidité, que le maréchal Kalkreuth fut contraint de l'abandonner, lorsqu'il l'escortait dans sa fuite, pour faire face au maréchal Soult, qui l'atteignit près de *Greussen*, le culbuta, et le poursuivit sur Magdebourg. Un de mes cousins, qui était jeune, bien monté, et désireux de faire une action d'éclat, faillit prendre le roi de Prusse, et le manqua d'un temps de galop. C'est une drôle de destinée aujourd'hui que celle de roi !

A peine avions-nous eu le temps de lire les détails de ces étonnantes journées, qu'arrive la nouvelle de la capitulation d'Erfurth.

« C'est une magie, écrivait Berthier ; vous ne pouvez vous figurer cette déroute : on dirait, pour parler comme la Bible, que le bras du Seigneur les terrasse.

« Quatorze mille Prussiens prisonniers de guerre, dont Moëllendorf, le prince d'Orange, et cinq généraux, cent vingt pièces d'artillerie, des munitions de toute espèce, et un point d'appui très utile à notre armée ; tels sont les résultats de la capitulation d'Erfurth. »

Parmi toutes les nouvelles qui nous parvenaient, une surtout frappa mon attention, d'autant plus fortement que les femmes n'aiment pas la bassesse et la perfidie, surtout dans un homme qui porte l'épaulette. Le général Klein commandait une division de dragons, et se trouvait vers le moyen Elbe, à *Weissenssée ;* il était là ce qu'il était partout, brave et bon officier de cavalerie, et surtout loyal comme un chevalier du moyen âge. Mais sa valeur et sa présence d'esprit lui avaient été nécessaires dans cette occasion plus que dans aucune autre de sa vie. On a bien su à Paris que nous avions été victorieux, mais on n'a pu savoir alors comment tout cela s'était opéré. Ce ne fut qu'au retour de l'armée que nous apprîmes à quel degré de terreur les troupes prussiennes avaient été frappées, et la manière plus que burlesque dont elles couraient

pour se sauver de nous. Mais comme pour les atteindre plus sûrement nous étions lancés avec une rapidité peut-être un peu légère, il en était résulté que plusieurs de nos brigades et de nos divisions se trouvaient bien au-delà du gros de l'armée, et cela par une conséquence toute naturelle de la charge au galop que cette armée avait faite comme si elle eût été composée de tirailleurs. Le général Klein se trouvait dans ce cas en arrivant à *Weissenssée ;* il n'avait pas un canon, et sa troupe n'était que de douze à treize cents hommes. Il était presque nuit ; après avoir reconnu un peu le pays, il envoie le jeune Sopranzi porter l'ordre aux autorités de l'endroit de préparer des vivres et des logemens. On lui répond que déjà les troupes qui ont passé dans la journée ont tout emporté ; on s'explique, et l'on voit que les Français sont pris pour les Prussiens. La chose devait être ; car en raison de la rapidité de la course, nous étions si bien mêlés avec les troupes ennemies, que nous pouvions en voir devant, à côté et derrière nous. Le général Klein fut un peu troublé de cette nouvelle, mais il résolut de faire bonne contenance, et il s'avança dans Weissenssée comme s'il eût été à la tête d'une division de six mille hommes. A peine était-il descendu de cheval qu'arrivent au galop de la peur, et Blücher, et dix autres généraux de l'armée prussienne, avec quatre mille hommes de superbes troupes, qui n'avaient d'autre mal que d'être essoufflées pour avoir couru trop vite ; mais

à Weissenssée étaient encore d'autres troupes et du canon. Le général Klein m'a dit qu'il eut dans ce moment un sentiment de peine profond. Imaginer que la victoire entourait tous nos drapeaux, que toutes nos troupes chantaient en chœur : *Nous avons vaincu* ! et que la plus agile des cohortes fuyantes allait prendre la plus agile à la course pour vaincre ; car la division du général Klein s'était admirablement conduite dans toutes les journées précédentes. Ces réflexions lui venaient en foule et le désespéraient lorsqu'il prit une résolution inspirée par l'esprit qui alors animait toute l'armée, qu'on appelait la Grande-Armée, bien plus par la grandeur de son noble courage et de son héroïsme que par le nombre de ses soldats. Le général Blücher ne pouvait voir combien le Français avait de monde, entraîné dans une fuite plus qu'accélérée avec une division nombreuse ; mais se trouvant arrêté tout-à-coup par une barrière de casques et de sabres encore brillans de la victoire et rouges du sang prussien, cette vue lui donna un vertige, et il ne lui vint même pas dans la pensée d'affronter le danger qu'il supposait, en remerciant Dieu qu'il lui envoyât l'occasion de mourir devant la bouche d'un canon. Il y a des gens qui pensent différemment en voyant la même chose. Lorsqu'à Nazareth Junot se vit en présence de quatre mille Turcs, commandés par Ayoub Bey, Abou Seff, ce qui veut dire *le père du sabre*, il n'eut pas besoin de faire de longues réflexions sur le parti qu'il avait à prendre.

« Il faut mourir, dit-il à ses trois cents hommes, car nous ne pouvons pas espérer de nous défendre contre l'armée du grand-visir dont Ayoub Bey commande l'avant-garde ; mais en mourant nous en tuerons le plus que nous pourrons. En avant ! et vive la république ! » Et les soldats crièrent : En avant ! et vive république ! Aussi les quatre mille Turcs furent tués, battus, prisonniers ; Junot tua le père du Sabre avec son bon pistolet, et les trois cents hommes et leur chef furent appelés les trois cents braves.

Blücher ne se mit guère en peine comment on appellerait ce qu'il fit. Il commença d'abord par dire qu'il y avait eu un armistice après la bataille d'Auërstadt ; le général Klein, qui était un homme d'honneur, et qui jamais n'aurait trouvé un pareil expédient, le crut sur sa *parole d'honneur* qu'il lui demanda, et que l'autre ne balança pas plus à lui donner que s'il eût fait un serment d'amour à une demoiselle de l'Opéra de Berlin.

Berthier était fort exact à donner des nouvelles de l'armée à Junot. Jamais aussi deux jours ne se passaient sans qu'une lettre de Duroc, ou de quelqu'ami major-général, ne vînt nous mettre au courant de la marche de l'empereur, et de celle des sept corps d'armée qu'il menait à Berlin comme on va au bois de Boulogne. Le prince Eugène de Wurtemberg, commandant la réserve de l'armée prussienne, était battu par Bernadotte à Halle, près Leipsick ; Leipsick lui-même était pris par le maré-

chal Davoust; et tout cela avait lieu dans cet ordre, par exemple : le 16 octobre, la capitulation d'Erfurth; le 17, le combat de Halle; le 18, la prise de Leipsick; le 19, Murat entrait dans Halberstadt, situé à vingt-cinq lieues d'Iéna, et la bataille d'*Iéna* s'était donnée le QUATORZE octobre!... le 20, Lannes et Davoust forcent le passage de l'Elbe; le 24, le Roland de notre armée occupait Postdam, à sept lieues de Berlin!... le 25, on prend Spandaw, après UNE sommation faite par le maréchal Lannes, et l'on est à trois lieues de Berlin! et Spandaw était rempli de munitions immenses!... le 26, on entre à Berlin. On m'a raconté que la terreur était si profonde dans la ville, que, étant encore à trois journées de marche de la capitale de la Prusse, Davoust avait envoyé, par un officier, l'ordre aux magistrats de préparer tout ce qui était nécessaire à sa réception. Le 28, Murat, à la tête de dix mille hommes de cavalerie, faisait mettre les armes bas à SEIZE mille hommes d'élite de la garde royale de Prusse, commandés par le prince d'Hohenlohe, qu'on a fait peut-être pour cela maréchal de France, si toutefois c'est le même. Avec lui on prend le prince Auguste de Prusse, le prince de Mecklembourg-Schewrin, beau-frère de l'empereur de Russie, le général Tauenzien. Le général Belliard écrivit à Junot une longue lettre où toute cette affaire est décrite admirablement; mais, en vérité, on croit rêver. Belliard s'y était fort distingué à cette affaire de *Preutzlaw*.

Tous les jours nouvelles victoires; tous les jours les estaffettes nous apportaient des détails qui paraîtront vraiment fabuleux à nos petits-neveux. Le brave Lassalle, ce héros de notre cavalerie française, prend la fameuse forteresse de Stettin avec douze cents hommes, et trouve dedans cinq mille Prussiens et cent cinquante canons. C'est le 29 octobre. On est entré en campagne le 10 par le combat de Schleitz livré et gagné par le général Maison, et le 29, c'est-à-dire dix-neuf jours après, on est dans la capitale de la Poméranie prussienne... Ah! je conçois que de toutes les nations qui sont venues *mordre* le colosse, la Prusse est celle qui a cherché à rendre sa morsure plus douloureuse et plus profonde.

Le mois de novembre commença par une prise fort importante pour nous, et qui nous assura la possession paisible du bas Oder; ce fut la prise de Kustrin. J'ai (1) entendu des officiers du génie s'étonner au dernier point que cette place, située dans un grand marais, défendue par une forte garnison (cinq mille hommes, je crois), se soit rendue sans se défendre au maréchal Davoust, qui n'avait aucun moyen d'en faire le siége. Mais une autre merveille, et en vérité dans ce temps-là on ne marchait

(1) Je veux éviter la peine à des critiques sévères, qui pourraient trouver singulier qu'une femme parlât sur des questions *stratégiques*, de me demander compte de mes opinions. Je donne ici celle des hommes les plus distingués de l'époque.

qu'entre deux rangées de choses plus surprenantes les unes que les autres, c'est la disparition de l'électeur de Hesse-Cassel et de son pouvoir. Le maréchal Mortier ne fit *que paraître, il n'était déjà plus*. D'immenses magasins de vivres avaient été faits dans ses états ; ils tombèrent en notre pouvoir. Je fus contente de ce succès plus que d'un autre ; il était remporté par un homme que Junot et moi nous aimions avec une sincère amitié.

Mais de toutes les relations que nous recevions, celle qui nous racontait l'affaire de Lubeck fut peut-être la plus intéressante ; elle l'était d'abord par les suites importantes qu'elle eut en terminant, avec la prise de Magdebourg, la campagne de Prusse en vingt-huit jours !...

Blücher, échappé au sabre des dragons du général Klein, après la bataille d'Iéna, par un subterfuge qu'il doit se charger d'expliquer, car, pour moi, toute femme que je suis, je ne m'en mêlerais pas ; Blücher poursuivi, non pas par un songe comme le père Sournois, mais bien par les balles et les boulets français qui lui passaient au travers des jambes, errait comme un désespéré au nord de l'Elbe. Renvoyé du Mecklenbourg, coupé de la Poméranie par la prise de Stettin, chassé du Lauenbourg, il se vit jeté vers ce golfe de la Baltique où la Trave a son embouchure. Ce fut là qu'excité par un beau désespoir il résolut de se défendre. Il ne fallait pas songer ici à parler une autre fois d'armistice ; c'était une gentillesse qui

pouvait passer une fois, mais deux c'eût été trop fort. Il le sentit bien. Mais comme il était un homme d'invention, il eut pour la première fois l'idée qu'on pouvait se défendre dans une ville, au lieu de se promener en chevalier errant, attendu que ce n'est plus la mode au dix-neuvième siècle, puisque les chevaliers errans avaient un profond respect pour leur parole, et ne la donnaient pas impunément, ou, pour parler plus juste *impudemment*. Toutefois il aurait pu choisir Kustrin ou bien Stettin, avant que nous n'y fussions venus, ce qui pouvait être facilement ainsi qu'à Magdebourg. Mais il n'aimait pas les choses raisonnables ni droites, à ce qu'il paraît, le général Blücher, et, au lieu de se mettre dans une belle et bonne citadelle, il fut se renfermer dans Lubeck, place toute démantelée, exposant ainsi cette ville aux derniers malheurs. Encore cette résolution, toute mauvaise qu'elle était, fut-elle prise trop tard. Blücher fut atteint et presque entouré par le maréchal Soult et par Bernadotte, et la cavalerie de Murat, presque à l'entrée de la ville. On se battit dans les rues. Nous perdîmes beaucoup de monde à cette attaque, néanmoins nous y fûmes victorieux, et près de cinq mille prisonniers demeurèrent en notre pouvoir. Le reste de l'armée, errant, fugitif, fut pris sur un territoire neutre, à la lisière du Holstein. Le commandant en chef Blücher, le duc de Brunswick-OEls, douze généraux, plus de douze mille hommes, enfin quatre mille chevaux, tout ce qui

reste d'artillerie, de munitions, tout enfin tombe au pouvoir des Français.

Maintenant il faut que je remplisse un devoir; il faut que je rectifie le jugement un peu erroné que quelques pamphlets, plutôt que des journaux allemands, ont porté de nos troupes à propos de cette affaire de Lubeck. Je suis, et j'ai toujours été trop *Française* pour ne pas prendre autant d'intérêt à l'honneur de nos armes qu'à leur gloire. Je souffris en lisant des relations de cette prise de Lubeck, publiées à cette époque en Allemagne, dans le seul but de rendre les Français odieux. Je fus à même d'avoir des renseignemens bien positifs sur la vérité de cette affaire : on avait *dit*, *imprimé*, que nos troupes avaient tué, pillé, saccagé, brûlé, enfin qu'elles avaient fait tout ce que des troupes sans cœur et sans discipline peuvent faire. Non-seulement ces accusations SONT FAUSSES, mais il est positif que c'est aux Français que les habitans de Lubeck doivent leur conservation, et celle de leurs propriétés personnelles qui furent respectées. On a décoré, ou plutôt sali, du nom de destruction et de *saccagemens* quelques désordres commis par des soldats, altérés, affamés, et fatigués par une longue et pénible marche. J'ai entendu parler de cette journée à des officiers de tous les grades, et TOUS ont été d'un avis unanime à cet égard. Une particularité assez remarquable, c'est qu'il paraît positif que c'est à cette affaire que Bernadotte doit la couronne de Suède. Il y avait des Suédois parmi

les prisonniers qu'il fit à Lubeck ; il les traita avec une telle douceur, avec tant de courtoisie, que les prisonniers suédois, de retour dans leur patrie, parlèrent de la générosité du maréchal Bernadotte. Cette générosité fut rappelée lorsque plus tard il fallut que le peuple suédois se choisît un *roi futur,* et Bernadotte fut demandé.

Il manquait un bouquet à une telle campagne, ce fut le maréchal Ney qui le donna en prenant Magdebourg. Vingt généraux, vingt-deux mille hommes, SEPT CENTS CANONS, des magasins immenses en toutes choses. Et le maréchal Ney n'avait que onze mille hommes pour entourer et prendre la place!... On croit rêver.

Je trouve une note tout entière de la main de Junot, qui dit, en parlant de la prise de Magdebourg:

« Davoust à Auërstadt a commencé la victoire, « Ney à Magdebourg l'a consommée ; car il faut « regarder la campagne qui vient de se faire comme « une seule bataille avec unité de temps ; il n'y « manque que l'unité de lieu. Mais il me semble « que l'affaire de Ney est bien autrement grande « dans sa conséquence, en raison de l'effet qu'il « produit sur les alliés de la Prusse, et sur ce qui « reste de son armée. Ney, prenant Magdebourg « avec onze mille hommes, est celui des maréchaux « ayant fait le plus beau fait d'armes. C'est un brave « homme que Ney; c'est dommage qu'il soit ce que « nous appelons en terme militaire, *un mauvais « coucheur.* »

J'ai transcrit cette note dans son entier, parce qu'elle est en marge d'une lettre de Berthier parlant de cet événement, et qu'elle fut écrite dans le temps. Elle montre que Junot avait prévu le grand avantage moral que notre victoire si rapide avait produit sur les Russes, qui, en effet, tout en se hâtant, ne purent arriver pour secourir leur ami le Prussien; et le 9 novembre nos troupes entraient dans Posen, à soixante-cinq lieues de Berlin, un mois, jour pour jour, après le commencement de la campagne. Le maréchal Mortier prenait le Hanovre, et Napoléon frappait une contribution de cent cinquante millions sur la Prusse et ses alliés. Je sais bien que nous les avons rendus avec cent pour cent d'intérêt; mais les Prussiens auront beau faire, ils ne peuvent détruire la gloire de cette campagne. Ils ont eu la petite joie de la vengeance : oh! ils l'ont eue bien pleine et entière; mais ils n'ont pas moins été vaincus par une armée inférieure en nombre; ils ont été battus, et de manière à rendre burlesque leur défaite; et s'ils nous ont repris, comme à moi, par exemple, les biens qu'ils avaient abandonnés par trois traités, par une signature royale (j'aurais bien mieux aimé celle de M. Delmar), tout cela n'a produit qu'une légère compensation, bien pâle encore, à côté de notre joie triomphante en entrant dans Berlin seize jours après le premier coup de canon. Oh! je sais bien que c'est une amère douleur; mais qu'y faire? recommencer? Non pas eux, mais nous. *Je ne suis*

qu'une femme, mes paroles ne tirent pas à conséquence; ce sont des *paroles*, et voilà tout.

L'empereur Alexandre est un homme fort remarquable dans l'histoire de Napoléon. A-t-il été trompé? a-t-il trompé? Voilà une immense question pour cette époque, sur laquelle les peuples de tous les âges auront les yeux attachés. Il y a des gens qui prétendent qu'il fut toujours trompeur ; d'autres, qu'il fut toujours trompé ; un grand nombre, qu'il ne fut ni l'un ni l'autre, parce qu'il attrapa et fut attrapé. Tout cela a l'air d'une charade, dont le premier est en France, le second en Russie, et le tout sur le champ de bataille, où des milliers de cadavres donnent le mot de la chose. J'ai eu l'honneur de voir l'empereur de Russie chez moi, où il vint à une époque bien malheureuse pour la France, si elle contentait quelques petites vengeances particulières. Je l'ai non-seulement vu, mais entendu, et très bien écouté. Nous arriverons à cette époque intéressante dans les volumes suivans.

En attendant que nous atteignions cet instant, ce qui ne sera pas long, grâce aux bottes de sept lieues de l'empereur, il faut nous occuper de la campagne d'*Iéna*, puisque toute cette campagne prit le nom de la première bataille livrée à la Prusse. Je marche avec ordre, ayant sous les yeux des lettres officielles et particulières, qui instruisaient Junot de la marche rapide de nos troupes. Les réflexions que je soumets ne sont presque jamais les miennes ; je n'ai ni le mauvais goût de prendre un

habit étranger à mon sexe, ni la bêtise de parler de ce que je ne sais pas, bien que cependant, à force d'entendre parler et reparler encore batailles, conquêtes, et tout ce qui tient à la victoire enfin, je ne sois pas plus sotte qu'une autre pour donner la relation de faits racontés pour le moins cent fois devant moi. Ceci est pour répondre à une attaque bien peu motivée, bien peu raisonnable, bien peu...; mais c'était peut-être dans un bon motif, et pour mon bien. Malheureusement je ne puis m'appliquer ce vers de ma pièce favorite :

Vous êtes jeune encore et l'on peut vous instruire.

L'on peut m'instruire ; je ne repousse aucun avis. Hélas, après avoir beaucoup appris, beaucoup vu, beaucoup lu, plus nous avançons dans la vie, plus nous disons avec une humilité profonde :

« Que savons-nous ? »

Je reçois donc toute l'instruction que l'on voudra bien me donner ; j'apprendrai tout, même qu'il est un cœur reconnaissant, et n'étant pas offensé de l'amitié, chargé d'un bienfait, et irrité d'être contraint de dire :

« Je suis obligé ! »

J'apprendrai qu'il existe un cœur comme cela dans le rayon de quinze ans à..... avec une vraie joie ; mais si je puis dire que j'accepte l'instruction, malheureusement je ne puis dire que je suis *jeune encore ;* je vieillis tous les jours ; je suis

mère, grand'mère, et mon expérience me fait répéter :

« Ah! que la vie est lourde à porter! »

Maintenant, retournons à Varsovie, car vous saurez que les troupes russes y entrèrent le 12 novembre 1806. Pendant ce temps-là Junot eut une grande besogne, ce fut de faire exécuter le décret impérial rendu à Berlin par l'empereur Napoléon, par lequel il réorganisait la garde nationale de France. Junot avait été chargé par l'empereur de faire sur cet objet un petit travail dont j'ai encore le brouillon de son écriture. Il y a beaucoup de ses idées dans le décret de l'empereur. Né, pour ainsi dire, à l'époque de la révolution de 91, Junot reçut dès lors son existence de Français comme homme politique, parce que dès lors chaque Français eut la révélation de ce qu'il pouvait faire, et la certitude que dès *qu'il ferait il aurait*. Cette institution de la garde nationale qui date de ces belles premières années de la république, car j'appelle la France *république*, du moment où elle est enfin instruite de ce qu'elle vaut dans chaque individu de la grande famille; on appellera cela de cent noms plus bizarres les uns que les autres; État constitutionnel, monarchie constitutionnelle, empire électif; royaume, république, tous ces noms ne signifient *rien*; et toutes les fois que la grande famille pourra délibérer en liberté par la voix de ses mandataires, que la possibilité de se défendre contre d'injustes agressions sera aux mains des fils

de cette grande famille, que l'intrigue ne se mettra pas dans les élections des mandataires, que ces mandataires feront de bonnes lois pour leurs cliens et pour eux-mêmes, voilà pour le coup la plus parfaite des républiques. Mais que les fils de la grande famille soient tenus en tutelle, passé l'âge prescrit par la loi pour que la tutelle cesse; que les élections soient arbitrairement faites, que les fils armés pour le salut de tous ne puissent tirer que sur ceux qu'ils aiment, et défendent ceux qu'ils n'aiment pas, appelez celle-ci république et l'autre État despotique, les noms ne seront que des noms, et la première n'en sera pas moins une véritable république, et la seconde un état monarchique, tyrannique, despotique, et tout ce que vous trouverez de plus arbitraire. Il y a des noms qui hurlent de se trouver ensemble, et malheureusement, je ne sais pas si cela vient de ce que nous n'avons pas encore le *Dictionnaire de l'Académie,* et que nous ne savons pas bien la valeur des mots et des choses, mais nous mettons à côté l'un de l'autre des mots qui, en vérité, ne pourront jamais s'*harmoniser* ensemble.

Junot avait un souvenir presque *enivrant* de la garde nationale de France. Il mettait tout cela avec ses bataillons de volontaires crées par la gloire et le plus saint des enthousiasmes, ces phalanges de héros d'où sont sortis tant de noms illustres à jamais dans l'histoire, tant de nobles cœurs, tant de glorieuses renommées! en pensant à cette époque,

je suis moi-même émue ; que de trouble s'élève dans l'ame en se reportant à ces momens si admirables où TOUTE la France entière se levait au seul cri : « Voilà l'ennemi ! »

Hélas ! serions-nous encore animés de ce beau feu ?... Serions-nous encore Français ?... O ma patrie !... ma belle France !... mon pays, autrefois si beau !... Aurai-je donc la douleur de voir encore une fois tes provinces ravagées par les barbares du Nord !... Ah ! c'est pour ces momens d'horrible inquiétude que fut faite cette immortelle chanson patriotique qu'il faut être bien misérable pour dénaturer, et bien à plaindre pour ne pas comprendre. Combien j'ai vu de larmes couler en répétant ce beau refrain !

> Aux armes, citoyens ! formez vos bataillons !
> Marchons... qu'un sang impur abreuve nos sillons !

Lorsque Junot, avec sa belle voix pleine et sonore, chantait ces admirables paroles sur un air tout aussi admirable, il avait les yeux humides et l'accent ému. C'était un touchant spectacle, et dont le souvenir ne contribua pas faiblement à provoquer mes larmes le jeudi matin de mil huit cent trente, lorsque le drapeau tricolore fut inauguré de nouveau. Mon fils était près de moi, je tombai dans ses bras en fondant en larmes ; mon cœur s'élançait hors de ma poitrine :

« Voilà l'enseigne sous laquelle ton père a *tou-*

jours combattu, dis-je à Napoléon ; c'est elle qui m'a *toujours* aussi appris ce que c'était que la victoire. Je pleure, je pleure de joie ; je m'incline devant ce drapeau qui est pour moi une sainte relique : qui pourrait, *qui oserait* m'en blâmer ? »

Ce fut donc avec une grande joie que Junot vit la formation de la garde nationale ; il porta dans cette circonstance, aussi loin qu'il le pouvait, et la fidélité, et l'attachement à l'empereur, à l'ami, au héros. Il était sans cesse occupé de ses devoirs, il s'y donnait tout entier. Mais bientôt il survint des événemens dont l'importance toute mystérieuse, connue seulement de moi et des intéressés, lui donna une autre existence qui doubla en même temps ses occupations. C'est un rideau que je vais lever ; il est épais, mais il faut le tirer, et je le dois à moi-même, mais plus encore à la mémoire de mon mari. On verra dans ces explications bien des faits mis à jour dont on cherche en vain l'énigme. Nous aborderons ce sujet dans les chapitres suivans.

Oui, pour revenir à cette belle garde nationale de 92, c'était là une belle et sainte association ; il fallait en effet une aussi admirable main pour repousser un ennemi qui était appelé dans le cœur de la France par le premier pouvoir. Alors nous prîmes une belle attitude, et nous chassâmes ces mêmes Prussiens auxquels treize ans plus tard nous fûmes demander compte de leur venue sur nos terres : nous allâmes leur demander la traduction *lit-*

térale du manifeste du duc de Brunswick. Je l'ai déjà transcrit, mais je veux encore le remettre ici à cause de la rareté du fait ; je veux qu'on puisse décider entre nous et un peuple capable de se laisser conduire par un général pouvant écrire, en 1792, un pareil manifeste ; je veux le conserver comme la preuve de la politique la plus inepte et la plus gauche, sans parler de l'odieux de la chose en elle-même. Cette pièce sera pour les siècles à venir un monument étrange de la plus stupide présomption.

« Les gardes nationaux *français!!* qui auront com
» battu contre les troupes des deux cours coalisées,
» et qui seront pris les armes à la main, seront
» punis COMME REBELLES. — Tous les magistrats sont
» responsables sur leurs têtes..... — Tous les ha-
» bitans QUI OSERAIENT SE DÉFENDRE... seront punis
» sur-le-champ selon les lois de la guerre..... »

Il est beaucoup plus long ; mais je n'ai pris que ce qu'il y a de plus nécessaire pour fortifier mon opinion sur le *généralissime* qui nous combattait en 1806. Je voudrais bien qu'une seule voix *française* s'élevât pour me dire que j'ai tort de témoigner, non pas de la colère, mais de la haine pour qui nous a traités ainsi. Ne croirait-on pas qu'un tel homme s'exprime au nom d'Asdrubal, ou plutôt de quelque roi de la Scandinavie, sortant de ses rocs glacés, au milieu du douzième siècle, et venant demander *un gîte* par la force dans quelques-unes de nos belles forêts ? Hélas ! nous fûmes

bientôt nous mêmes étrangers à ce sol prédestiné. Le breuvage avait été trop fortifiant pour le nouveau-né..... Il grandit trop vite. Il perdit sa pureté avant d'avoir pris sa vigueur, et sa raison dans l'essai qu'il fit trop tôt de sa force :

La garde nationale de 1806 fut organisée d'après ce plan.

Depuis vingt jusqu'à soixante ans tous les Français bien portans et d'une constitution *saine* et *robuste pourront être requis pour le service*. (Cette condition était singulière, et annonçait, au reste, que la défense intérieure ne serait pas leur seule occupation.) Ils seront formés en légions composées de plusieurs bataillons qui prendront le nom de cohortes. — Les employés publics ne *seront pas admis*. — Les gardes nationales sont destinées soit au service intérieur, soit au *service militaire actif*. Cette phrase justifie mon opinion prise de cette époque de 1806. — Cette autre clause du décret impérial est aussi à remarquer :

« Les officiers, sous-officiers et simples gardes nationaux, commandés pour le service de l'intérieur ou pour le *service militaire actif*, sont soumis à la discipline militaire de l'armée. »

Un autre décret impérial, daté de Berlin, nous arriva aussi à cette époque avec de nouvelles preuves de la protection que la Providence accordait à nos armes, car, en vérite, il n'était plus possible de douter que nos victoires n'eussent pas une cause surnaturelle, je ne puis m'empêcher de le dire. La

Russie n'avait pas, à ce qu'il paraît, tout-à-fait la même opinion, car sa déclaration de guerre qui parut au même moment commençait ou finissait par cette phrase, je ne me rappelle plus précisément :

« Le Très-Haut prendra notre juste cause sous sa protection. »

Je viens de dire que j'avais oublié où se trouvait la phrase; la suite nous a fait voir qu'elle était également mal placée partout.

Le décret impérial dont je viens de parler, daté de Berlin, du 21 novembre 1806, est le fameux décret qui mettait l'Angleterre en état de blocus. — C'était le système continental qui se mettait en activité. C'était la condamnation à mort de l'Angleterre; et la sentence aurait, en effet, reçu son exécution si Napoléon avait voulu accorder au temps ce que le temps, *lui*, n'accorde à personne : — Une heure dans l'histoire du monde, c'est-à-dire une année, peut-être vingt..... Mais l'homme à la volonté de fer ne voulut pas plier..... ne voulut rien donner..... et pourtant il eût été vainqueur. — Oui, la Grande-Bretagne était frappée de mort. — Napoléon avait trouvé l'endroit vulnérable, et sa lance de feu avait pénétré jusqu'au cœur.

« Tous commerce et communications sont interdits avec les Iles Britanniques. *Elles sont déclarées en état de blocus par la France*. Tout sujet de la Grande-Bretagne trouvé dans un pays, quel qu'il *soit*, soumis à la domination française, sera fait prisonnier de guerre; tout commerce de marchan-

dises anglaises est défendu, et toute marchandise anglaise, *quelle que soit son espèce, est déclarée de bonne prise.* »

Voilà de ces choses que, malgré mon admiration pour l'empereur, je ne puis admirer. De pareils termes n'ont pas d'excuses.

Par suite de toutes ces dispositions, les villes anséatiques qui contenaient de dépôts de marchandises anglaises, dont la guerre avait triplé la valeur, sont désignées comme devant être d'abord en notre pouvoir. Le maréchal Mortier prend Hambourg, et à peine dans la ville il donne l'ordre aux habitans sous les peines les plus rigoureuses, de déclarer les marchandises qu'"ils ont chez eux, appartenant aux Anglais, et *même les fonds.* Brême subit la même loi. Lubeck a été *pris avec Blücher,* si je puis parler ainsi ; mais je me sers de cette expression, parce que le misérable avait *cousu* cette malheureuse ville à son habit de général en chef en lambeaux. Tel était le commencement de ce système continental que Napoléon avait conçu, et qui devait abattre la Grande-Bretagne.

Murat était entré à Varsovie. Vraiment beau de vaillance, et de cette vaillance chevaleresque qui est le caractère distinctif des Polonais, il plut à ce peuple brave et tout impressionnable, qui devait suivre avec ardeur un jeune prince qui s'élançait au milieu des batteries ennemies comme dans une salle de danse. Ce fut l'entrée de nos troupes dans Varsovie qui décida la Russie à se déclarer.

CHAPITRE IX.

Révolution de Saint-Domingue. — Exécution de Verrier. — Lettre de l'empereur à Junot. — Lettre de Junot. — La reconnaissance. — Les robes anglaises. — *Dites cela a madame Junot.* — La question de vie et de mort. — Les notes de Junot. — Le général Vandamme. — Berlin et l'officier français. — Joies et plaisirs de Paris. — Le Raincy. — Madame mère. — Déjeûner au Raincy. — Les deux plus heureuses mères de France. — La grande-duchesse de Berg chassant le cerf.

J'avais à cette époque, ainsi que je l'ai dit plus haut, un cousin dans la marine ; il avait manqué de périr deux fois dans la traversée de Nantes à Saint-Domingue. Arrivé au Cap au moment où Dessalines prenait le commandement et l'autorité, il y fut retenu par des considérations de fortune et d'intérêts graves, auxquels étaient attachés ceux de l'existence d'un autre homme. Un mulâtre, nommé Verrier, du nom de son père, colon de la partie française de l'île, et qui l'avait eu d'une négresse de l'Inde, nommé Zaza, était fortement compromis dans une affaire dont l'*empereur Dessalines* s'était réservé la connaissance, sans doute pour avoir la facilité de faire couper le cou à Verrier pour avoir une belle habitation et de l'argent, qui étaient la propriété de Verrier. L'affaire était grave, mais

Verrier était innocent, et son innocence, attestée par sa mère, était reconnue par presque toute la ville. Il s'agissait d'une jeune fille négresse, qui avait été trouvée percée de deux coups de couteau dans un bois très-sauvage attenant à l'habitation de Verrier. Cette jeune négresse était jolie dans sa beauté d'ébène, et le jeune mulâtre s'en était aperçu, sans pourtant le lui avoir témoigné trop vivement ; mais lorsque la négresse fut trouvée assassinée, on prétendit que Verrier, n'ayant pu réussir dans sa poursuite, l'avait tuée. L'existence de Verrier était un prodige, et dix fois Dessalines avait prononcé sa sentence avant cet événement. Aussitôt qu'il l'apprit, lui, qui faisait chaque jour couler des flots de sang, voulut, disait-il, *venger l'humanité*. Verrier fut arrêté, et sa position devint terrible. Mon cousin avait d'immenses obligations au père de Verrier; il s'imagina que sa qualité d'envoyé près de Dessalines, par une maison de Nantes ou de Brest (je ne me souviens plus laquelle des deux villes était assez malheureuse pour se mettre en rapport avec le monstre noir), pourrait peut-être devenir utile à Verrier. Convaincu de l'innocence du jeune mulâtre, qui lui avait fait part de quelques soupçons sur un nègre attaché à la personne de Dessalines, mon cousin fit toutes les démarches nécessaires pour arriver à la connaissance du fait, et il y parvint. Mais il était impossible de dire à Dessalines :

« Voilà l'assassin ; et c'est un homme que vous aimez ! »

Cependant le temps pressait ; le pauvre Verrier était condamné. Mon cousin, au désespoir de ne pouvoir sauver le fils d'un homme qu'il regardait comme son bienfaiteur, résolut enfin de parler lui-même à Dessalines. Il avait une femme, négresse comme lui, et *impératrice d'Haïti*, puisque son mari en était empereur : cette femme était grosse et immense dans son individu impérial ; mais cette énorme masse, ressemblant à un éléphant, ne savait pas du tout qu'elle était effroyable, et faisait la belle, en se rengorgeant comme une tourterelle qui roucoule, lorsqu'elle était à côté de l'empereur nègre ; elle aimait surtout à parer ses gros bras noirs de bracelets d'or et de joyaux de prix. Mon cousin se procura deux bracelets en or, qui lui coûtèrent je ne sais combien de centaines de gourdes. Sa majesté mauricaude fut très-sensible à cette offrande, et mon cousin eut son audience. Mais madame l'impératrice Dessalines ne savait pas de quoi il était question : lorsque Dessalines entendit prononcer le nom de Verrier, il entra dans un de ces accès de fureur qui le faisaient ressembler à une bête féroce ; il rugit, et se jeta sur sa douce compagne, qui lui montra ses poings en le menaçant à son tour. Le résultat de cette scène fut tragique pour le pauvre jeune homme. Dessalines prétendit que sa femme s'intéressait à lui parce qu'il était jeune et beau ; et dans le fait, comme sa mère était Indienne, son nez n'était pas épaté, ni ses lèvres grosses, ni ses cheveux crépus. Le monstre

noir, heureux de trouver un motif de répandre le sang, prit le prétexte absurde de la préférence accordée par sa femme au jeune mulâtre. Il fut conduit hors la ville, et fusillé. Mon cousin l'apprit par un message du monstre, du cannibale, qui lui faisait savoir que Verrier serait fusillé à neuf heures du matin, et qu'il l'*invitait* à l'exécution ; *qu'au surplus étant Européen, et le soleil d'Amérique étant bien vif pour lui, s'il voulait un autre heure on avancerait le moment du supplice, ou bien on le reculerait jusqu'au soir.*

«Si j'avais été devant lui lorsqu'il donna cet ordre, me disait mon cousin, le plus doux, le meilleur des hommes, je ne crois pas que j'eusse pu me contenir ; je l'aurais abattu avec mon sabre comme on tue un serpent qui vient à vous dans une savane.»

Le pauvre Verrier fut fusillé. Il mourut avec beaucoup de courage, et la vieille et laide négresse du monstre noir le regretta, comme si elle avait eu en effet du penchant pour lui. Cet événement, qui précéda de peu de mois la seconde révolution, a bien sûrement été une des causes de cette révolution. Zaza, vindicative comme une mère et une mère négresse, jura qu'elle aurait du sang de son fils goutte pour goutte, et de ses soupirs, soupirs pour soupirs. Elle était encore belle, elle voulut soumettre une grande partie des propres gardes de Dessalines, et elle y parvint. Les crimes horribles dont Dessalines se rendait chaque jour coupable, ses cruautés effroyables, les supplices le plus raffinés dans leurs

cruelles tortures, cette vie monstrueuse finit par soulever ses propres gardes, ivres eux-mêmes de carnage et de sang. Il fut massacré par eux, et remplacé par un autre nègre, tout aussi féroce, tout aussi cruel, nommé Christophe; mais plus adroit, ayant plus d'éducation que Dessalines, Christophe ne prit d'abord que le titre de *chef du gouvernement* de Haïti. Il habita le Port-au-Prince; mais se méfiant des mulâtres qui avaient en grande partie fait la révolution, Christophe voulut les détruire comme les blancs, mais la chose n'était pas facile. Conduits par un des leurs, par Péthion, homme habile et valant plus que Christophe, ils mirent Christophe hors la loi, formèrent le sénat d'Haïti, proclamèrent une constitution, et Péthion fut élu président. Par leurs lois le sénat se composait de vingt-quatre membres élus pour neuf ans, et se renouvelant par tiers : les blancs furent exclus; on ne maintint que le petit nombre alors en exercice. Mais bientôt Christophe assura son autorité au Cap, et fut élu président et généralissime des troupes de terre et de mer de l'état d'Haïti. Misère, misère humaine!

« Tout ce que notre imagination peut nous représenter de férocité assouvie, d'horreurs exercées sur des femmes, des enfans, des êtres faibles et souffrans, ne peut donner l'idée des monstruosités commises sous mes yeux à Saint-Domingue, me disait mon cousin; ce que nous lisons avec horreur dans les romans, dans les poésies terribles, ne sont que des jeux à côté de la terrible réalité que nous avons vue dans les Antilles. »

Et le malheureux jeune homme avait le droit de parler ainsi, car échappé comme par miracle de cette île de Cannibales, il conserva pendant bien des années une honorable pâleur causée par l'effroi que son âme vertueuse avait ressentie en voyant tomber sous le couteau tant de têtes innocentes.

J'ai parlé de cette révolution de Haïti, parce que cette révolution est celle d'un État; car enfin c'était un État. Hélas! nous allons entrer dans une route où chaque pas sera marqué par une révolution d'empire; nous nous blaserons sur d'aussi grandes secousses, et plus tard nous ne pourrons plus être éveillés que par la chute d'une couronne.

Dans un pareil moment il est difficile de s'occuper d'intérêts ordinaires, il me semble; en reparlant de ce temps passé, en rentrant dans cette époque si remarquable pour nos jours glorieux, je ne puis m'empêcher de laisser échapper un soupir douloureux; car le passé est bien amer à rappeler, quelque douces que soient les images, lorsqu'il n'y a pas d'espérance; mais enfin c'est une tâche que je me suis imposée, et je dois la remplir puisqu'elle est commencée. Je dois avoir le même courage que mon mari, qui m'écrivait un jour de Paris tandis que j'étais au Raincy :

« J'ai reçu, ce matin, une lettre de l'empereur
« en date de Berlin. J'ai pleuré en la lisant, et je
« pleure encore en t'écrivant. L'amitié d'un tel
« homme suffirait seule pour créer une âme à celui

« qui n'en aurait pas une. Je t'ai bien souvent ouvert
« mon cœur en te montrant le chagrin que je res-
« sentais d'un mot, d'une lettre quelquefois un peu
« dure, quelquefois injuste ; eh bien ! celle que je
« viens de recevoir efface pour bien des jours jus-
« qu'au souvenir d'une peine causée par lui. Il me
« parle avec une confiance qui me rend à moi-même
« la justice que je me dois. Mourir pour cet homme,
« voilà ce que je dois faire, VOILA CE QUE MES FILS
« APPRENDRONT DE MOI!... »

La lettre que l'empereur avait écrite à Junot était *en entier* de sa propre main, datée de Berlin, du 23 novembre 1806. Cette lettre parlait à Junot de l'importance que l'empereur attachait à deux choses ; l'une à ce que le système continental fût établi, à Paris surtout, et cela avec une extrême rigueur :

« . . . Que *vos femmes*, disait-il, prennent du
« thé suisse, il est aussi bon que le thé de cara-
« vane, et le café de chicorée est aussi sain que le
« café d'Arabie. Qu'elles donnent l'exemple dans
« leurs salons, au lieu de s'amuser à faire de la
« politique à l'envers comme madame de Staël.
« Qu'elles prennent garde aussi que je ne m'a-
« perçoive qu'elles portent des robes d'étoffes an-
« glaises; *dites cela à madame Junot;* si les femmes
« de mes premiers officiers ne donnent pas l'exem-
« ple, à qui dois-je le demander? C'est une grande
question. C'est une question de vie et de mort pour
« la France et l'Angleterre; ainsi donc je veux

« trouver aide et assistance dans ce qui m'entoure.
« Quand à toi, Junot, je compte sur ton attache-
« ment autant que sur ton zèle. L'archichancelier
« te communiquera les ordres. »

Cette lettre, qui était fort longue, est peut-être *la seule* que l'empereur ait écrite dans ce style assez bizarre pour qui ne le connaît pas dans son intérieur, mais parfaitement dans son caractère lorsqu'on sait à quel point il portait les petites idées à côté des grandes. Ce n'était pas d'ailleurs une petite idée, que celle de couper court à la consommation du sucre de canne et du café, ainsi qu'à toutes les denrées coloniales, autant qu'elles nous arrivaient par l'Angleterre. L'Angleterre a une existence toute factice sur le sol de la Grande-Bretagne. Elle est, comme son territoire, exposée à tous les vents et à tous les orages d'une mer constamment *hostile ;* toute *sa vie, tout son sang* lui vient de l'Inde; toutes les descentes projetées en Angleterre sont absurdes; le cœur est dans l'Inde. Aussi est-il bien probable que Napoléon n'a jamais songé sérieusement à attaquer la Grande-Bretagne autrement que dans les Indes; lui couper l'importation et l'exportation était donc un moyen *sûr* de lui donner la mort. Le commerce d'échange avec l'Amérique du Sud, avec le le midi de l'Europe, lui était déjà enlevé en raison de l'alliance demi-volontaire de l'Espagne, et presque forcée du Portugal, n'importe, le but était le même, et il l'atteignait. Quant à nous, nos manufactures de Lyon, de tout le Nord, de tout le Midi,

pour les draps et pour les toiles, les batistes, le pastel, la garance, le betteraves pour le sucre, pour l'industrie de tous les genres, tout cela prospérait malgré la guerre, parce qu'il y avait argent et contentement alors, quoi qu'on ait dit plus tard. Mais depuis 1805 jusqu'en 1812, le dernier paysan de la France, comme le premier grand-officier de l'empire, étaient heureux de son sort. Puis vint le moment où sans doute il aurait fallu s'arrêter; mais nous ne sommes pas à cette époque; j'ai déjà fait remarquer que notre situation en avait de fort distinctes, des époques; celle où nous sommes arrivés est une des plus étonnantes, et mérite un moment d'attention. Voici l'extrait, non pas d'un mémoire de Junot, car, malheureusement, il n'en a pas fait; et lui qui ne quitta jamais Napoléon depuis le jour où, simple chef de bataillon, le jeune Bonaparte entra dans sa route de gloire, il aurait donné de bien précieuses lumières sur *les pensées* de ce temps dans l'âme du héros (1). Ces pensées étaient sans doute déjà bien extraordinaires, puisque Junot n'ayant que vingt-deux ans

(1) Il est évident par des pièces détachées en assez grand nombre que j'ai, et qui sont de la propre main de Junot, qu'il avait intention d'écrire sur sa vie, et sur celle de l'empereur, surtout au retour d'Espagne. J'ai un manuscrit assez volumineux, intitulé guerre d'Espagne, où se trouvent beaucoup de copies des lettres qu'il écrivait à l'empereur sur la situation militaire de la Péninsule et de son armée, qui est fort curieux de toutes manières.

écrivait à son père, en 1794, ainsi que je l'ai rapporté :

... *C'est un des hommes dont la nature est avare, et qu'elle ne jette sur le globe que de siècle en siècle !*

La note que je trouve et que je transcris ici était attachée à une lettre de Berthier, dans laquelle Duroc avait écrit quelques lignes. Elle est datée du 5, et d'une ville dont je ne puis lire le nom ; et soit que Berthier voulût *singer* l'empereur, soit qu'il eût naturellement la griffe illisible, c'est quelquefois hiéroglyphique.

« Vandamme est entré à Glogaw (dit Junot). Voilà « donc nos troupes dans la basse Silésie. Cette prise « est celle qui assure l'entière conquête de la « Prusse, et commence, selon moi, celle de la « Pologne ; et cependant, à compter du combat de « Schleitz (9 octobre), la campagne de Prusse n'a « duré que seize jours pour arriver à Berlin, et « cinquante-huit pour mettre nos aigles sur les « murs de Glogaw... Et je ne suis pas *avec lui !*

» On aurait dû croire que la campagne d'Aus» terlitz aurait par ses résultats arrêté toute nou» velle agression ; mais il paraît que notre soleil » de gloire fait éclore une foule d'ennemis, qui, » pareils aux insectes qui naissent et meurent en » un jour, n'ont d'autre mérite que celui de dres» ser un instant leur tête. L'esprit du grand Fré» déric, de cet homme que nous admirons comme

» militaire et comme *philosophe-roi*, plutôt que
» comme *roi-philosophe*, a étrangement aban-
» donné ses descendans. La Saxe n'a pas été plus
» prudente. Il fallait bien qu'elles eussent la cer-
» titude de l'alliance de la Russie ; je l'ai toujours
» pensé depuis les premières démarches de la
» Prusse. J'ai averti Sa Majeste ; car ses démar-
» ches étaient clandestines, et j'en eus la certitude
» par un officier qui s'était marié à Berlin, et venait
» de temps à autre à Paris pour des affaires de
» commerce : il était du second bataillon de la
» Côte-d'Or, et fut fait prisonnier à Longwy, là
» où je fus si bien étrillé au sommet de la tête.
» Cet homme est toujours Français dans le cœur,
» bien qu'il ait épousé une *Berlinoise ;* cela vient
» peut-être de ce qu'elle a quinze ans de plus que
» lui. Il m'a parlé, dès le mois d'août, de tout ce
» qui se faisait et disait à Berlin ; j'en ai prévenu
» l'empereur. Je me rappelle qu'il souriait ; sans
» doute il le savait, ou bien il le prévoyait ; car
» une chose qui montre à quel point le génie de
» cet homme jamais ne s'endort, jamais n'est en
» faute, c'est qu'après la campagne d'Austerlitz
» les troupes françaises demeurèrent, non seule-
» ment en Allemagne, mais occupèrent les terri-
» toires de nos nouveaux alliés dont peut-être nous
» n'aurions pas été sûrs. De cette manière d'opé-
» rer sont résultés deux effets également bons, et
» peut-être décisifs : l'un d'être *là* au moment où
» l'armée saxo-prussienne s'est ébranlée ; l'autre

» de maintenir les nouveaux amis au pas militaire :
» on ne leur en demandait pas d'avantage ; mais
» il fallait qu'ils y marchassent, et pour cela notre
» tambour valait mieux que le leur. Quant aux
» pays qui ont originairement refusé de se mettre
» sous la protection de la France, comme les villes
» anséatiques, les duchés de Mecklembourg, la
» Hesse, ils sont au pouvoir de Napoléon, et ils
» sont à lui comme conquête. Leur a-t-il donc
» suggéré leur opposition à faire partie de la con-
» fédération ?... La Prusse vient de donner à l'Eu-
» rope un exemple remarquable de la présomp-
» tion et de la vanité fondée sur une science
» d'autrui ; elle a voulu se croire au temps de
» Frédéric !... Elle arrivait au premier rang des
» puissances militaires dans le collége des rois en
» Europe, toute son importance lui était encore
» donnée par l'ombre de son héros, car Frédéric
» est un grand homme ; elle arrivait à ce premier
» rang en marchant pas à pas, et puis tout-à-coup
» elle s'est vue repoussée plus loin que ne l'était
» l'électeur de Brandebourg avant la conquête de
» la Silésie ; elle est mise à bas du premier choc,
» en seize jours nos soldats ont traversé les forêts,
» les montagnes, les défilés de la Franconie ; ils
» ont passé la Saale, l'Elbe, et ils sont entrés à
» Berlin. Il sera fabuleux pour l'histoire ce moment
» de la vie de l'Europe ; comment pourra-t-on
» croire que l'empereur Napoléon, parti de Paris
» à la fin de septembre, et traversant comme au

» vol la Franconie méridionale, Aschaffembourg,
» Bamberg, Bareuth, Schleitz, fait livrer en ce
» lieu le premier combat, et cependant on n'est
» encore qu'au 9 d'octobre ! C'est en cet endroit
» que la Grande-Armée se forma d'une manière
» distincte sur trois colonnes. L'empereur était à
» la tête du centre, avec l'infanterie de la brave
» garde impériale : cette troupe, la plus brave du
» monde, et que l'on peut, comme la garde des
» rois de perse, appeler les *Immortels.* On avait
» fait venir la garde impériale en poste de Paris ;
» la cavalerie de la garde était plus éloignée,
» n'ayant pu suivre. Les deux autres colonnes se
» dirigèrent sur Iéna, en décrivant une ligne de
» convergence sur le point devant arriver à la hau-
» teur de celle du centre.

« Cette manœuvre, qui est toute l'œuvre de l'em-
« pereur a cependant été revendiquée par un homme
« qui n'a aucune vergogue pour mentir, l'orsqu'il
« faut mal agir dans une question de droiture ;
« mais il faut aussi que la justice éclaire les esprits
« obtus qui se contentent d'une vaine rumeur popu-
« laire. Il ne s'agit pas pour avoir gagné une ba-
« taille de dire *Je l'ai gagnée.* Enfin nous reverrons
« parmi nous ce *vainqueur* des *vainqueurs*, et
« nous l'entendrons.

« La garde impériale, qui est appelée en poste
« pour décider le sort de cette grande question,
« n'a même pas besoin de donner à cette bataille
« d'Iéna, dont le succès est aussi fabuleux que les

« histoires des chevaliers grands pourfendeurs de « géans qu'on nous racontait lorsque nous avions « six ans. Et je ne suis pas avec lui !... et je ne suis « pas avec lui ! ! »

Cette note fait partie d'une collection de notes détachées d'un corps principal, mais que je transcrirai toujours néanmoins lorsqu'elles se trouveront avoir quelque rapport avec l'époque où nous nous trouverons.

Cependant l'Italie demeurait soumise dans toute son étendue au milieu des secousses du nord de l'Europe : les tentatives formées sur l'Adriatique avaient échoué complètement. Quand à la France, rien ne peut peindre l'état heureux dont elle jouissait alors. Le départ de quelques milliers de conscrits, enflammés du désir d'aller aussi pour vaincre, et faire placer leur nom dans un bulletin de la Grande-Armée, ne peut être montré comme une souffrance de l'État que par des hommes de peu de bonne foi. Je ne prends pas la défense d'une époque plus avancée ; mais alors nous étions heureux, oui, nous l'étions : la France était calme, fière, et remplie d'espérance.

Tandis que nos aigles planaient ainsi sur les capitales étrangères, celle de la France commencait à voir se ranimer tous les plaisirs de l'hiver. L'impératrice Joséphine, après avoir accompagné l'empereur jusqu'à Mayence, était revenue à Paris, et recevait en souveraine aux Tuileries ; la grande-duchesse de Berg à l'Élysée ; l'archi-chancelier

dans son palais, et tous les ministres dans leurs hôtels. Junot, comme gouverneur de Paris, devait aussi lui donner des fêtes, et recevoir également l'impératrice. Je voulus inaugurer ma belle habitation du Raincy. Je demandai à Junot d'y donner une fête à *Madame* avant de recevoir aucune autre personne de la famille impériale : il y consentit. Mais lorsque je fus demander à Madame son jour, et de désigner les personnes qu'elle désirait avoir, elle se refusa à tout ce qui aurait l'apparence d'une fête ; elle me témoigna le désir de venir chez moi, mais elle ne voulut accepter qu'un déjeûner ; elle nomma les personnes qui devaient y être, et elle eut la bonté de venir d'assez bonne heure pour que nous puissions la faire promener sous ces beaux ombrages du parc intérieur. Puis, après déjeûner, j'avais fait préparer des calèches attelées à la d'Aumont, et nous parcourûmes le grand parc, en ayant soin de diriger la marche de Madame par la haute futaie qui entourait la pompe à feu, la belle prairie au bas de laquelle est le Chenil, la partie agreste où se trouve la porte de Chelles, et la portion plus rustique et plus gaie où se trouve le village. Souvent la course rapide de nos calèches faisait fuir dans l'intérieur du bois une foule de jeunes daims et de cerfs qui servaient merveilleusement à l'ornement de paysage. Madame ne connaissait pas le Raincy ; elle en fut enchantée, et elle eut la bonté de me dire, en m'embrassant, combien elle jouissait de m'en voir l'heureuse maîtresse.

Un incident bien simple, mais que les jours qui suivirent rendirent remarquablement touchant, se passa au déjeûner auquel voulut bien assister Madame. Ma belle-mère, madame Junot, était alors avec nous au Raincy. J'ai parlé de cette femme angélique, parfaite, je puis le dire, dans mes premiers volumes ; j'ai fait son éloge, mais je n'ai pu donner qu'imparfaitement une idée de cette âme aimante et bonne, de cette pureté de cœur, de cette vraie vertu accompagnée d'indulgence et d'une parfaite douceur ; enfin j'avais retrouvé ma mère dans cette mère du père de mes enfans : elle aussi elle était leur aïeule, elle aussi elle les aimait avec tendresse... Mais son fils !... son fils !... avec quelle ardeur ses yeux suivaient ses moindres mouvemens comme elle écoutait ses paroles, même les plus insignifiantes ! et lui comme il était excellent pour sa vieille mère ! elle était alors fort âgée ; eh bien ! il était aussi attentif pour elle qu'il l'eût été pour une jeune fille de roi. Bonne mère, elle jouissait aussi avec un profond attendrissement de cette tendresse de son fils bien-aimé. Elle était trop heureuse... un pareil bonheur ne pouvait durer.

Le jour où Madame vint déjeûner au Raincy, j'eus l'honneur de lui présenter ma belle-mère. Madame, naturellement bonne, le fut encore plus envers la mère de Junot, qu'elle aimait comme un de ses fils ; elle la fit placer à côté d'elle, s'entretint presque toujours avec madame Junot, et *la conquit* entièrement. A déjeûner ma belle-mère

était placée à l'un des bouts de la table à côté du comte de La Ville, chambellan de Madame; M. de La Ville, toujours parfaitement poli, causait avec elle, et tâchait même de l'intéresser. Je regardais souvent de son côté, parce que jamais mes yeux ne se détournaient long-temps d'elle; j'avais un doux plaisir à contempler son visage si calme, si heureux. Je vis qu'elle ne mangeait pas, et qu'elle semblait préoccupée. Je lui envoyai Joseph, mon valet de chambre de confiance, pour lui demander si elle n'était pas souffrante. Elle me regarda aussitôt avec un sourire si doux!... et en même temps ses yeux se remplirent de larmes; mais un mouvement de tête, tout-à-fait connu de moi, me dit que je ne devais pas être inquiète. Ma belle-sœur, madame Maldan, qui était à quelque distance d'elle, s'aperçut aussi de son émotion. Lorsqu'on fut hors de table je m'approchai de ma belle-mère, et lui demandai, en l'embrassant, ce qu'elle avait eu pendant le déjeuner :

« Oh! rien que de très heureux, » me répondit-elle.

Et sa voix était entrecoupée; et ses yeux humides.

Mais vous pleurez, bonne mère!

» — Oui, je pleure... mais c'est de joie... c'est de bonheur... quand je me suis vue à la même table que Madame-mère... lorsque j'ai vu auprès d'elle mon enfant... mon fils bien-aimé... je me suis dit : Cette maison renferme aujourd'hui les

deux plus heureuses mères de France, et j'ai pleuré. Mon cœur était plein. »

Et moi aussi je pleurai en l'écoutant... bonne et excellente femme ! Madame, qui avait été se chauffer les pieds à la cheminée, vint à nous, et voulut connaître le motif de notre émotion : je le lui dis à l'instant ; elle appela Junot, et le prenant par la main :

« Vous ne savez peut-être pas, dit-elle avec une grâce charmante à ma belle-mère, que Junot est aussi mon fils ? Vous ne savez pas qu'une fois il voulait périr pour conserver mon Napoléon ? Mais j'ai tort de vous dire cela, vous m'en voudrez.

« — Moi, Madame ! s'écria ma belle-mère. Ah, non ! je connais trop bien l'amitié que mon fils a pour l'empereur ; sa vie est à lui ; et déjà, dans ce temps-là, mon fils aimait le vôtre comme un frère, Madame. »

Et craignant d'avoir été trop loin, ma belle-mère me regarda avec inquiétude ; mais Madame était trop bonne et trop indulgente, et surtout trop opposée à tout ce qui est étiquette; pour remarquer ce qui alarmait ma belle-mère; elle lui prit la main, et lui dit :

« Oui, ils s'aimaient alors comme deux frères. » Et s'avançant sur le perron qui donnait dans le parc, elle ajouta :

« Non seulement mon fils et le vôtre s'aimaient comme deux frères, mais Junot en a rempli les devoirs quelquefois auprès de Bonaparte ; et je sais

que c'étaient les économies maternelles qui le mettaient à même de tenir une aussi belle conconduite. »

Junot prit la main de Madame, et la baisa avec un bien tendre respect. Il avait toujours aimé Madame; mais dans la matinée où elle venait d'être si parfaite dans sa propre maison, elle avait apposé le sceau à la tendresse reconnaissante qu'il lui portait, et en conduisant Madame à sa voiture, il le lui dit avec l'accent vrai du cœur.

Le soir, au dîner, je trouvai ma belle-mère changée; je crus que la représentation de la journée l'avait fatiguée : je le lui dis, mais elle n'en voulut pas convenir, et je ne pus la faire coucher de bonne heure. Le lendemain la grande-duchesse de Berg devait venir chasser un daim, et je voulais que ma belle-mère fût bien portante pour cette journée, qui devait lui donner encore beaucoup de fatigue; mais jamais elle ne voulut y consentir. Il faisait beau, c'était à la fin d'octobre; il faisait bien un peu froid, mais le ciel était si pur, si bleu, les arbres encore si verts! Ma belle-mère voulut absolument être de la partie de chasse :

« Je le veux pour vous-même, me dit-elle en riant; vous ne montez pas à cheval, ainsi je veux vous tenir compagnie. »

Le fait est qu'à cette époque je ne savais pas monter à cheval, parce que mon mari n'avait pas voulu que j'apprisse :

« Un événement est affreux à redouter pour une

femme, me disait-il toujours. Je ne puis me décider à te laisser monter ; je ne veux pas, ou bien il faut te résoudre à apprendre comme un homme. Tu iras au manége, Pellier te donnera des leçons ; mais ce ne sera que lorsque tu sauras mener un cheval, le conduire autant qu'une femme peut conduire une bête plus forte qu'elle, que je me déciderai à te voir galoper à quatre pieds de terre. Il faut monter à cheval comme madame Hamelin, ou ne pas s'en mêler ; car pour ces petites femmes qui tournent à gauche quand elles galopent du pied droit, et qui ne se cassent pas la tête, parce que ce n'est pas la volonté de leur étoile, je ne veux pas que tu fasses ainsi. »

Le résultat de toutes ces belles peurs, pour un homme qui ne les connaissait guère, fut de m'empêcher pendant long-temps de monter à cheval, parce que cet apprentissage de manége me faisait tellement peur à moi-même que je préférais monter à âne, comme à Pont, ce qui, au reste, ne m'empêchait pas de tomber, ainsi qu'on a pu le voir.

Le grande-duchesse de Berg vint le lendemain comme on l'avait annoncé ; elle avait avec elle madame Adélaïde de La Grange et M. de Cambyse : ce n'était pas un roi des rois, il n'était pas même le roi des écuyers ; mais il aspirait à un genre de primauté qui a son sceptre aussi, seulement je ne pense pas que la *main de justice* y soit ; M. de Montbreton, écuyer de la princesse Borghèse, cet homme si bon, si excellent, et que tout le monde

estime comme tous ses amis l'aiment, y était aussi. On courut le cerf toute la matinée, on dîna, puis le soir on fit de la musique. Je chantai un duo de la *Camilla* de Fioraventi avec Nicolo Isouard, aimable artiste que je voyais souvent chez moi, et toujours avec plaisir. Je ne crois pas que la grande-duchesse en ait éprouvé beaucoup à m'entendre, non plus que Nicolo, car elle avait bien la voix la plus outrageusement fausse, le goût le plus étrange en musique que j'aie jamais entendu de ma vie; elle parlait de musique, on en faisait même chez elle. Mon Dieu! que je suis heureuse d'avoir à garder dans mon souvenir une certaine soirée, où j'eus l'honneur d'être admise à entendre leurs altesses impériales, la princesse Caroline et le grand-duc de Wurtzbourg, chanter tous deux des nocturnes italiens, même des duos. Oh! c'était une bonne représentation!

Cette chasse où vint la grande-duchesse fut suivie d'une autre visite qui me fut plus douce à recevoir, parce que déjà je commençais à prévoir que l'*excessive bonté* qui faisait agir la grande-duchesse serait bien funeste à l'avenir de Junot. Hélas! je ne me suis pas trompée!... on peut y trouver la cause de sa mort. La visite dont nous fûmes honorés fut celle de l'impératrice Joséphine; elle vint passer une grande partie de la journée au Raincy, et fut d'une amabilité parfaite pour tout ce qui se trouvait avec nous. Ma belle-mère était si heureuse! si joyeusement heureuse d'être distinguée par la mère,

par la femme de Napoléon ! aussi elle disait avec une telle émotion à l'impératrice que Junot aimait l'empereur plus que tout ce qu'il devait aimer, que l'impératrice l'embrassa , en lui disant :

« Je vous aime aussi de me faire connaître à quel point Bonaparte est toujours aimé de ses anciens amis. »

On parla pendant le déjeûner d'un événement qui alors attirait l'attention de toute l'Europe, c'était l'affaire de madame la princesse d'Hatzfeld. L'impératrice nous en parla ; elle avait *reçu la veille* des nouvelles de Berlin qui lui en donnaient des détails curieux, et ces détails lui étaient donnés pas le maréchal Duroc. Elle avait aussi reçu une lettre de l'empereur qu'elle avait apportée pour la faire voir à Junot. C'est ici le lieu de dire que l'impératrice était depuis le départ de l'empereur parfaitement bonne pour Junot, et quoique toujours elle l'ait été , il y avait une grande différence. Je vais en faire connaître les motifs dans le chapitre suivant.

La lettre de Duroc avait été écrite à l'impératrice par ordre de l'empereur , ainsi que Duroc le lui disait dès les premières lignes ; l'empereur avait bien écrit , ainsi que je l'ai dit plus haut , mais quelques mots seulement ; ils étaient fort remarquables. Je dois dire que j'ai *vu* et *lu* cette lettre et qu'elle n'est aucunement semblable à la lettre citée dans les Mémoires de M. de Bourrienne ; elle avait à peine quatre lignes que je me rappelle par-

faitement, parce qu'il y avait un mot fort remarquable sur le bonheur qu'on éprouve soi-même à faire *le Trajan*. Toutefois, je ne me rappelle pas assez les propres expressions de la lettre pour la transcrire ici en la donnant comme *originale ;* je crois aussi qu'il y a eu une erreur de l'éditeur des Mémoires de M. de Bourrienne, lorsqu'il fait signer Murat *Joachim*, dès l'année 1806. Cela se peut, je ne dis pas que la chose soit fausse ; mais il me semble que cette manière de signer à la *souveraine* ne fut en usage pour Murat, comme pour Bernadotte qui était prince de Ponte-Corvo, que quelques mois plus tard. C'est un doute que je soumets ; il en est un autre plus positif, par exemple, c'est relativement à ce comte de *Giulio* attribué à l'empereur : il peut être de lui, parce qu'en ce monde tout peut être possible ; mais ce n'est ni le style de Napoléon, ni même aucune de ses locutions ; on le fait parler, narrer, comme il ne *parla* et ne *narra* jamais. Sa conversation, comme son style, avait un caractère empreint d'une originalité toute spéciale, et tout à lui conséquemment. Je ne crois pas l'avoir entendu parler *une fois* comme le rapporte le beau conte de *Giulio*, pendant les vingt-cinq années où je l'ai constamment suivi. Il en est de même d'une foule de lettres qui lui sont attribuées ; elles sont positivement fausses, et même sottement fausses.

Napoléon n'avait rien d'élégant dans sa diction, mais sa parole était toute puissante ; il y avait une

lumière resplendissante, un coup de foudre accablant, une magie suave et douce, et tout cela mélangé, tout cela *jeté*, pour ainsi dire, devant ses auditeurs. Il est vrai qu'il avait un grand goût pour raconter. Souvent il disait des histoires sur l'Orient; c'était en Perse, chez les Druses du mont Liban, qu'il plaçait ses acteurs. Un jour, je me souviens qu'il fit une histoire sur le *Vieux de la Montagne*, et puis l'archi-chancelier étant entré au milieu du conte, l'empereur fut à lui, et se mit à lui demander dans quelle législation il faudrait classer un mode d'arranger les affaires semblable à celui qu'employait le Vieux de la Montagne.

Je n'ai jamais vu une personne plus stupéfaite que le fut Cambacérès à cette question : d'abord il crut que c'était une plaisanterie; mais l'empereur ne plaisantait guère, et l'archi-chancelier le savait mieux que personne. Aussi lorsque Napoléon répéta sa demande, l'archi-chancelier lui répondit :

« Sire, la législation de sang du Vieux de la Montagne n'est d'aucun pays et ne fut régie elle-même par aucune autre loi que par la volonté fanatique sanguinaire : le Vieux de la Montagne était un assassin. »

L'empereur sourit, et regarda l'archi-chancelier avec une singulière expression; il garda le silence quelques instans, puis il reprit avec un air sérieux :

« Vous n'y êtes pas, vous n'y êtes pas du tout, monsieur l'archi-chancelier. Le Vieux de la Mon-

tagne était un scélérat, mais ce n'était pas un *assassin sanguinaire*. Vous ne comprenez pas cet homme-là. »

Je n'ai jamais bien pu, *moi, comprendre* ce que l'empereur avait voulu dire, en établissant cette différence entre un *assassin sanguinaire* et un *scélérat*. Quelques semaines après j'en parlai au cardinal Maury, en lui soumettant mon ignorance.

« Je comprends parfaitement la différence établie par Sa Majesté, me dit-il; le Vieux de la Montagne n'était pas sanguinaire ni cruel dans ses états; il avait au contraire un mode de séduction tout enivrant, en conduisant au paradis avant la mort : cela n'annonce pas un homme ayant de la férocité dans l'âme. Que cet homme fasse ensuite usage de la séduction qu'il aura exercée *sur les anges de son paradis* pour délivrer l'Orient des croisés envahisseurs, et menaçant son territoire, on le conçoit sans l'approuver; mais on ne peut appeler cet homme un homme sanguinaire. Je conçois très bien Sa Majesté.

» — Eh bien, moi, j'avoue que je ne le compris pas alors, et que je ne le comprends pas encore aujourd'hui. Un scélérat n'est pas un *misérable sanguinaire*, mais un *misérable sanguinaire* est toujours un scélérat. » Ensuite le cardinal Maury ne raisonnait pas juste en disant : « Que le Vieux de la Montagne ayant une existence toute voluptueuse n'annonçait pas un homme sangui-

guinaire. » Néron se couronnait de roses en voyant brûler Rome.

Voilà encore la folle qui joue un de ses tours; de Berlin et de madame d'Hatzfeld, me voilà au Vieux de la montagne, qui, je crois, ne pardonnait guère lorsqu'il avait en main la preuve du délit. La conduite de l'empereur avait été admirable dans cette circonstance.

Duroc avait joué le second rôle dans le *drame* de la princesse d'Hatzfeld; sa conduite avait été admirable : il écrivait, comme je l'ai déjà dit, fort souvent à Junot depuis le départ de l'empereur. Lorsque les *courriers* du conseil d'état, c'est-à-dire les auditeurs qui faisaient le voyage de Paris à Berlin comme on va de Paris à Saint-Cloud, alors les nouvelles nous arrivaient par l'estaffette ordinaire, et c'était Lavalette qui nous apportait les lettres de nos amis. A cette époque Berthier écrivait encore souvent; mais Duroc était le plus fidèle à sa promesse. Rapp écrivit trois ou quatre fois, selon la parole qu'il en avait donnée à un déjeûner où ils vinrent plusieurs d'entre eux pour dire adieu à leur ancien frère d'armes. J'ai encore ces bonnes lettres de Rapp; elles ne sont pas éloquentes, mais elles peignent à merveille l'attachement surtout du brave homme, pour celui qu'il appelait avec raison son bienfaiteur.

On sait que le prince d'Hatzfeld était demeuré à Berlin, après le départ du roi et de la reine de Prusse; il était tout simple qu'un homme aussi

important que l'était le prince d'Hatzfeld fût entouré d'une grande surveillance, puisqu'il s'était décidé à demeurer à Berlin. Il fut donc assez *simple* à lui de mettre à la poste une lettre pour le roi, dans laquelle il rendait compte de tout ce qui passait dans Berlin, ainsi que des mouvemens, du nombre, et de l'esprit des troupes françaises. Ce n'est certes pas moi qui chercherai à disculper ceux qui accusèrent le prince, mais au fait il avait commis la plus forte des écoles, et je ne sais pas si dans notre belle France, en l'an de grâce 1814, nous n'étions pas de même soumis à l'enquête très-rigide de monsieur le général Sacken. Le fait est que l'empereur, en lisant la lettre du prince de Hatzfeld, fut à l'instant envahi par une de ces belles colères qui lui ont fait donner le surnom de l'homme le plus emporté qu'il y eût sous le ciel; il ordonna sur-le-champ qu'une commission militaire s'assemblât, que le prince de Hatzfeld, qui venait d'être arrêté, y fût traduit sur l'heure, et qu'elle informât sans désemparer. — En apprenant cette terrible nouvelle, sa pauvre femme, égarée, hors d'elle-même, pense à l'instant que dans ses différens voyages à Berlin le maréchal Duroc avait toujours été bien accueilli par elle et par le prince. Elle sort de sa maison, ayant à peine sa tête; elle cherche Duroc, ne le trouve pas, et apprend que l'empereur est à Charlottenbourg, mais que Duroc n'est pas avec lui. Elle le cherche encore, et finit par le joindre. L'état dans lequel elle était toucha

Duroc. Il comprit que le prince était perdu si madame de Hatzfeld ne voyait pas l'empereur ce même jour. Il calma la princesse autant qu'il était en lui de le faire, connaissant l'action de M. de Hatzfeld ; mais il connaissait l'empereur ; il savait que le cœur de l'empereur était grand, magnanime dans de semblables circonstances, mais il croyait pouvoir répondre que dans la circonstance présente une action de clémence valait cent mille hommes de plus en Prusse. « Vous verrez l'empereur, dit-il à madame de Hatzfsld. Comptez sur moi. »

L'empereur avait été passer une grande revue de ses *grognards*. Ils avaient de l'humeur parce qu'ils n'avaient pas *donné* le jour de Iéna. Hélas ! depuis ce jour, ils se sont plaints du contraire plutôt. Napoléon, attentif à ne pas leur faire la moindre peine, avait été *les voir*, et se trouvait absent de Berlin. Lorsqu'il y rentra, il fut étonné de trouver Duroc attendant son retour avec un air qui dénotait une vive impatience. En effet Duroc était affecté du désespoir de madame de Hatzfeld, et dans l'intervalle qui s'était écoulé entre sa conversation avec la princesse et le retour de l'empereur, il avait vu deux des juges de son malheureux mari, et son sort n'était pas douteux. Il demanda à l'empereur un instant d'audience, et le suivit dans son cabinet intérieur. A peine y furent-ils seuls, que l'empereur fixant attentivement Duroc, lui dit avec un accent bref et assez dur :

« Vous venez me dire, n'est-ce pas, que la ville de Berlin se révolte : je n'en suis pas étonné. Mais ils auront demain un terrible exemple pour les guérir de la manie des révoltes. »

Duroc comprit que l'affaire du prince était aussi mauvaise qu'elle pouvait l'être. Il comprit aussi que la vue de la princesse était le plus sûr avocat que le coupable pouvait faire parler. Il obtint la permission de faire entrer la princesse de Hatzfeld, et fut aussitôt la chercher. La malheureuse femme, en voyant l'homme qui pouvait *tuer* ou *sauver* son mari, n'eut que la force de se jeter aux pieds de Napoléon. Il la releva aussitôt, et lui parla avec une extrême bonté. Madame de Hatzfeld sanglotait avec déchirement, et ne pouvait que répéter machinalement :

— Ah ! sire, mon mari est innocent !

L'empereur ne répondit rien ; mais il fut à son bureau, et prenant la lettre du prince, il la présenta à sa femme sans prononcer un mot. Elle regarda le malheureux papier, puis fondit en larmes en se frappant le front de ses deux mains convulsivement serrées :

« Ah ! dit-elle, consternée à la vue du délit, *c'est son écriture !* »

L'empereur fut touché, à ce qu'il paraît, de cette franchise qui lui fit avouer à l'heure même du péril la vérité tout entière, et lui laissait ainsi une immense part dans le beau de l'affaire. Il ne voulut pas la rejeter : s'avançant vers madame de

Hatzfeld, il mit la lettre fatale entre ses mains.

— Faites-en l'usage qu'il vous plaira d'ordonner, lui dit-il avec une grâce qui doublait le prix du bienfait. Lorsque cette pièce n'existera plus, comme elle *est la seule* qui puissse faire condamner votre mari, une fois qu'elle n'existera plus, je ne puis le condamner.

Et il lui montrait le foyer ardent dont la cheminée était remplie. La lettre fut brûlée; sa flamme passagère était un feu de réjouissance pour la sortie du prince. J'ignore s'il est demeuré reconnaissant : je le désire pour l'humanité.

J'ai su depuis par Duroc à quel point l'empereur avait été touché de la candeur de madame de Hatzfeld. Cette douleur profonde s'en remettant à sa merci, l'avait pénétré jusqu'à l'âme. Il avait de ces mouvemens de bonté et d'affection, quoi qu'on ait pu dire, et plus qu'on ne le croit peut-être.

Cette affaire *de papiers brûlés* m'en rappelle une relative à Junot et à l'empereur, qui eut lieu en Égypte et que j'ai omise dans les précédens volumes. Mais dans des Mémoires on a toujours la faculté de revenir sur ses pas lorsque la chose en vaut la peine.

J'ai parlé de l'attachement que Junot avait pour Dupuy, le colonel de cette fameuse trente-deuxième, à l'époque où Bonaparte disait :

J'étais tranquille, la trente-deuxieme était là.

Cet attachement était réciproque. Dupuy avait pour Junot une amitié de frère, et tous deux le savaient. — Étant arrivé en Égypte, Dupuy, chargé d'une service dont je ne puis spécifier la nature, est obligé d'employer des moyens défendus par le le général en chef. Son expédition non seulement ne réussit pas, mais elle a les suites les plus funestes. On instruit; des procès-verbaux sont faits, remis au général en chef, et une commision est nommée pour juger le général Dupuy.

Dupuy était un homme plein d'honneur. En apprenant les ordres du général en chef, il dit à Junot :

— Eh bien! après tout, je mennuyais en Égypte. — Je n'y aime que toi. — Je pourrais te perdre par le sabre d'un de ces damnés mamelouckss.—Eh bien! mon parti est pris. — Je me mettrai deux balles de plomb dans la cervelle. — J'aime encore mieux cela que d'être traduit devant un conseil de guerre.

Junot l'écouta sans lui répondre. Il fronça le sourcil, et s'en fut chez le général en chef, auquel il demanda une audience.

— Mon général, lui dit-il d'une voix très-émue, vous croyez à ma parole d'honneur, n'est-il pas vrai?

Le général Bonaparte le regarda avec une sorte d'étonnement, mais il répondit aussitôt :

— Comme à la mienne. — Mais pourquoi cette demande?

— Ainsi donc, mon général, lorsque je dirai : Je donne *ma parole d'honneur que cette chose est vraie*, ainsi donc, mon général, vous me croirez?

— Oui, certainement.

— Eh bien ! mon général, je donne non-seulement ma parole d'honneur, mais j'engage ma tête que Dupuy est innocent.

— Les affaires de cette nature ne te concernent pas, dit Bonaparte avec humeur et d'une voix sévère, cela ne te regarde en rien.

— Cette affaire ne me regarde en rien!... s'écria Junot en laissant prendre à sa voix de tonnerre tout son développemment; ah! cette affaire ne me regarde pas!... lorsque mon ami, mon frère d'armes me dit :

— Frère! je me tuerai s'ils veulent me juger!...

Le général en chef s'arrêta en entendant ces étranges paroles, et regarda fixement Junot; mais celui-ci était trop ému pour y faire attention. Il renouvela sa requête, mais toujours infructueusement. Il ne dit rien à Dupuy de son *non-succès*, et le lendemain il retourna chez le général-en-chef. Mais, soit que Bonaparte eût la conviction intime de la culpabilité de Dupuy, soit qu'il fût dans un de ces momens d'humeur qui n'admettaient aucune réclamation, il repoussa la demande que Junot lui faisait de lui amener le pauvre Dupuy, afin qu'il lui expliquât lui-même la nature de l'affaire.

— Qu'il l'explique à ses juges, dit Bonaparte. Cela ne me regarde plus.

Junot fut blessé au cœur de cette continuité de refus. Il s'enferma avec Dupuy, lui demanda de nouveaux détails sur son affaire, fit lui-même une enquête sur les lieux. Lorsque toutes les démarches qu'il avait résolu de faire furent terminées, il fut une dernière fois chez le général-en-chef, et lui reparla de l'affaire de Dupuy. Bonaparte fronça le sourcil, et fit entendre un sourd grondement. C'était déjà la colère *de Jupiter.*

— Je t'ai déjà dit que je te défendais de te mêler des affaires du général Dupuy. C'est une chose mauvaise dans toutes ses parties. Au surplus on le juge demain.

— Non, mon général, on ne le jugera pas.

— Comment! on ne le jugera pas?

— Non, mon général.

— Et par qu'elle raison? demanda Bonaparte presque amusé de cette manière tranchante de son ancien aide-de-camp?

— Par la raison très-simple que le capitaine-rapporteur a besoin de pièces pour faire son rapport, et que maintenant je défie qu'on lui en remette une seule.

Bonaparte courut à son bureau; il chercha le dossier de Dupuy. Il avait disparu. Il se tourna vers Junot: ses yeux étaient flamboyans Il fallait bien l'aimer pour l'affronter ainsi.

— Mon général, lui dit Junot avec calme (car il n'était plus question que de lui maintenant),

mon général ; c'est moi qui ai pris les papiers relatifs à l'affaire de mon ami... Je les ai pris, je les ai BRULÉS ; ils sont anéantis. Si vous voulez ma tête, mon général, la voilà ! J'y tiens moins qu'à un ami, et surtout à un ami innocent.

Le général-en-chef ne dit rien d'abord. Il regarda Junot, qui, sans le braver, ne baissait pourtant pas les yeux.

— Vous garderez les arrêts forcés pendant huit jours, dit enfin Bonaparte... Il faut vous traiter comme un sous-lieutenant.

Junot s'inclina, et se rendit à l'instant chez lui. Le lendemain Eugène fut le voir de la part du général-en-chef, et parut étonné de le voir aux arrêts. Ce qui l'amenait chez Junot, c'était une affaire de service très-légère ; mais un moment après il lui demanda pourquoi il était aux arrêts, et après avoir reçu en réponse par Junot, que la cause en était tellement petite qu'il l'avait oubliée, il lui dit qu'il voulait demander à son beau-père de lever les arrêts, attendu qu'ayant un grand déjeûner le lendemain, il voulait que Junot en fût. Junot ne voulait pas demander *grâce*, ainsi qu'il le disait. Mais, dans la soirée, Eugène apporta la levée des arrêts, accordée par le général-en-chef. Junot a toujours été convaincu que le général Bonaparte avait envoyé son beau-fils auprès de lui pour lui faire donner la levée des arrêts. Quant à l'affaire de Dupuy, elle demeura là pendant trois mois. Au bout de ce temps Junot fut lui-même sur les lieux,

et prit tous les renseignemens nécessaires pour établir une nouvelle enquête, et prouva, par la réunion des pièces qu'il mit sous les yeux de Bonaparte, que Dupuy était innocent.

— Ce fut, me dit-il, un des plus beaux jours de ma vie.

On est fière de porter le nom d'un tel homme.



CHAPITRE X.

Fêtes données par les ministres pendant l'hiver de 1807. — Esquisse sur madame de Regnault. — Mot de Napoléon. — Madame V... — M. et madame de Bouillé. — Maladie de madame Junot, mère du général.—Sa mort. — Lettres de l'empereur, de Berthier et de Duroc à Junot.

L'hiver de 1807 fut très brillant, quoique la belle jeunesse de la cour impériale fût absente ; jamais on ne s'était si bien diverti. Il y avait alors l'état-major du prince de Neufchâtel qui faisait autant de bruit par son élégance que par les noms des jeunes gens qui le composaient. Junot, Augereau, Lannes Lefebvre, se mirent d'abord à crier haro sur les *beaux jeunes* gens, et prétendirent, qu'ils étaient trop *muscadins :* (c'était encore un mot de l'époque) pour se bien battre. Cependant lorsqu'ils virent que tous les jeunes officiers qui étaient autour de Berthier étaient d'excellens officiers, et que pour chanter une romance on ne s'en battait pas plus mal ; que M. de Septeuil, pour être un fort joli garçon, n'en laissait pas moins sa jambe en Espagne, et Jules de Canouville, le pauvre malheureux, avait à Smolensk, quoiqu'il fût beau, la tête emportée par un boulet de canon. M. Clouet chantait

admirablement, et cependant il était un excellent aide-de-champ pour le maréchal Ney. Tout cela marchait fort bien ensemble. Mais ces messieurs furent long-temps à se le persuader. Ils furent plusieurs années à dire de quelques uns d'entre eux :

— Oui, qu'ils aillent manger des *figues de Tusculum*. Faisant ainsi allusion aux jeunes patriciens de Pompée.

Toujours est-il qu'en 1806 l'absence de l'état-major de Berthier et de plusieurs autres maréchaux influait beaucoup sur le plus ou le moins d'agrément dans nos bals, comme les grands-vicaires de Reims influaient sur celui des salons avant la révolution. Tous les ministres donnèrent des fêtes, comme je l'ai déjà dit. La grande-duchese était la reine de ces fêtes, parce que l'absence de la reine Hortence, et l'âge de l'impératrice, qui ne dansait plus, lui livraient le champ tout entier. Elle n'y paraissait pas en princesse plaignante, mais bien, au contraire, en souveraine sûre de plaire, et elle était, en effet, bien jolie à cette époque, bien fraîche, sauf tous les défauts que j'ai signalés dans les précédans chapitres, et qui tenaient plus au moral de la personne qu'à son physique, si ce n'est les épaules rondes. Elle était fort élégante, ouvrait toujours le bal avec le gouverneur de Paris, jouait au wisth avec le gouverneur de Paris, montait à cheval avec le gouverneur de Paris, recevait *seul*, de préférence à tout autre, le gouverneur de Paris; enfin ce pauvre gouverneur de Paris, qui n'était

pas un ange, et dont la tête, et même le cœur, pour être bien à moi et à ses enfans, n'en étaient pas moins accessibles à des impressions passagères, ne put résister aux séductions qui tout naturellement s'offraient à lui comme les séductions s'offraient aux chevaliers chrétiens dans le palais d'Armide. Il devint amoureux, mais amoureux avec passion..... et de la grande-duchesse de Berg; non pas qu'elle répondît à son amour, elle m'a assuré le contraire, et je dois la croire. D'ailleurs il y a une raison bien autrement majeure qui était là à côté du l'amour, pour lui donner le bras par exemple, et qui semblait n'être qu'un accessoire lorsqu'elle était cheville première. Mais, n'importe ce qui était véritablement, les résultats de cette malheureuse affaire ont été la mort et le malheur de Junot. — Ces mémoires sont écrits dans un genre trop sérieux pour que de semblables histoires puissent y trouver une digne place, et je n'en aurais pas parlé s'il n'était de mon devoir de le faire pour expliquer diverses parties de la vie de Junot, qui sans cela demeureraient ensevelies dans une entière obscurité. Je n'accuse personne. *Je parlerai* seulement. Je raconterai, et je ferai voir combien il est dangereux d'aimer des princesses : témoin M. de Canouville, qui y perdit sa tête, M. de F..., qui fut exilé; — M. le duc d'Abrantès, qui fut également *exilé*, car le gouvernement ou la vice-royauté de Portugal, comme vous voudrez l'appeler, n'était pas autre chose qu'un *exil doré*, mais c'était un exil. Il est

vrai qu'on était assez embarrassé, car M. de Septeuil perdit plus tard une de ses jambes, parce qu'il ne pouvait pas aimer la princesse Borghèse. Oui, oui, amours de si grandes dames ne sont pas toujours liesses et contentement. J'expliquerai les raisons qui donnèrent naissance à toute cette intrigue. Maintenant je veux parler de plusieurs personnes de la cour impériale dont la figure et le nom peuvent être fort connus, et l'individu beaucoup moins.

J'ai parlé dans les volumes précédens de Regnault de Saint-Jean d'Angely, mais je n'ai rien. dit encore de sa femme; cependant je la voyais beaucoup : j'étais même liée avec elle, et je crois la connaître assez pour faire son portrait, le faire ressemblant, et non pas tel qu'il est fait par des gens qui ne la connaissent que sur des ouï-dire, quelquefois absurdes, ainsi que cela arrive presque toujours, au reste.

Madame Regnault de Saint-Jean-d'Angely est une personne bien née. Sa mère, madame de Bonneuil, a été la plus ravissante femme que jamais on ait vue. Mais, quoique belle, sa fille n'a aucune ressemblance avec elle : l'une a le nez retroussé, l'autre est le modèle le plus pur d'une belle tête grecque, aux lignes exquises dans leurs proportions, aux parfaits contours. Ses cheveux, du plus beau noir et naturellement ondés, n'avaient jamais besoin du fer pour friser. Ses dents, blanches et bien rangées, n'avaient que le très-léger inconvé-

nient d'avancer un peu sur la lèvre inférieure, mais seulement en parlant. Sa taille était de celles qui sont parfaites dans leurs proportions. Jamais madame Regnault n'a mis de corset, même pour aller à la cour en grand habit ; ses bras, ses mains pouvaient et peuvent encore servir de modèle ; ses pieds, ronds et petits, étaient également remarquables ; enfin madame Regnault était une belle personne ; elle en a eu la juste réputation, mais elle a été encore moins reconnue comme beauté bien régulièrement belle peut-être qu'elle ne le méritait.

Mais un jour sous lequel on doit principalement la faire connaître, c'est comme femme dans son intérieur, dans ses rapports avec ses amis... Madame Regnault est une personne remarquablement spirituelle, d'une instruction variée, profonde, et non seulement sans aucune prétention, mais si modeste à cet égard, qu'il faut vivre long-temps avec elle pour en acquérir la certitude. Elle a un talent bien singulier... elle sculpte, et avec une rare habileté dans une femme dont ordinairement ce n'est pas le savoir-faire ; elle chante, et chantait surtout avec une belle voix, et cette bonne méthode de Garat pour les opéras de Gluck, les plus beaux morceaux des partitions immortelles de cet homme que Rossini lui-même a le bon esprit d'admirer. Je voudrais bien aussi pouvoir donner une idée de sa fidélité en amitié, de sa constance dans les rapports existant entre elle et des personnes dont le malheur n'a été pour son cœur qu'un attrait

de plus. Je voudrais la montrer au moment le plus brillant de sa vie, jeune, belle, entourée de toutes les distractions, et jamais ne leur sacrifiant un de ses devoirs comme fille, comme sœur et comme femme. Lorsque Regnault recevait, sur quatre-vingts personnes je comptais plus du quart des parens de madame Regnault ou bien des siens ; et ces parens étaient, on le voyait, les amis de madame Regnault. Jamais je n'ai passé la soirée chez elle sans éprouver un sentiment de bien-être.

Son caractère est d'une forte trempe ; elle l'a prouvé dans cette année où, rentrant enfin après l'exil dans sa patrie, elle trouve à la frontière vexations, persécutions et malheur, et dans quel moment !... lorsque son mari ployait, comme le mien, sa tête endolorie sous le sceptre de fer d'une infortune à nulle autre semblable. Arrêtée contre le droit des gens dans un pays où elle devait se croire libre, elle s'est sauvée déguisée en petit garçon, montrant une présence d'esprit admirable en même temps qu'un courage souvent inconnu dans une femme.

Dans les derniers momens de la vie de son malheureux mari, elle a été admirable. Regnault était d'une force musculaire terrible dans un état naturel de santé, mais avec cette maladie cérébrale et cette *presque névralgie* qui l'ont conduit au tombeau, il était fort dangereux de l'approcher. Madame Regnault, sans craindre, ou plutôt sans le laisser voir, a toujours été près de Regnault la garde la

plus attentive. Ils étaient alors à Bruxelles, à Mons, à Anvers, dans toutes les villes dont ils n'étaient *pas chassés*, et dans lesquelles la pauvre madame Regnault ne demandait que la faveur bien légère et bien triste de laisser prendre quelques heures de sommeil à son mari moribond. Un ami commun l'a rencontrée dans ce douloureux pèlerinage. Hélas! lui aussi était proscrit! Ils se retrouvaient sur la terre de l'exil! cette terre encore trempée des larmes de Français poscrits... Cet ami m'a raconté des traits de madame Regnault, qui me l'auraient fait aimer, si déjà je ne lui eusse été fort attachée.

L'empereur qui, avec son immense génie, avait quelque côté par lequel il tenait à l'humanité, avait surtout celui de prendre des préventions en mal contre telle ou telle femme de la cour. Je sais bien quelle était la source de ces impressions presque toujours faussement reçues, parce qu'elles étaient faussement données... Madame Regnault était du nombre des personnes qui avaient le malheur de ne pas plaire à Napoléon, et, en vérité, c'était un malheur. Chacun connaît la manière dont se passait le cercle de la cour, même le jour où il était le plus nombreux; ce cercle de femmes à triple rangée, flanqué de trois autres cercles composés d'hommes tout aussi curieux que les femmes pour entendre l'empereur être poli ou impoli avec ces mêmes femmes. On peut aujourd'hui dire tout ce qu'on voudra; on peut affecter un courage qu'il est facile d'évoquer, comme celui de Sosie après la bataille

en prenant la lanterne pour une phalange ; quant à moi, je ne suis pas probablement aussi brave que beaucoup de ces dames, bien que j'aie essuyé le feu de l'ennemi. Je dirai donc que l'empereur, lorsqu'il sortait de cette porte qui est dans l'angle de la salle du trône, les jours de grands cercles, ces jours-là, lorsque son front était nébuleux, chacun avait peur... les femmes d'abord... ensuite les hommes... puis surtout ce groupe qui était à gauche, dans la profonde fenêtre du milieu... c'était un groupe souvent peu nombreux, mais aussi souvent au complet, ne voyant absente de ses rangs que la seule Angleterre. Un groupe dont les hommes, couverts de pierreries, d'ordres de chevalerie, tramblaient, oui, TREMBLAIENT ; je les ai vus trembler, moi, et avec raison, devant *ce petit homme* sortant d'un pas rapide de son appartement, et vêtu seulement d'un habit de colonel de chasseurs à cheval... Eh bien, cet homme était une voix de Dieu pour ces pauvres puissances frémissantes devant l'homme providentiel... pantelantes, craintives et soumises! Ainsi donc si les puissans de la terre abaissaient ainsi leur front devant lui, pourquoi donc des femmes, de pauvres femmes voudraient-elles affecter un courage que je ne leur vis jamais? Mais on a dit depuis long-temps que les exceptions confirment les règles, cela est vrai. J'ai vu plusieurs femmes, et je me mets du nombre, qui, tout en étant respectueuses comme il le fallait être envers notre souverain, conservaient

vis-à-vis de l'empereur une attitude noble et digne qui lui plaisait, au reste, plus qu'une crainte sotte ou bien une basse flatterie. Lorsqu'il disait un mot pénible à une femme, et qu'elle le recevait avec respect et avec esprit, il n'arrivait JAMAIS qu'il recommençât. Quant à moi, j'en ai la preuve pardevers moi : alors il demeurait (si j'avais été vive) deux ou trois cercles sans me parler, mais il ne m'aurait pas dit une seule parole blessante. Madame Regnault de Saint-Jean-d'Angely se trouva un jour dans ce cas à un bal que donna la grande-duchesse de Berg, dans ses beaux jardins de Neuilly. L'empereur avait de l'humeur... il faisait brusquement le tour du cercle, et je crois même qu'il ne faisait pas attention à la femme à laquelle il parlait. Madame Regnault se trouve devant lui et dans l'impossibilité de l'éviter. Il s'arrête, la fixe, la toise, et regarde d'abord sa toilette, qui était charmante : c'était une jupe de crêpe blanc, garnie avec des touffes de roses roses et de roses blanches muscades ; le corset était de satin rose ; le bouquet du côté était également de roses roses et de roses blanches muscades ; la coiffure était semblable aussi ; mais je dois dire que personne n'était coiffé ce même soir comme madame Regnault de Saint-Jean-d'Angely, parce que ses cheveux, d'un noir doux et lustré, avaient une souplesse de velours qui était ravissante avec ces charmantes roses. Je m'arrête à ces détails minutieux, et qui paraissent très ridicules en parlant de l'empereur ; mais les choses se tiennent, et je

vais le prouver... De la manière dont j'ai décrit la toilette de madame Regnault, si l'on veut bien y ajouter son beau visage si régulier, des bras modèles, des mains admirables, et puis une femme âgée de vintg-huit ans, on aura, ce me semble, l'idée d'une charmante personne. Nous étions à côté l'une de l'autre, et l'empereur passe rapidement, comme je l'ai dit, sans s'arrêter devant moi... Je crois, sans pouvoir l'affirmer, que c'est madame Duroc qui était entre moi et madame la marquise de Coigny. Il allait parler à madame de Coigny, lorsque, s'arrêtant subitement devant madame Regnault, il la toisa, comme je l'ai dit plus haut, regarda sa toilette, ses fraîches roses; tout cet ensemble suave lui donna probablement de l'humeur, comme on en reçoit quelquefois à Rome d'une de ces *jetées* de soleil et de lumière de vie dont on est inondé dans une belle journée de printemps, quand l'âme est assombrie, et sous un étau de fer... Napoléon sourit avec amertume, et regardant encore une fois madame Regnault :

— Savez-vous que vous vieillissez terriblement, madame Regnault? lui dit-il avec cette voix qui redoublait de volume et d'accent clair et sonore, quoique le timbre en fût bas et solennel.

Le premier moment de madame Regnault fut pénible. Être ainsi désignée à l'attention de mille personnes, dont certainement cent femmes étaient heureuses d'entendre chacune des paroles, c'était beaucoup pour la philosophie d'une femme, quel-

que esprit qu'elle pût avoir. Madame Regnault fit preuve, dans une seule minute de réflexion, de son bon jugement et de son aimable esprit. Elle regarda l'empereur avec un doux sourire, et lui répondit d'une voix assez assurée pour qu'on entendît toutes ses paroles :

— Ce que Votre Majesté me fait l'honneur de me dire serait bien dur à entendre si j'étais d'âge à m'en fâcher.

Elle avait alors vingt-huit ans, ainsi que je l'ai dit plus haut. Malgré la crainte respectueuse qu'inspirait l'empereur, un murmure approbateur presque insensible se fit entendre. Napoléon avait un tact inconcevable et difficile à faire connaître à ceux qui ne l'ont jamais approché. — Il regarda madame Regnault, *ne lui repondit* pas, et quelques momens après repassant devant nous, il me regarda en souriant avec une sorte de malice, et dit, en donnant à sa voix une inflexion positivement gracieuse :

— Eh bien, madame Junot, vous ne dansez pas? Est-ce donc que vous êtes *trop vieille* pour danser?

La phrase était également adressée à la jeune femme qui était à côté de moi, et que je crois être madame Duroc; et cependant, malgré la prévention de l'empereur contre elle, madame Regnauld fut admirable dans sa fidélité pour l'empereur; elle devint un culte aussitôt qu'il fut malheureux.

Lors de mon retour d'Arras à Paris, j'avais trouvé

dans les dames du palais une femme fort connue du faubourg Saint-Germain, nommée madame de V.... Cette madame de V.... était grande, ce qui ne veut pas toujours dire bien faite, et avait un aspect qui voulait être celui d'une belle femme. Elle était joueuse, mais avec une passion effrénée pour un tapis vert, et fut nommée dame du palais, Dieu sait comment et pourquoi. Ce fut encore là une de ces nominations que l'impératrice obtenait, à force d'importunités, de l'empereur. Il signait, de guerre lasse, puis au bout de trois mois il fallait faire réforme. Ce fut ce qui arriva pour madame de V... L'empereur apprit qu'elle jouait non seulement chez elle mais quand elle était de service, Il lui parvint des rapports tellement extraordinaires, qu'il fit dire à madame de V... de donner sa démission. Tout cela avait été précédé d'une lettre écrite pour demander une somme de cinquante mille francs qui devait sauver la suppliante de la mort; je crois même qu'elle s'était déjà asphyxiée, ou empoisonnée, je ne sais pas lequel des deux. L'empereur, en recevant cette lettre, fut alarmé, et chargea l'aide-de-camp de service d'aller chez madame de V..., afin de lui faire donner des secours s'il en était temps. C'etait Rapp qui était de service. Il fit diligence, lorsqu'il sut de quoi il s'agissait; mais, en arrivant, il put juger que ses soins étaient inutiles, car il trouva la pétitionnaire autour d'une partie de creps ou de pharaon.

On ne pardonne jamais les torts de cette nature *quand on les a :* madame de V... à dater de ce jour, conçut pour l'empereur la plus cordiale des haines; et lorsque vint la restauration, l'ennemi le plus acharné qu'eut Napoléon, parmi une classe de femmes qui portent un nom particulier, fut cette madame de V... Elle imagina de faire des mémoires qui seraient un appendice aux Mémoires de Gohier. C'est le même fiel amer, c'est la même sotte et méchante envie. — Envie, bon Dieu!... Madame de V...! Envie!... et, mon Dieu, oui! — C'est une colère stupide contre la postérité, qui est assez niaise pour couronner toujours notre héros de lauriers immortels, si l'injustice passagère du siècle lui a brisé sur le front le diadème que le pape lui-même y avait posé. Je sais bien que le fait est vraiment inconcevable, mais enfin il l'est moins encore que l'ignorance de Napoléon en prenant une pareille personne dans son palais.

Cette madame de V... était devenue une redresseuse de torts. Napoléon, qui avait, été, pour le dire en passant, l'objet de quelque peu d'attention de cette grande personne, ne fut plus digne que de mépris, de grossières injures, de jugemens portés Dieu sait par qui, Dieu sait comment. Et tout cela dans une sorte de journal intercalé dans les Mémoires de Constant, valet de chambre, de l'empereur. C'est une curieuse réunion de pages impertinentes.

Cette formation des premières dames du palais

avait été faite avec une extrême précipitation, et je ne sais pas pourquoi. Toujours avec son système de fusion, l'empereur nommait aujourd'hui une femme dont il accusait le mauvais esprit, ou bien celui de leurs familles, de leurs parens, de leurs amis.

Junot rencontrait souvent dans la maison de l'une de nos amies, M. et madame de B......é. Madame de B......é était belle-sœur de madame de Contades, de *Merotte*, et chaque fois que je pouvais lui être agréable, je le faisais avec plaisir, et Junot agissait de même que moi. Mais l'opinion était un obstacle à ce qu'aucune liaison s'établît entre nous. M. de B......é, fils du marquis de B....., avait au moins un motif pour soutenir son opinion, et lui n'avait pas à se faire le reproche terrible de n'avoir rien tenté pour sauver son maître.

Cependant Junot n'en était pas plus indulgent pour lui. Ils avaient de longues discussions qui jamais n'avaient de résultats, parce que, comme je l'ai dit d'après un homme de beaucoup d'esprit, *il ne faut discuter que lorsque l'on est de la même opinion.*

Un jour Junot a une discussion assez vive avec quelques personnes du faubourg Saint-Germain, parmi lesquelles se trouvait M. le marquis de B......é. Il est impossible d'être mieux qu'il ne le fut. Les occasions où il me rendait ainsi fière de lui n'étaient pas rares.

— Je suis content, me dit-il en rentrant le même soir. J'ai eu assez d'empire sur moi pour *discutér*, et non pas *disputer*. Mais M. de B......é sera bien difficile à convertir. Ma foi, je ne puis le blâmer. C'est une noble et bonne opinion que celle qui fait tenir à de vieilles institutions, ajouta-t-il. Lorsque l'empereur aura un fils adoptif qui nous assurera la tranquillité de l'empire, quel est celui de nous qui, pour cet enfant, ne donnera pas sa vie? Au fait, j'ai eu tort, M. de B......é a des opinions arrêtées, et je devais les respecter.

Le surlendemain, étant tous deux à déjeûner, nous ouvrons le *Moniteur*, et dans une longue liste de *cent noms*, que je ne vois que dans Moreri ou dans les *Annales* les plus nobles de la France, nous voyons les noms de M. et madame de B......é : l'une nommée dame du palais, et l'autre, je pense, adjudant-commandant à Naples.

— Mon Dieu, me dit Junot, je suis désolé de ces deux nominations. L'empereur n'aime pas les refus : M. de B......é ne peut accepter, ainsi que sa femme. Leur opinion est trop tranchée.

Le même soir il se rencontra avec le marquis dans la maison amie qui les réunissait. En voyant Junot, il fut embarrassé. Junot crut qu'il n'osait pas manifester devant lui son mécontentement de ce qu'on avait été le choisir pour l'objet d'une préférence qui l'humiliait. Il fut à lui, prit sa main, et lui fit les offres de service les plus amicales.

— L'empereur pourra se blesser de votre refus, sans songer que votre position vous place dans une sphère qui n'est pas du tout la nôtre.

M. de B......é parut interdit.

— Il est quelquefois difficile... dit-il enfin. Il est des circonstances... vous comprenez que...

Il était dans un tel embarras, que Junot le regarda avec un étonnement qu'il ne put dissimuler.

— Mais, lui dit-il avec un demi-sourire, car il commençait, en effet, à comprendre, vous avez donc accepté ?

— Mais... oui...

— Oh ! mais alors c'est à merveille !... Comment donc ! mais je ne savais pas que nous avions remporté une telle victoire. Savez-vous bien, monsieur, que cela vaut une capitulation de corps d'armée ? Car, enfin, si vous ne servez pas dans la nôtre, vous n'êtes plus à l'ennemi...

Et il ajouta avec un sourire expressif :

— Du moins je l'espère.

Si j'avais plus de temps et plus de place, ce serait bien ici le lieu de parler de MM. de B......é père et fils. On montrerait combien on peut faire de mal avec de bonnes intentions, et une entière fidélité ; ne le voyons-nous pas en ce moment ?

Un grand malheur frappa notre famille à cette époque : je perdis ma belle-mère. Il faut savoir à quel point Junot aimait sa mère pour comprendre sa douleur. Pour lui éviter de pénibles heures,

je lui avais caché son danger, et pour lui, cette nouvelle eut tout l'éclat d'une douleur inattendue. Ceux qui parlent de Junot en le présentant comme un être n'éprouvant aucun sentiment doux et bon, devraient bien apprendre à le connaître comme il fut toujours. Il était le type, au contraire, des loyaux et parfaits amis, comme le modèle des pères et des fils.

J'ai dit le vœu exprimé par ma belle-mère de passer *le reste de sa vie* avec nous au Raincy. Elle disait cela le 2 ou le 3 novembre, le jour où Madame vint y déjeûner. Toujours gaie, toujours désireuse de voir rire et s'amuser les jeunes gens qui l'entouraient, elle était sans cesse à *me tourmenter,* si l'on peut se servir de ce mot en parlant de ses instances, et si douce, et si bonne, pour danser, chanter des rondes, courir dans le parc au froid d'une belle gelée. Bonne mère!... que je l'ai longtemps pleurée!

Quelques jours après le déjeûner, elle se sentit mal. Jamais elle ne se plaignait; aussi ce fut ma sollicitude qui me fit apercevoir de son changement extraordinaire. Je la contraignis de se coucher. Junot passait alors de continuelles inspections pour envoyer des troupes en Allemagne; il ne venait au Raincy que pour dîner, et puis il repartait pour Paris, à huit heures ou à neuf heures, le lendemain matin, quand il ne retournait pas le même soir pour y passer la soirée chez la princesse Caroline, qui commencait déjà à le soigner extrême-

ment. Il était tourmenté. Je voyais que les succès de la grande-armée le troublaient dans son sommeil en lui présentant nos troupes fourrageant dans une forêt de lauriers, et lui n'en cueillant pas une branche. Ce chagrin était affreux : je le savais. Je connaissais ses nuits sans sommeil ou son sommeil troublé. Je connaissais ses jours remplis de pensées poignantes parce qu'elles étaient autant de spectres lui reprochant son inaction. Je puis certifier que jamais il ne donna à l'empereur une plus grande preuve de son attachement et de son dévouement. Plus tard je l'ai dit à l'empereur dans une conversation que nous eûmes ensemble, et qui dura une heure et demie.

Le baron Desgenettes était notre ami intime, à Junot et à moi. Ses lumières, son expérience, joints à son attachement pour nous, le rendaient le meilleur médecin que nous pussions choisir pour diriger ma belle-mère dans sa maladie. Mais l'art ne pouvait rien à ce qu'elle avait : c'était une fièvre pernicieuse. Aussitôt que M. Desgenettes l'eut examinée, il nous dit, à mon beau-frère et à moi, que ma belle-mère était en danger.

J'étais certaine du désespoir de Junot ; je n'eus aucune force pour le lui annoncer. C'est ainsi que nous arrivâmes à la veille de l'événement. J'avais passé cinq nuits auprès de ma belle-mère, car l'excellente femme préférait mes soins à ceux de tout ce qui l'entourait, même de ses deux filles, dont cependant elle était fort aimée, surtout de madame

Maldan, la plus jeune des deux, sa favorite, et celle également de son frère. Je me dispensai de faire les honneurs du dîner, et je laissai Junot seul avec M. de Montrond, M. Arthur Dillon, et plusieurs hommes avec lesquels il avait chassé le matin dans le parc même du Raincy. Le soir on se sépara assez tard. J'empêchai Junot d'entrer dans la chambre de la malade; elle n'entendait presque plus, et reconnaissait à peine. Je la veillai jusqu'au jour. Vers six heures et demie, je me trouvai un peu mal. Un médecin qui était de garde auprès de ma belle-mère me conseilla de me jeter sur mon lit pour prendre quelques heures de repos : depuis cinq nuits je n'avais pas dormi, j'étais excédée. Je quittai la chambre de la malade un peu rassurée. Le médecin trouvait que le pouls était moins mauvais : du moins me le dit-il. J'ai su depuis pourquoi il m'avait parlé ainsi. Je ne me déshabillai pas. Je me jetai sur mon lit, et je m'endormis avec cette promptitude que la jeunesse met à saisir le repos quand elle est fatiguée.

Il n'y avait que deux heures que je reposais lorsque je fus réveillée brusquement par M. Magnien, ce chirurgien de village que Junot avait recueilli chez lui. Ma belle-mère se mourait, et la dernière parole qu'elle venait de prononcer avait été pour me demander. Je fus aussitôt auprès d'elle, mais, hélas ! elle ne me vit même pas... Ses yeux étaient déjà voilés. Elle me serra la main, et exprira comme un ange, ou plutôt comme une sainte !...

L'une de mes belles-sœurs (l'aînée) me troublait par le bruit excessif de sa douleur, Madame Maldan, la plus jeune de mes belles-sœurs, était dans un état affreux sans faire la moitié tant d'éclat.

— Il faut l'emmener d'ici, dis-je à son mari. Faites mettre les chevaux à une berline. Elle est dans un état qui la tuera si l'on ne l'éloigne pas de cette maison.

Cette bonne Louise ne voulait pas quitter sa mère, mais il fallut me suivre. Hélas! j'avais un devoir bien plus pénible à remplir! Il me fallait instruire Junot de la catastrophe, et je savais qu'il était parti le matin pour Paris, très rassuré. J'avais trouvé sur une petite table, à côté de mon lit, un billet de lui écrit au crayon contenant quelques lignes qui me donnaient la mesure de son inquiétude, qui était fort affaiblie :

« Je pars pour Paris, ma chère Laure, et je
» viens d'entrer dans ta chamdre pour te dire
» adieu. Mais, en te voyant dormir d'un sommeil
» si tranquille, je n'ai pas voulu troubler un repos
» dont tu as d'ailleurs tant besoin. Je veux te lais-
» ser réparer des forces que tu épuises auprès du
» lit de ma pauvre mère. Je pars plus tranquille,
» car on m'a dit qu'elle était mieux. S'il en eût été
» autrement, rien n'eût été capable de me faire
» quitter le Raincy... Bonne mère! si je pouvais,
» au prix de ma santé, de mes jours, lui enlever
» ses souffrances, je le ferais. Et toi qui me con-
» nais, tu sais qu'en parlant ainsi je dis la vérité.

» Adieu, ma Laure... adieu, mon amie. Je n'ai
» pas besoin de te recommander ma mère... je sais
» combien tu l'aimes... et tu sais aussi que mon
» amour pour toi s'augmente encore de ta bonté
» pour tous les miens. Adieu...

» Si en passant à la maison de l'Horloge je trou-
» vais mes filles absentes... embrasse-les pour
» moi... et ne manque pas de m'envoyer Chapelle
» pour me donner des nouvelles de notre chère
» malade.., »

Hélas! ces nouvelles étaient terribles! quel coup il allait recevoir!... J'emmenai ma belle-sœur, madame Maldan, et je laissai mon oncle, l'abbé de Comnène, pour veiller auprès du corps. En arrivant à Paris, je donnai l'ordre à mon piqueur de ne pas entrer dans la cour de l'hôtel, et de faire arrêter la voiture au coin de la rue des Champs-Élysées... Je descendis; laissant ma belle-sœur aux soins de son mari, et je montai chez Junot, ayant soin de le faire prévenir par son valet de chambre qu'il *croyait* m'avoir vue monter le grand escalier. Je ne m'étais pas trompée dans mon calcul. Junot fut effrayé et presque averti, mais au moins il ne fut pas saisi par ma vue amenée trop subitement. Il me regarda, et me voyant pleurer en lui tendant les bras, il s'y jeta en poussant des gémissemens si douloureux que mon cœur se déchirait. Ses enfans, que j'avais amenés, l'entourèrent, et lui prirent les mains que les chères créatures baisaient en pleurant aussi; car les enfans souffrent par sym-

pathie plus que nous peut-être. Mais, dans ce premier moment de désespoir, ces consolations furent insuffisantes. Junot aimait sa mère avec une si profonde tendresse, que rien ne put alléger le poids immense du chagrin que lui fit sa mort. Il fut long-temps sans vouloir recevoir, et ce ne fut que l'obligation de faire son devoir qui le contraignit à sortir... mais dans les jours qui suivirent l'événement, il fut réellement malade. Il voulut lui-même conduire le convoi. Ma belle-mère fut enterrée à Livry, petit village dont M. Arthur Dillon était maire, et dont le curé était fort de nos amis. Je connaissais la sensibilité excessive de Junot, et je craignais quelque accident. En effet, au moment de jeter de l'eau bénite sur le corps, il tomba sans connaissance, et fut long-temps fort mal. Jamais Junot n'a pu parler depuis de sa mère sans que ses yeux ne devinssent humides... Oh! c'était un noble cœur, un cœur *d'or*... une âme ardente et aimante... un être qu'il fallait aimer, et aimer fortement...

L'empereur lui écrivit une lettre fort amicale, et remplie de ces mots qui sont sûrs d'aller à un cœur malade lorsqu'ils son dits par un homme comme Napoléon; et puis cette lettre était de sa main, quoiqu'elle eût *dix-sept lignes*. Une particularité fort remarquable, c'est que dans cette lettre l'empereur tutoyait Junot et lui parlait comme à Toulon, ou bien à l'armée d'Italie. Elle était terminée par une phrase digne d'attention; pour la

bien comprendre, il faut savoir que mon beau-père était conservateur des eaux-et-forêts du département de la Côte-d'Or. Au moment de la mort de ma belle-mère, il ressentit un si violent chagrin de cette séparation avec la compagne de toute sa vie, qu'il en résultat un dégoût de toute chose, et qu'il ne voulut plus exercer son emploi; il écrivit à son fils pour le lui annoncer, et lui demander en même temps de solliciter de l'empereur la permission de se démettre de son emploi en faveur de son gendre, M. Maldan. Junot, en écrivant à l'empereur, lui soumit la pétition de son père; lui dit qu'en effet la mort de madame Junot avait accablé mon beau-père, et qu'il ne lui demeurait aucune force pour remplir ses devoirs. L'empereur répondit à Junot, ainsi que je l'ai dit, avec une véritable bonté, et l'accent de l'amitié; mais lorsqu'il en fut à l'article de M. Junot, il dit :

» Je ne vois pas pourquoi ton père veut quitter » sa place; dans le peu de fois que je l'ai vu, je » lui ai supposé de la force et de l'énergie. Qu'est- » ce que sa femme et sa place ont de commun en- » semble? Si sa femme lui manque pour représen- » ter, qu'il se remarie. »

Il n'y a pas une lettre de plus, il n'y a pas une lettre de moins. J'avoue que cette conclusion est péremptoire pour conclure que Napoléon n'avait rien de sentimental dans la pensée, et cela doit être, il en avait de trop immenses pour entrer dans la foule des idées ordinaires de la vie. Du

reste, il refusa alors la transmission, mais il l'accorda quelques mois plus tard. La lettre de l'empereur était datée de Varsovie.

Il arrive souvent que l'on fait des choses que l'on ne comprendrait pas susceptibles d'être faites par un autre. Le soir du jour où Junot avait reçu cette lettre de l'empereur, il fut aux Tuileries faire sa cour à l'impératrice. Elle savait déjà que Junot avait reçu une lettre de l'empereur, car l'archichancelier lui rancontait toutes les nouvelles qui pouvaient être dites. Junot pensa qu'il pouvait intéresser l'impératrice au sort de son père, et il lui parla de son chagrin, et de son désir d'obtenir sa démission. Il ajouta la réponse de l'empereur, et la dit tout entière, mais pas du tout en plaisantant, car lui-même était peiné. L'impératrice le fut bien autrement lorsqu'elle entendit une semblable parole. Elle fit répéter le mot à Junot, et ce ne fut qu'à la seconde fois qu'il s'aperçut qu'elle était non seulement fâchée de cette indifférence de l'empereur pour les femmes, mais qu'elle en était blessée. Neanmoins elle lui en parla avec un grand intérêt, et n'en eut pas moins avec lui toute la prévenance et toute la grâce dont elle était susceptible.

Le même courier apporta à Junot deux autres lettres que je transcris ici comme donnant des détails curieux sur l'armée à cette époque; L'une est de Berthier, l'autre est de Duroc.

» J'ai reçu, mon cher Junot, avec une vive peine,
» la nouvelle du malheur qui vient de te frapper.

« J'ai remis à l'empereur la lettre que tu m'as en-
« voyée pour lui, et Sa Majesté m'a chargé de te
« témoigner combien elle prend part à ta peine (1).
« Quant à moi, mon cher Junot, tu connais assez
« mon amitié pour connaître aussi tout ce que je
« te porte d'intérêt.

« Nous marchons plus lentement maintenant...
« la seconde campagne s'est ouverte le 25 novem-
« bre, après avoir vu terminer la première en dix-
« neuf jours. J'ai été envoyé, comme tu as pu le
« voir, auprès du roi de Prusse. Sa Majesté m'avait
« toujours traité avec tant de bonté, que j'aurais
« voulu être un messager de paix. Je n'ai pu réus-
« sir, à mon grand regret. *Les cartes étaient brouil-*
« *lées des deux côtés*; et la Russie s'étant mêlée de
« la partie, elle devenait trop difficile à jouer pour
« nous qui *allons de bonne foi*. J'ai rejoint l'empe-
« reur à Posen. Je l'ai trouvé fort irrité. Jusqu'à
« Posen nous avons eu des chemins passables, ou,
« pour parler plus juste, d'assez bonnes routes,
« parce que les troupes ont, en partant, des vivres
« abondans, et bons, des logemens et du fourrage.
« Sa Majesté l'empereur est arrivé à Posen, le 27
« novembre, en parfaite santé. Nous y sommes
« restés dix-sept jours. C'est une triste ville, mal-
« gré sa belle résistance au héros du Nord (2). Quant

(1) La lettre que l'empereur écrivit à Junot, en réponse à celle dans laquelle il lui faisait part de sa mort, ne partit que deux jours après.

(2) Je crois que c'est de Charles XII dont veut parler

« à nous. il paraît que nous sommes plus redou-
« tables, ou que les habitans ont changé de carac-
« tère, car, au lieu de se défendre, ils sont venus
« au devant de l'empereur, leurs magistrats à leur
« tête, et le recevant avec une sorte d'enthousiasme
« qu'il est difficile de comprendre, à moins qu'on
« ne réfléchisse qu'ils ne sont pas Prussiens.

« Sa Majesté a fait une proclamation le 2 dé-
« cembre, pour rappeler aux soldats que c'était
« l'anniversaire du couronnement, et surtout celui
« d'Austerlitz. Jamais je n'ai vu un semblable mou-
« vement dans les troupes. Si l'empereur voulait
« les conduire en Chine, je suis garant qu'il le
« pourrait. C'est un délire, et lorsque la procla-
« mation du même jour annonça l'arrivée des Rus-
« ses sur les bords de la Vistule, un cri général
« s'éleva *Nous les battrons encore !*

« Nous sommes ici en *quartier d'hiver*, et nous
« y sommes fort bien. Il y a long-temps que je
« savais que les Polonaises étaient les femmes les
« plus aimables de l'Europe; mais il me fallait venir
« en Pologne pour connaître tout le charme qu'on
« trouve auprès d'elles. Varsovie est fort agréable.
« Il y a beaucoup de sociétés, et une charmante.
« Les polonais nons aiment encore plus, je crois,
« que les Polonaises... Cette nation veut tenir un
« chef de nous : un roi. Murat leur plaît fort avec

Duroc. Charles XII fit le siége de Posen en 1702 ou 1703, et il la prit après une vigoureuse défense.

« ses panaches et ses uniformes brillans, mais sur-
« tout par sa bravoure, car tu sais qu'elle est de bon
« aloi. Nous recevons toute la journée des députa-
« tions. Jamais je n'ai vu l'empereur de si bonne
« humeur. Il a eu cependant de l'humeur de l'af-
« faire du maréchal Lannes avec Benigsen. L'em-
« pereur a grondé fortement; Lannes a répondu
« que tout était gagné quand l'ennemi quittait le
« champ de bataille ; mais il est de fait que nous
« avons perdu beaucoup de monde. Lannes se plaint
« aussi d'une division de Davoust, qui devait l'aider,
« et qui ne l'a pas assez bien secondé. Je ne sais
« pas, au fait, ce qui en est. Lannes est notre ami,
« et il ne ment pas. Voilà tout ce que je puis dire.
« Tu as, sans doute, appris la blessure de ce pau-
« vre Rapp? Il est chanceux en mal. Il ne peut
« mettre la tête au feu qu'il ne soit atteint.

« Vandamme s'est très bien conduit dans cette
« campagne. Cela ne m'étonne pas, car il est brave;
« mais il a montré du talent dans cette *tournée mi-*
« *litaire de la Silésie.* L'empereur en est fort con-
« tent.

« Je t'avais promis, mon cher Junot, de te don-
« ner des nouvelles, et tu vois que je te tiens pa-
« role. A la vérité je ne puis t'écrire aussi souvent
« que je le voudrais ; mes occupations sont, comme
« tu le sais, très actives et très multipliées ; mais
« elles ne m'empêcheront jamais de te conserver
« une tendre et constante amitié.

« Adieu, mon cher Junot ; donne-moi également

« des nouvelles de votre carnaval, et de tous vos
« plaisirs. On dit que vous vous amusez beaucoup.
« Dis-moi tout cela. Mes hommages à madame
« Junot.

« Duroc. »

La lettre de Berthier était plus courte, mais elle avait un cachet singulier, parce qu'elle respirait cette tristesse qui le dominait toujours loin de Paris, mais surtout loin de madame Visconti.

« J'ai appris avec bien de la peine, mon cher
« Junot, la perte que vous avez faite de votre mère.
« Je conçois le chagrin que cela a dû vous causer.
« Mais vous êtes mari et père, et vous trouverez
« dans ces deux titres de puissantes consolations.
« L'empereur se porte bien, et il est de bonne
« humeur. Tout va bien. Mais la Pologne est un
« bien triste pays. Que ne donnerais-je pas pour
« me retrouver à Paris! au milieu de cette bonne
« ville, qui est le seul lieu habitable. Mais je ne
« pense pas que nous y retournions de sitôt. Vous
« savez que Breslaw est pris; il y avait huit mille
« hommes de garnison. L'empereur est très content
« de Vandamme. Quant à nous, nous sommes en
« cantonnement, et nous attendons un peu de beau
« temps. Adieu, mon cher Junot, ne m'oubliez pas,
« et croyez à toute mon amitié pour vous. Mes
« respects à madame Junot.

« Le prince de Neufchatel. »

CHAPITRE XI.

L'armée cantonnée. — *Le Franconi* de l'armée. — Les panaches. — L'impératrice et le prince Eugène. — *L'empereur est mort!* vive l'empereur! — La succession d'une couronne. — La princesse Caroline et le grand duc de Berg. — Le gouvernement de Paris mystifié. — Cambacérès *devin*. — Bataille d'Eylau. — Les pieds dans le sang. — *On les égorgea tous!* — Guerre de Lannes et de Murat. — C'est un pantin! — Tous les Français sont braves. — Le coq empanaché. — *Le luron* et le maréchal de France. — Le frère d'armes *doré comme un calice*. — *Allons, trime!* — Murat et l'empire.

La rigueur de la saison avait en effet déterminé l'empereur Napoléon à donner quelque repos à ses troupes. Après le combat de Pulstuck et de *Golymin* ou *Golomyn*, il termina la campagne active, et mit, comme le disait Berthier, *son armée en cantonnement*. Cette grande armée était alors immense; elle s'était augmentée des troupes de la Hollande, de celles du Rhin; aussi notre confiance était-elle entière, et les femmes françaises le prouvaient en ayant une tranquillité qui certes ne venait pas de dureté ni d'indifférence, et qui prouvait seulement à quel point la France entière se reposait sur le chef qui conduisait à l'ennemi nos fils, nos frères, nos amis... Avec lui *il fallait* vaincre... Oh! quel temps!!...

Le repos ne fut pas long, Malgré la rigueur de la saison, l'empereur quitta Varsovie le 1er février. J'ai une lettre sous les yeux dans laquelle on dit qu'il y avait plus de deux pieds de neige, et que le thermomètre était descendu de six et sept degrés au-dessous de zéro ; aussi le passage de la Vistule ne fut-il pas aussi heureux que le premier, la glace ayant rompu une grande partie des ponts. Murat, toujours admirable dans sa valeur brillante, était en avant, et avait posé son avant-garde près de celle de l'armée russe. A Hoff, il atteignit les Russes, et sa cavalerie fit la plus belle charge que, de mémoire d'homme, on eût vue dans aucune armée *combattante*. Cette belle bravoure, ce sang-froid uni à une valeur bouillante, un talent véritable, pouvaient bien lui faire pardonner le ridicule de sa toilette. Mais, en bonne foi, lorsque l'empereur le nommait *le Franconi* de l'armée, avait-il si grand tort?... Tout le monde connaît ses petites redingotes à la polonaise, ses *shapskis*, ses *shakos*, ses *colbaks*, et toutes les plus singulières coiffures militairement ridicules qu'il pouvait trouver. Mais ce qu'on sait moins, c'est la valeur des plumes qui ornaient tous ses beaux bonnets. La princesse Caroline m'a dit à moi-même que, vraiment étonnée de l'immensité de ces plumes demandées par le grand-duc, elle s'était informée de la quantité de *plumets* envoyés (de la au prix qu'ils coûtaient il n'y avait pas loin) et elle apprit qu'il y en avait pour vingt-sept mille francs de livrés en quatre mois... On peut

avec cela, et même avec moins, comme le prouve le panache blanc de Henri IV, conduire les Français à la victoire.

C'est ici le lieu de parler d'une chose mystérieuse qui eut lieu à cette époque, et dont l'empereur n'a eu connaissance (en admettant qu'il l'ait *bien connue*, ce que je ne crois pas) qu'à son retour de la campagne de Tilsitt.

Quelque rumeur sourde qui se soit dès cete époque répandue dans le public, relativement au chagrin manifesté par l'empereur de n'avoir pas d'enfans, chagrin qu'il laissait, du reste, voir à ses serviteurs intimes, cependant l'impératrice était bien solidement établie; son empire était celui non seulement de l'habitude, mais d'une habitude essentiellement douce, ce qui, pour un homme comme l'empereur, toujours remué par d'immenses pensées, était un Éden dans lequel il entrait comme dans un lieu de repos. Ainsi donc, à cette époque de 1806, et 1807, rien ne devait troubler la tranquillité conjugale de l'impératrice Joséphine; mais elle pouvait avoir d'autres inquiétudes aussitôt que l'empereur partait pour la guerre, et celle-là elle l'avait avec toutes ses angoisses, Le prince Eugène était le beau-fils de Napoléon; il était aimé de tout ce qui entourait l'empereur, et l'était avec raison, parce qu'il était brave, affable, bon pour le soldat, et possédant toutes les qualités qui pouvaient être demandées dans un fils de l'empereur. L'impératrice le savait bien; souvent elle voulait parler à l'em-

pereur de la grande question de l'adoption, et sa timidité l'emportait sur l'intérêt maternel et personnel; il y avait ensuite un autre inconvénient dans sa position pour pouvoir agir ouvertement : c'était sa fille et ses enfans. Ces enfans succédaient à Napoléon, dans le cas où celui-ci viendrait à mourir, soit à Paris, soit à l'armée. Cependant il fallait prendre un parti. L'impératrice voyait à côté d'elle une personne qui travaillait, avec une adresse peu commune, à mettre son mari dans la position où l'impératrice voulait voir son fils, et c'était madame la grande-duchesse de Berg. Je commence par dire ici que je ne prête ni à Madame Murat, ni à l'impératrice Joséphine, aucune intention qui fût nuisible ni au repos ni à la gloire de l'empereur. Mais elles voulaient aller au devant d'un malheur, et pour arriver au mot véritable, elles voulaient, chacune respectivement, que si l'emperuer était tué d'une balle ou d'un boulet de canon, que l'on dît comme jadis : *L'empereur et mort! vive l'empereur!* avec cette différence que l'une le voulait pour son mari, et l'autre pour son fils.

Mais pour atteindre même une espérance dans ce genre-là, il y avait un homme qui devait être séduit, et cet homme c'était Junot. Le singulier de l'affaire, c'est que ces dames, sans s'être expliquées, s'étaient parfaitement comprises. L'impératrice résolut d'entrer en matière, et aussitôt après la nouvelle de la rentrée en campagne, deux jours avant la bataille d'Eylau, Junot fut invité à

déjeûner chez l'impératrice, et la conversation la plus étrange eut lieu entre Joséphine et Junot. Ils n'étaient pas mal ensemble; mais toutefois je ne sais ce qu'il y avait entre eux, il existait un froid et un éloignement très marqués. Junot était toujours respectueux, ainsi qu'il le devait, envers l'impératrice; mais je crois être sûre qu'elle avait voulu le desservir auprès de l'empereur. Les Mémoires de M. de Bourienne m'ont expliqué pourquoi elle aurait eu une rancune contre Junot, si M. de Bourienne lui a débité le même mensonge qu'il a osé imprimer, et se charger auprès d'elle du rôle odieux d'accusateur-menteur. Quoi qu'il en soit, Junot était peiné, je le sais, de la froideur de Joséphine envers lui. Il fut donc heureux et surpris à la fois de recevoir d'elle des ouvertures de confiance ayant l'air de l'abandon, et cela était en effet, attendu que Junot commandait à une immense quantité de troupes, et qu'à l'instant même où une nouvelle malheureuse serait arrivée, terminant d'abord toute irrésolution de la part du peuple, il pouvait imposer celui qu'il désignerait, bien plus facilement encore que les gardes prétoriennes et les jannissaires.

L'impératrice commença la conversation par assurer Junot qu'elle avait beaucoup contribué à se nomination de gouverneur de Paris. A moi, l'on m'a affirmé qu'elle avait demandé cette immense faveur pour un homme qui n'avait aucune des qualités requises pour faire, non pas un *civet*,

parce qu'on aurait pris un lièvre, mais un général, parce que, pour un général, il faut un soldat, comme un lièvre pour un civet. Junot savait aussi à quoi s'en tenir, mais il ne dit rien. Il était quelquefois prudent. La démonstration de l'impératrice le mettait à l'aise. Il en résultait un vernis répandu sur toutes leurs relations présentes, et il parut comblé de reconnaissance. Ce fut alors que l'impératrice aborda le sujet si délicat qu'elle voulait traiter ; et, pour dire la chose avec vértié, elle le fit habilement. Elle présenta l'empereur comme pouvant, comme le dernier soldat de son armée, recevoir une balle, ou bien toute autre blessure mortelle. Que deviendrait alors la France? retomberait-elle dans l'anarchie du directoire? cela n'était plus admissible.

— Mais, madame, lui dit Junot, il me semble que le cas prévu par Votre Majesté l'a été également par l'empereur et par le sénat. Le roi Joseph remplacerait l'empereur ; à son défaut, le prince Louis ; et au défaut du prince Louis, ses deux fils, et puis même encore le prince Jérôme.

— Ah! dit Joséphine, ne faites pas l'injure aux Français de les croire si indifférens sur eux-mêmes, qu'ils acceptassent un prince comme Jérôme Bonaparte pour leur souverain.

— Mais, madame, sans défendre ici le prince Jérôme, qui n'est encore qu'un enfant, je parlerai à Votre Majesté de son petit-fils qui viendrait occuper le trône de France. Tel est le mode d'hérédité.

— Et vous croyez que la France, encore toute

saignante de ses plaies intestines, ira courir le hasard d'en recevoir de nouvelles par le fait d'une régence? *Je crois être certaine, au contraire, que mes petits-fils trouveraient* une grande opposition; mais que, par exemple, mon fils Eugène n'éprouverait aucune opposition.

En me parlant plus tard de toute cette aventure demi-politique, demi-intrigue, Junot me dit qu'en effet à ce nom du prince Eugène, qui était fort aimé dans l'armée et devait s'appeler aussi Eugène-Napoléon, Junot éprouva un moment d'hésitation pour répondre. Enfin, songeant que ce n'était qu'une conversation tout ordinaire, il répondit avec la réserve qui convenait, et de manière à ne pas se compromettre même par une parole indiscrètement hasardée. La conversation fut longue : il était trois heures quand elle finit, et elle avait commencé à une heure. Elle donna fort à penser à Junot.

Mais il existait dans Paris une autre ambition bien plus active encore, parce que la couronne impériale de son mari ceignait aussi son front, si la France l'accordait en cas de mort naturelle de l'empereur. C'était madame la grande-duchesse de Berg. Murat avait un nom immense dans l'armé. Sans doute, Lannes, Macdonald, Oudinot, une foule d'autres généraux avaient également mérité de la patrie; mais Murat, comme beau-frère de Napoléon, arrivait devant le peuple et l'armée avec *des titres*. Sa femme, la plus adroite personne que Dieu ait jamais formée, sentait si bien la force de leur po-

sition, qu'elle n'hésita pas un instant à prendre les inconvéniens de cette position à la charge d'en recevoir les bénéfices. Mais comme elle ne pouvait pas aller directement au gouverneur de Paris pour lui demander de faire proclamer son mari, qu'elle ne le voulait pas ensuite, parce que le résultat pour elle ne pouvait être indifférent : il devait être immense, colossal, ou bien terrible, et même dangereux; aussi, je le répète, elle ne demanda jamais d'abord à Junot : Si l'empereur tombait dans la bataille, feriez-vous mon mari roi? Mais elle lui dit de ces choses qui faisaient que le jour le moment arrivés, *il ne pouvait lui rien refuser*. C'est une des combinaisons les plus détestables que j'aie jamais connues.

C'était donc au milieu de cette sorte de lutte que Junot passait sa vie; d'abord il vit un malheur dans ce contact continuel avec l'impératrice. Sans doute elle ne pouvait lui en vouloir de ne pas enfreindre ses ordres et les lois de l'empire; mais au jour du danger, elle voulait qu'il la désignât pour être la mère de l'empereur régnant. Junot fut embarrassé; il fut chez l'archichancelier, et lui raconta ce qui lui était arrivé. Cambacérès avait un esprit remarquable; mais il connaissait les hommes, et il s'en méfiait; en écoutant Junot, il eut mille pensées étranges qui lui traversèrent l'esprit. Il se crut joué, et regarda Junot pour fouiller, pour ainsi dire, dans son âme, afin d'y reconnaître la vérité. Il lui demanda son avis relativement à madame la

grande-duchesse de Berg et à son mari. Mais alors Junot ne croyait pas qu'on voulût le mystifier : il ne croyait pas être à l'époque où l'on s'assurait du dévouement d'un homme par le charme attirant ou terrifiant d'une initiation ; et lorsqu'il l'apprit, l'amour-propre, cette maladie de toutes les âmes, lui dit qu'il était le seul objet que la grande-duchesse avait eu en vue dans toute cette affaire. Il crut naïvement, et... il fut en Portugal, il fit une convention admirable, monumentale ; mais ce n'était pas une victoire, et l'empereur ne voulait que des victoires. Ensuite... Mais silence, il ne faut pas empiéter sur les temps. Nous y arriverons assez tôt.

— Mais, lui dit Cambacérès, qu'avez-vous compris enfin ?

— J'ai parfaitement compris, répondit Junot, que l'impératrice m'a proposé de faire proclamer Eugène empereur et roi d'Italie si notre maître était frappé. Voilà ce que j'ai entendu des deux oreilles que voilà...

— Et qu'avez-vous résolu ?

— Comment ! dit Junot, est-ce donc qu'il peut y avoir deux façons d'agir ? Si l'empereur venait à périr, ce qu'à Dieu ne plaise, n'y a-t-il pas le roi de Naples qui viendrait régner ici, et en vérité nous ne pourrions avoir un meilleur empereur ; la plus sûre manière de témoigner son attachement à l'empereur, c'est d'exécuter ses volontés. Louis XIV fut un tyran despotique, et son corps n'était pas à

Saint-Denis que ses dernières volontés étaient déjà violées. Le roi Joseph sera mon empereur si le malheur frappait notre France en frappant Napoléon.

Cambacérès regarda Junot attentivement encore, puis il lui parla de madame Murat; mais il vit que de ce côté-là elle était seule dans sa confidence à elle-même. Il résolut d'examiner Junot, et de l'avertir aussitôt qu'il le verrait engager dans de mauvaises voies.

Vers le milieu de janvier, le ministre de la marine donna un bal. Il y avait une foule immense, je crois qu'il me dit que le nombre des personnes invitées était de quatorze cents; et les derniers cents ne pouvaient être placés. Ce bal eut cela de particulier, qu'il se donnait le jour même de la bataille d'Eylau. Hélas! bien des jeunes femmes quittèrent le bal rassasiées de plaisirs et contentes de leur journée; et puis, huit jours après, elles reçurent des nouvelles de mort, et le deuil devait prendre la place des guirlandes de roses. On sait comme elle fut terrible cette bataille. Les Russes étaient en force dans le bassin d'Eylau; et le combat fut meurtrier, plus qu'aucun combat ne fut jamais. J'ai entendu des relations qui font frissonner sur cette horrible journée. La victoire fut longtemps disputée; ce fut la merveilleuse charge de la cavalerie de la garde qui emporta le succès de notre côté. Et cependant, chose assez étrange, l'empereur, que l'on accuse de sacrifier des mas-

ses d'hommes à sa simple vanité de gagner une bataille, l'empereur n'avait pas fait donner l'infanterie de la garde ; elle demeura au repos, et n'eut d'autre blessures que les pieds gelés, parce que les troupes demeurèrent pendant cette journée long-temps au repos, les pieds dans la neige. M. le baron Larrey, dont l'œil exercé a suivi tout ce qui s'est passé dans ces jours de désastres, assure que la quantité de malheureux qui ont éprouvé une *gangrène de congélation* ne l'ont eue que pour s'être chauffés les pieds au feu du bivouac ; il est dans l'opinion que nos blessés ne l'ont pas eue parce qu'ils n'ont pas pu se chauffer.

A son retour d'Eylau (car cette fois l'empereur marchait avec prudence), l'armée présenta un coup-d'œil singulier : l'empereur lui fit prendre des cantonnemens au commencement du printemps, après l'avoir fait battre pendant un froid de cinq et six degrés au-dessous de zéro, et lorsque le soleil venant tout-à-coup percer les nuages et faire fondre les couvertures de glace qui emprisonnaient les rivières, le climat parut offrir quelque danger, le baron Larrey conseilla à l'empereur de changer les lieux de cantonnement de l'armée. L'empereur n'aimait pas les avis, ordinairement ; mais lorsque l'on parlait au nom de ses soldats, au nom d'un soldat français !... alors. et j'en ai été le témoin bien souvent, alors il aurait donné l'habit qui le couvrait pour lui épargner une souffrance. Aussi, dès que le baron Larrey eut prononcé,

ainsi que M. Percy, l'empereur fit cantonner sa garde sur un plateau sein et aéré, près de Finkerstein, et son quartier-général à lui-même fut transféré à Finkerstein. Et les soldats recommencèrent un camp comme celui de Boulogne; les baraques étaient tellement soignées, nous dit l'empereur lui-même un jour après son retour, que l'on voudrait bien trouver, dans une province éloignée, une auberge aussi commode que quelques baraques d'officiers, arrangées avec soin par leurs soldats lorsqu'ils en étaient aimés.

Il est bien difficile de juger les faits de cette bataille mémorable dans leur vérité absolue; cependant il est toujours une lueur que le flambeau de cette vérité produit, et qui éclaire les événemens; il faut ici marcher entre beaucoup d'écueils, et pour moi, j'avoue que le plus pénible est d'être contrainte de donner un démenti à l'empereur. Le bulletin qui parle de la bataille d'Eylau (Preussich-Eylau) raconte l'affaire tellement à notre avantage, que nous n'avons perdu, selon lui, que dix-neuf cents morts et cinq mille blessés. Les Prussiens, d'après le rapport de Ruschel, nous donnent TRENTE MILLE MORTS, et DOUZE MILLE BLESSÉS; tandis que la même relation porte leurs morts, dans cette même journée, à SEPT MILLE NEUF CENTS, et leurs blessés à DOUZE MILLE. Voilà donc, de leur aveu à eux-mêmes, une journée qui aurait retenti du cri d'agonie de trente-huit mille créatures, paraissant violemment devant le tribunal de Dieu!...

Et vingt-quatre mille autres dont les gémissemens et les douleurs retentissaient dans ce même vallon où les hommes marchaient dans le sang!... où les chevaux reculaient devant des montagnes de cadavres amoncelés sur des cadavres !... Ce tableau est hideux à se figurer... hideux à supposer !... La vérité a été altérée par les deux partis ; mais il est de fait que nous avons perdu énormément de monde. Pourquoi mentir? Il est toujours habile de dire la vérité : que ce soit par calcul, si ce n'est par grandeur d'âme. L'empereur avouant ses pertes à cette affaire d'Eylau, me paraît plus grand que disant cette absurdité qu'un enfant ne peut pas croire, surtout s'il est neveu, ou fils, ou cousin du colonel Sémélé, colonel du vingt-quatrième de ligne. Ce régiment était un des plus beaux de l'armée, et formait à lui seul presque une brigade :

On les égorgea TOUS !... *sire ; ils étaient trois mille !*... Le régiment du colonel Sémélé avait même six cents hommes de plus ; et comme les Templiers, ils pouvaient dire : ON NOUS ÉGORGEA TOUS !!...

Mais une guerre terrible aussi en raison de ses suites, relativement à nous, ce fut la querelle qui s'éleva entre Murat, Lannes et Augereau, pour savoir auquel des deux la victoire était due. L'empereur, dans son bulletin, y présente le maréchal Murat comme ayant décidé le sort, par son courage, à se tourner du côté des Français. Cependant il est prouvé par des milliers de rapports faits par des officiers, n'ayant aucun ami à flatter, aucune ven-

geance à caresser, que le grand-duc de Berg n'a donné avec sa cavalerie qu'au dernier acte de cette sanglante tragédie. Le maréchal Augereau était *grossier*. Je suis désolée d'avoir à écrire ce mot-là à côté de celui d'un maréchal d'empire, mais c'est une triste vérité. Quant au maréchal Lannes, c'est une chose si différente, que le regret est encore plus vif de mettre ces deux noms à côté l'un de l'autre. Il n'en est pas moins vrai que le maréchal Lannes prétendait et soutenait que Murat n'avait donné qu'à la fin du jour. J'ai des lettres, dans mes papiers, où la bataille entière est racontée dans ce sens-là. Lannes avait sur la tête une assez belle couronne de lauriers, assez touffue pour ne pas craindre d'en perdre quelques feuilles; mais il disait qu'il ne voulait pas qu'on lui en arrachât UNE SEULE. A quelque temps de là, pendant le repos que prirent les troupes, Lannes eut une scène avec l'empereur, mais une scène tellement désagréable pour Napoléon, bien plus que pour Lannes, que le brave et loyal soldat s'aperçut enfin qu'il avait été trop loin... Mais les paroles étaient sanglantes comme les faits qu'elles rappelaient. « *C'est un pantin, un* « *sauteur en liberté que votre... beau-frère... avec* « *sa figure de carlin et son panache de chien qui* « *danse... Allons donc, vous vous moquez de moi,* « *je crois?...* Il est brave, dites-vous?... *Eh! qui* « *ne l'est donc pas en France? On montre au doigt* « *ceux qui ne le sont pas.* Augereau et moi, nous « avons fait ce que nous devions faire; nous refusons

« l'honneur de cette journée *à votre beau-frère*...
« à son altesse IMPÉRIALE ET ROYALE LE PRINCE MURAT...
« Oh ! que cela fait hausser les épaules !... Et puis
« voilà la manie de la royauté qui le gagne aussi,
« lui ; c'est-il pour lui coudre son manteau au vôtre
« que vous voulez nous voler notre gloire, à Au-
« gereau et à moi ?... Vous n'avez qu'à parler, nous
« sommes prêts... Oh ! mon Dieu, j'en ai assez...
« je serai généreux. »

Je tiens cette conversation fidèlement rapportée d'un *témoin auriculaire*, qui se trouvait à cette époque, comme toujours, auprès de l'empereur. Cette scène fut des plus vives, et d'autant plus violente, que l'empereur répondait à Lannes avec la sécheresse du commandement, et toute l'humeur d'un souverain offensé, tandis que Lannes, tout entier à sa colère, à son injure, répétait à tout instant en souriant avec une expression dédaigneuse au point d'exaspérer tout-à-fait l'empereur : » *Vou-*
« *lez-vous donc lui donner de notre gloire ?... Ah !*
« *mon Dieu, prenez-en... il nous en restera encore*
« *bien assez !...* »

— Oui, s'écria Napoléon ne pouvant plus se contenir ; je prendrai et je donnerai la gloire comme il me conviendra de le faire, car, entendez-vous bien, c'est MOI, MOI SEUL qui vous donne votre gloire et vos succès.

Lannes devint pâle au point de se trouver presque mal ; il regarda l'empereur fixement, et lui dit enfin d'une voix tremblante d'émotion en s'ap-

puyant sur Duroc qui venait d'entrer, car, en entendant le bruit que Lannes et l'empereur faisaient tous deux, il avait été alarmé :

— Oui, oui, parce que vous avez marché dans le sang sur ce champ de bataille, qui ressemblait à un lieu de supplice, vous vous croyez un grand homme pour cette bataille d'Eylau!... et votre coq empanaché de beau-frère vient chanter *coquerico*. Cela ne peut pas aller ainsi... j'en veux ma part. D'ailleurs cette victoire... hum!... où donc est-elle? Est-ce donc douze mille cadavres gisant encore dans la neige, et tombés *là pour vous*, afin de vous conserver ce champ de bataille l'objet de vos vœux, et devenu un champ d'horreur infernal dès que l'on reconnaît sur les cadavres mutilés l'uniforme français... et me dénier *à moi*, à moi Lannes, la justice qui m'est due!!

Cette scène fut entendue de plusieurs personnes, mais pas aussi distinctement que je viens de la transcrire. Ce fut plus tard, au retour de l'armée, l'un de nos amis communs, à Lannes et à nous, qui me redit toute cette scène, pendant laquelle l'empereur fut calme en apparence, mais qui produisit un effet terrible sur lui, malgré l'attachement qu'il portait à Lannes. Celui-ci eut l'imprudence de nommer Augereau dans l'explosion de sa colère. Il n'était pas aussi préservé que l'était le maréchal Lannes par sa gloire et les services qu'il pouvait rendre à la patrie. Augereau est une de ces réputations militaires problématiques qui se sont



établies sur de la bravoure : cela ne suffit pas. On peut vaillamment donner un coup de sabre, et ne rien entendre à les empêcher d'arriver à votre tête. Augereau, avec ses manières vulgaires, son ignorance profonde, n'avait pour lui que le 18 fructidor et le pont d'Arcole, encore exécutés d'après les ordres et les avis du général en chef de l'armée d'Italie, qui, à cette époque, comprenait que la *réémigration* des émigrés était le seul moyen d'empêcher une contre-révolution qui eût inondé la France de sang, comme le disait un émigré à M. l'abbé de Pradt dans une lettre citée par M. Thibaudeau dans ses beaux Mémoires... Augereau avait de l'audace; il avait une grossièreté dans la parole qui éloignait de lui jusqu'aux soldats, qui aiment à retrouver dans le chef qui les conduit une autre apparence que la leur; et Napoléon avait cette opinion à un tel degré de force, qu'il regardait cela comme une obligation dans un chef.

« Le soldat ne considère, disait l'empereur, ni la force physique, ni même beaucoup la bravoure extraordinaire, pourvu que son chef ne soit pas poltron ; mais ce qu'il veut en lui, ce qui lui donne confiance, c'est la certitude que son général, son colonel, son capitaine, enfin celui sous lequel il marche, est savant, et assez savant pour connaître tout ce qui peut lui arriver, et le prévoir en le combattant. »

J'ai entendu l'empereur émettre cette opinion

bien des fois, entre autres pour Augereau à propos d'une histoire qui était arrivée à Junot avec le général aux rudes façons, chez le prince Kourakin, à un bal que donnait celui-ci. Quoiqu'on n'aime pas à anticiper sur les temps, comme nous parlons d'Augereau, je placerai son mot ici, et il y trouvera sa *case*.

Nous étions au bal chez l'ambassadeur de Russie. Je dansais, et Junot attendait que j'eusse fini ma contredanse pour partir. Il était habituellement fort dormeur ; mais jamais il ne m'a dit *une seule fois : Je veux m'en aller, et tu vas me suivre*. Il était d'une bonté parfaite, et jamais je n'ai eu même dans ma mère une complaisance plus entière pour attendre mon bon plaisir pour sortir d'un bal, eût-il été cinq heures du matin ; seulement il bâillait, et en vérité pour cela il aurait fallu que je fusse de bien méchante humeur pour m'en fâcher.

Le jour du bal du prince Kourakin *il bâillait* donc tout en regardant voltiger nos jeunes têtes couronnées de fleurs, et il lui semblait plus convenable au sommeil qui le pressait qu'elles fussent en bonnet de nuit... mais, comme je l'ai dit, il supportait son rôle de mari à merveille... Augereau n'était pas si patient ; il s'approche de Junot, et lui dit, en ouvrant une énorme bouche, de l'une à l'autre oreille, dans laquelle descendait son nez de faucon :

— Eh bien ! *luron*, qu'est-ce que tu fais donc là?... Est-ce que tu attendras long-temps la bourgeoise ?

Junot, qui connaissait son jargon, ne fut pas étonné de l'éloquence du frère d'armes (1), et il lui répondit tranquillement en bâillant, mais en étouffant le bâillement (cela se peut faire très poliment) :

— Ma femme danse. J'espère qu'elle n'acceptera pas d'autre engagement..... Au reste, il n'est pas bien tard.

Il tira sa montre : il n'était pas encore une heure.

—Diable! lui dit Augereau, tu as là une fameuse *toquante*. Mais tu as toujours été un *muscadin*, toi. A l'armée d'Italie tu étais doré comme un calice; et puis tu ne voulais pas fumer. Ce n'est pas que je ne sois aussi bien élégant, moi : tiens, regarde-moi donc.

Junot le regarda alors pour la première fois, car c'était bien assez de l'entendre, et vit, en effet, que le *frère d'armes* avait fait faire un habit et tout le costume en suivant l'ordonnance. Mais, comme de raison, sans consulter d'autre goût que celui de son tailleur, et comme l'artiste aux jambes croisées ne demandait pas mieux que de mettre de la dorure partout, il n'y avait pas manqué. En conséquence, il avait fait à Augereau un habit de velours bleu, brodé sur toutes les tailles, joignant à cela une culotte de satin blanc dont les jarretières étaient également brodées en or. Cette

(1) Augereau avait fort l'habitude d'appeler ainsi les généraux qu'il avait connus à l'armée d'Italie.

richesse de mauvais goût avec cette figure si commune, et cette coiffure de sergent avec cette énorme queue pommadée et poudrée, tout cet ensemble d'un homme si vulgaire avec les insignes de la noblesse, et une volonté manifestée d'être élégant, tout ce luxe faisait mal au cœur. Quant à Junot, il n'en fit que rire.

— Pourquoi ris-tu? lui demanda Augereau d'un air étonné, car il était convaincu qu'il était à merveille, mais le fait est qu'il était fort embarrassé de la surabondance de ses broderies, et qu'il portait son habit comme un paysan endimanché. Junot lui répondit qu'il riait de le voir si *doré*, lui qui affectait tant de rigorisme républicain.

— Eh! que veux-tu, mon fils! autre temps autres mœurs, comme dit le proverbe : à la cour il faut être comme à la cour..... d'ailleurs, je m'en tire comme un autre, et puis la fréquenter n'est pas un si mauvais jeu, après tout.

Et il tirait ses manches, s'appuyait sur la hanche, et se carrait en alongeant le pied d'un air fier et content, comme s'il eût été à la tête d'une brigade d'infanterie. Il abaissait avec complaisance son regard sur sa jambe assez mal faite, recouverte d'un bas de soie *à coins brodés*, et sur sa culotte de satin blanc à jarretières brodées d'or, considérant l'habit bleu-clair à revers *écarlattes brodés* d'argent que portait Junot comme *frac* de colonel-général, comme étant d'une simplicité dont son mauvais goût ne pouvait comprendre l'élégance.

Mais le sommeil fut enfin plus fort que les raisonnemens de Junot, et le plaisir de montrer sa belle toilette. Sa femme valsait, je ne me rappelle pas si si c'était avec M. de Saint-Aldegonde, mais je crois bien que oui.

— *Avance ici*, dit-il à la maréchale. Et lui jetant plutôt qu'il ne lui mit son schall sur ses épaules, il la poussa devant lui en ajoutant élégamment, *et très haut :*

— *Allons, trime !*

Je ne suis pas la seule qui l'aie entendu, et il existe encore aujourd'hui bien des personnes qui en ont gardé le souvenir. Ceci s'est passé en 1810. Mais je n'ai pas pu résister au désir de raconter cette histoire puisque je parlais d'Augereau.

Nous allions beaucoup chez l'impératrice pendant cet hiver dont l'empereur bravait les frimas à Eylau. Elle avait de profondes inquiétudes, ainsi que je l'ai dit précédemment, et elle aurait voulu que Junot fût plus ouvertement prononcé pour le prince Eugène. Elle le lui dit un jour d'une manière si claire qu'il ne put s'empêcher de m'en parler à son retour des Tuileries.

— En vérité, on me donnerait, sans que je le voulusse, l'attitude d'un conspirateur, me dit-il. Que puis-je faire dans cette circonstance? Je ne vois de possibilité de prendre une résolution que dans le cas d'un malheur, d'une catastrophe à laquelle je ne veux pas songer seulement. Et en admettant qu'une telle infortune frappe la France, le roi de

Naples est là ; puis le prince Louis et ses enfans. Je ne sortirai jamais de cette ligne tracée par l'empereur lui-même.

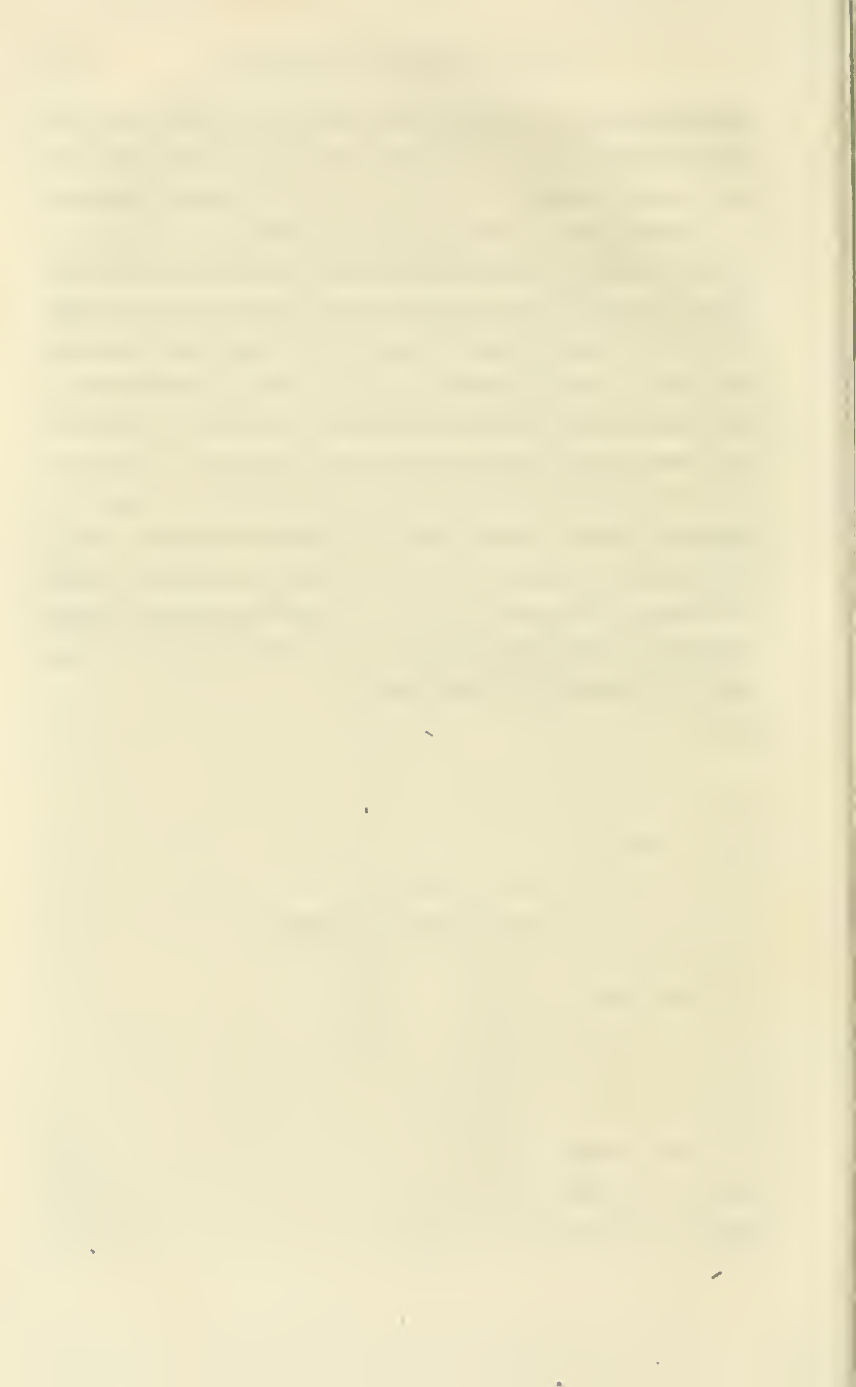
— Et Murat? lui dis-je en le regardant fixement, car déjà j'étais avertie par mes propres yeux des projets de la grande-duchesse de Berg. Mais Junot n'était pas alors ce qu'il fut depuis.

— Murat... me dit-il, Murat, empereur des Français!... Allons donc!... Et pourquoi ne pas donner la couronne, alors, à Masséna... à Lannes... à Oudinot?... Pardieu! si l'on veut de la bravoure, tous les généraux de l'armée sont braves comme la lame de leur sabre ; et Murat, quoiqu'il soit aussi vaillant que tous ceux que je viens de nommer et beaucoup d'autres, ne l'emporte en rien sur eux. Il a au contraire un orgueil et une jactance qui ne le font pas aimer dans l'armée. Sa dernière sottise de l'uniforme l'a dépopularisé entièrement.

Junot avait raison ; Murat était bien moins aimé dans les rangs français que le prince Eugène, dont la simplicité et la bonté étaient appréciées du soldat comme du maréchal de France. Quant à l'affaire de *la livrée uniforme*, Murat avait en cela montré son peu d'esprit. Il avait voulu contraindre ses aides-de-camp à porter un uniforme qui n'était, au fait, que sa livrée *amarante*, et blanc et or... Plus tard, à Naples, il eut gain de cause parce qu'il était dans son royaume ; mais en Pologne, plusieurs officiers de son état-major, à la tête desquels était M. de Flahaut, se révoltèrent contre une mesure

qui leur présentait une idée désagréable et presque repoussante. M. de Flahaut, qui alors était un fort joli jeune garçon, quoi qu'en dît l'empereur, qui ne pouvait pas le souffrir, M. de Flahaut, qui chantait comme un troubadour du temps du bon roi René, voulait bien même faire le troubadour tout-à-fait, et porter les couleurs de la grande-duchesse de Berg, ce qu'on dit qu'il aurait fait volontiers; mais il ne voulait pas porter ces mêmes couleurs de la façon que le prétendait son général; il y eut à cette occasion une sorte de mouvement insurrectionnel dans l'état-major du grand-duc de Berg. Le résultat fut que M. de Flahaut ne porta pas les couleurs du grand-duc... ne porta plus celles de la grande-duchesse, et passa dans le bel état-major du prince de Neufchâtel...

FIN DU TOME NEUVIÈME.



TABLE

DU NEUVIÈME VOLUME.

CHAP. Ier. Retour en France. — Remarques sur l'esprit public dans le midi de la France. — Commerce de Bordeaux. — Mort de M. Pitt. — Son portrait. — La guerre du ministre et du consul. — Les pamphlets. — La mère de Napoléon. et ses sœurs. — La *colère du lion*. — Mot de Napoléon. — Douvres et Calais. — La liste des mécomptes. — Le *fiscal* et le *sac de laine*. — Le jeune enseigne. — Les francs-maçons et les roses-croix. — Madame de Fontanges. — Madame de La Rochefoucauld. — Les déjeûners de l'impératrice Joséphine. — Buts particuliers de ces réunions. — La princesse Stéphanie. — Son portrait. — Le grand-duc de Baden. — L'impératrice Joséphine et la reine d'Espagne. — Le costume de cour. — Présentation chez Madame mère. — M. Rollier. — Les six mille francs. — Réfutation du reproche d'avarice. 5

CHAP. II. Portrait de Madame-mère. — Walter Scott. — Son *Histoire de Napoléon*. — Elle est fausse. — Sa réponse au maréchal Macdonald. — Les amis et les ennemis. — On ne peut contenter tout le monde. — Galerie de tableaux ouverte avant l'exposition. — Toilette de Madame. — La duchesse de Chevreuse. — Jugement de Madame. — L'hôtel de Luynes. — Paoli et Pozzo di Borgo, ou les ennemis. — Vie retirée de Madame. — Conduite des ministres. — Torts de l'empereur. — Junot dans les Apennins. — Maison de

Madame. — C'est aujourd'hui le ministère de la guerre. — Anciens souvenirs. — La maréchale Soult. — Maison d'honneur de Madame-mère. — Madame de Fontanges. — Madame de Fleurieu. — Les vieux mentons et les vieux nez. — M. de Fleurieu tuant les perdrix au vol sans fusil. — Madame de Bressieux. — Madame de Saint-Pern. — Son portrait. — Madame Dupuis. — Mademoiselle de Launay. — Son portrait. — Les chambellans et les écuyers. — M. de Beaumont. — Son portrait. — M. de La Ville. — Son portrait. 28

Chap. III. Premier quadrille à la cour. — Costumes. — *Les hommes empanachés.* — La comtesse de S...M.... — Aventure du schall. — Les perroquets de cachemire. — L'affront. — Madame Hamelin. — Le schall volé se promenant sur les épaules d'une autre. — Naples et la violation de traité. — Discours de l'empereur. — Ouverture des Chambres en 1806. — Paroles remarquables de Napoléon. — Les porte-drapeaux amovibles. — Tronchet et Target. — Mort de Tronchet. — Son portrait. 59

Chap. IV. Plaisirs prolongés de l'hiver en 1806. — Bonne humeur de l'empereur. — Les bals et les distractions. — Le *galop* de Napoléon. — Mon départ pour l'Italie. — Correspondance de Russie. — Madame Demidoff. — Madame Dewoff. — Madame Zayoncheck, aujourd'hui vice-reine de Pologne. — Notre intimité. — Son portrait. — Prince Joseph Poniatowsky. — Joseph Bonaparte roi de Naples. — *Le roi de Mortefontaine.* — Les trois sœurs. — Mot de Napoléon. — *L'héritage du feu roi notre père.* . . . 91

Chap. V. Arrivée de Junot à Paris. — Silence et conduite de l'empereur. — Bruits de Paris. — Le prince Louis roi de Hollande. — Questions de Napoléon. — Parme et les jésuites. — Le jeune protégé et le confesseur. — Visite au collége des jésuites. — Le fou.

— Le cachot. — Le *nouveau Ravaillac.* — Les imprécations. — *Monseigneur le gouverneur.* — Les soldats *gardes-malades.* — Renvoi des jésuites. — La princesse de Parme. — M. de Talleyrand, prince de Bénévent par l'empereur. — M. de Talleyrand *gracié* par la Convention. — Générosité de madame de Staël. 114

Chap. VI. Junot est gouverneur de Paris. — Paroles de l'empereur. — Paris *est la plus grande des villes.* — La Russie et ses préliminaires. — Sainte-Euphémie et le général Reigner. — Gaëte et Masséna. — Les douze maires et le préfet de Paris. — Émotion de Junot. — Extrait des minutes de la secrétairerie d'État rapporté. — Junot est nommé à la 1re division militaire. — Lettre de Berthier. — Le collier de perles et le collier de diamans. — Refus. — La corbeille de fleurs et le *déjeûner de porcelaine.* — Démarche honorable, pour Junot et moi, des douze maires et du préfet. — Mot de M. de Narbonne. — *Madame la gouverneuse.* — Bonté de l'empereur. — Départ pour Pont. — Mort de madame de Saint-Pern. — *Chapatte.* — Son histoire. — Danger des romans. — La femme de chambre *modèle.* — Le mariage forcé. — Le séducteur. — Mort de *Chapatte.* — Le château de Pont. 129

Chap. VII. M. Millin. — Son portrait. — L'homme de bien et les *plumes de Paon.* — Le prince Louis, roi de Hollande. — Le jeune prince et la fable. — *Les grenouilles qui demandent un roi.* — Belle conduite du prince Louis. — Jérôme Bonaparte. — Mademoiselle Patterson. — Portraits de plusieurs personnes de la cour impériale. — Mot du comte Louis de Narbonne. — L'homme à la grande bouche. — Joseph Bonaparte. — Départ pour Naples. — Portrait du prince. — La reine Julie. — Son portrait. — Le roi de Morfontaine. — Madame Murat. — Son portrait.

— Sa cour. — Madame Adélaïde de La Grange. — Madame Lambert. — Madame de Beauharnais. — M. et madame de Cambyse. — *Le roi et la reine de Perse.* — MM. de La Grange. — M. d'Aligre. — Projet de mariage. — Histoire d'un vieil émigré. — Le râtelier et les 100 guinées. — Talma, dentiste. . . 168

Chap. VIII. Mon retour de Pont à Paris. — Changemens très remarquables. — Mort de M. Fox. — Réflexions à ce sujet. — M. Burke. — M. Pitt. — La France et sa *banqueroute.* — Les Juifs. — *Le grand sanhédrin.* — Guerre avec la Prusse. — Victoire de Marmont en Illyrie. — Proclamation du prince de la Paix en Espagne. — Singulières expressions de cette pièce. — Ses suites. 198

Chap. IX. Révolution de Saint-Domingue. — Exécution de Verrier. — Lettre de l'empereur à Junot. — Lettre de Junot. — La reconnaissance. — Les robes anglaises. — *Dites cela à madame Junot.* — La question de vie et de mort. — Les notes de Junot. — Le général Vandamme. — Berlin et l'officier français. — Joies et plaisirs de Paris. — Le Raincy. — Madame mère. — Déjeûner au Raincy. — Les deux plus heureuses mères de France. — La grande-duchesse de Berg chassant le cerf. 254

Chap. X. Fêtes données par les ministres pendant l'hiver de 1807. — Esquisse sur madame de Regnault. — Mot de Napoléon. — Madame V... — M. et madame de Bouillé. — Maladie de madame Junot, mère du général. — Sa mort. — Lettres de l'empereur, de Berthier et de Duroc à Junot. 289

Chap. XI. L'armée cantonnée. — *Le Franconi* de l'armée. — Les panaches. — L'impératrice et le prince Eugène. — *L'empereur est mort!* vive l'empereur! — La succession d'une couronne. — La princesse Caroline et le grand duc de Berg. — Le gouverne-

ment de Paris mystifié. — Cambacérès *devin.* — Bataille d'Eylau. — Les pieds dans le sang. — *On les égorgea tous!* — Guerre de Lannes et de Murat. — C'est un pantin! — Tous les Français sont braves. — Le coq empanaché. — *Le luron* et le maréchal de France. — Le frère d'armes *doré comme un calice.* — *Allons, trime!* — Murat et l'empire. . . 317

FIN DE LA TABLE DU NEUVIÈME VOLUME.



